

# FACÉTIES

RÉVOLUTIONNAIRES.

74



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

OU



FACTS

FOR THE

THE

1847



...s de  
...eroit  
...prise  
...a p  
...a pré  
...culatio  
...fense q  
...nent.  
Pour é  
...leur d  
...êmes ex  
...grandes po  
...sieurs fois  
...que a été r  
...un acte gé  
...d'indemnit  
à tous les  
que ce soit  
cesser les  
Le roi e



MIRABEAU, THÉROIGNE.

MIRABEAU.

DES vertus du sénat ennue générale,  
De la belle le Jay rivale trop heureuse,

Un moderne Brutus, le plus grand des hu-  
mans,

Met son cœur à vos pieds, son sceptre dans vos  
mains;

Superbe, fémillant, impétueux & tendre,  
Je suis pour vos beaux yeux prêt à tout en-  
treprendre.

Faut-il que mon génie, au défaut de mon bras,  
Embrâse des cités, renverse des états?

Parlez, je cours, je vole, & mon audace  
altière

Va soudain à vos pieds mettre l'Europe entière.

THÉROIGNE.

Je soumet tous les citoyens à une discipline  
littaire. Souvent le corps législatif a autorisé  
par une loi expresse, & rendue pour  
circonscription, l'exercice de cette autorité ter-  
rible; mais plusieurs fois il a été nécessaire  
que le roi s'en revêtit lui-même, les ministres  
sont responsables dans ce cas; c'est à eux  
s'assurer que les circonstances demandent im-  
périeusement ce déploiement extraordinaire  
de la puissance royale, & c'est sur cet  
nécessité que roule entièrement le compte  
qu'ils doivent rendre. C'est à cet égard,  
leurs périls, que le roi fait les proclamations  
qui mettent la loi martiale en vigueur dans  
une ou plusieurs provinces, loi dont l'exer-  
cice suspend toutes les autres, & proclama-  
tions auxquelles toute obéissance est due.  
Ils sont responsables aussi du temps que cet  
état forcé dure, ils doivent le faire cesser  
dès qu'il n'est plus indispensable. Dans tous

Tome IV.

B



LA CHRONIQUE

SCANDALEUSE

OU

MEMOIRES

Pour servir à l'Histoire de la Génération  
présente, contenant les anecdotes &  
les piéces fugitives les plus piquantes que  
l'Histoire secréte des Sociétés a offertes  
pendant ces dernieres années.

---

*Ridebis & l'cet rideas.*

---

Quatrième Edition revue & corrigée.

TOME SECOND



A PARIS,

*Dans un coin d'où l'on voit tout.*

---

M. DCC. XCI.

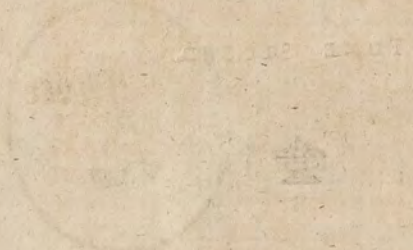
SCENE IV.

Donner tous les citoyens à une dictature

THE NEW YORK  
SCANDALOUS  
OF  
MISDOINGS

The following is a list of the names of the persons who have been convicted of the crime of adultery, and who have been sentenced to the penitentiary for the same.

1. John A. Smith, sentenced to the penitentiary for the term of one year.



2. James B. Jones, sentenced to the penitentiary for the term of one year.

ous der cel nee na- ket an on st





LA

CHRONIQUE SCANDALEUSE.

L'Abbé P.... alloit à la terre d'un de ses amis dans le Limousin. A l'entrée d'une forêt, il s'entend saluer par un Cavalier qui galopoit derrière lui, d'un *Bonjour, mon Confrere!* il se retourne & voit un jeune ecclésiastique élégamment monté avec lequel il voyage de la maniere la plus agréable jusqu'à la nuit. Celui-ci joignoit au ton le plus aimable de la société, des connoissances superficielles, mais inépuisables dans les genres. Il se donnoit pour un séminariste de L... & soudiacre. Arrivés à une auberge, les deux voyageurs déjà intimes conviennent de faire table & lit communs. Vers la fin du souper le prétendu séminariste se met à réciter des vers de la *Pucelle...* *Mon Confrere,* lui dit le bon & chaste Abbé P...., *tous les Abbés du Limousin ont ils l'humeur aussi gaillarde que vous? Vous me paroissez fort gai, pour ne rien dire de pis!...* Le soi-disant abbé se leve en fureur à cette apostrophe. *Parle donc, J. F., s'écrie-t-il, crois-tu donc que je suis comme toi, un B. d'Abbé?* A l'instant ses deux

mais entr'ouvrent une petite veste & laissent entrevoir les marques les plus séduisantes d'un sexe que son compagnon n'avoit eu garde de soupçonner. L'abbé P. .. proteste qu'il ne s'assura que par ses yeux de la vérité de cette découverte. Il est admirable lorsqu'il raconte avec ingénuité qu'il prit la main de la belle, qu'elle se mit à pleurer, confuse, émue par la violence de son étourderie, & qu'il seroit devenu sans doute victime de ses enchantemens, s'il n'avoit pris le parti de descendre pour demander une chambre particulière, & de partir non sans des regrets & des combats infinis, avant le réveil de la belle inconnue. Au reste voici ce que c'étoit.

Mlle de B..., c'est le nom de fille de l'abbé prétendu, est née en 1758 à A...: elle fut douée par la nature, de tous les talens qu'une éducation distinguée a développés dans la suite. Pour la vertu qui donne du lustre aux autres vertus des femmes, elle avoue qu'elle l'a connue de nom sans y croire. De jeunes Berrichons séduits par sa mine voluptueuse se chargerent d'être ses maîtres: l'écolière leur fit honneur, car après avoir dévoré tous les romans qu'ils lui prêterent, elle se fit enlever & conduire à Paris, pour donner matière au sien. La capitale per-



sectionna ces belles dispositions : elle fut successivement Comtesse, Marquise, Baronne &c. Enfin ayant fait une infidélité d'éclat à un Seigneur qui fournilloit à ses dépenses, tout s'éclipsa. La Princesse fut obligée pour conserver ce nom de monter sur les planches. Malheureusement avec beaucoup de talent pour la coulisse, la débûtante n'en avoit pas de merveilleux pour la scène. Poursuivie par les sifflets de Paris, elle entra dans une troupe de Province où sa jolie figure & la beauté de son organe la firent applaudir : bientôt elle devint l'héroïne d'un grand nombre d'aventures : elle fit force dupes, elle le fut quelquefois. Dégoûtée du théâtre, Mlle B.... se mit aux gages de Plutus, & eut le front de revenir enfin dans sa propre patrie. Une réforme apparente, de la figure & de l'esprit enforcèrent M. D.... employé à l'hôtel de la Monnoie de .. & il fut assez bête pour l'épouser.

Les eaux reprirent bientôt leurs cours, & l'hymen n'arrêta point l'amour. Mad. Du... fit un tel éclat par ses folies, qu'il fut facile au mari d'obtenir l'ordre de la faire renfermer. L'infidelle s'en douta & prit la fuite ; le sort la poursuivit à la tête d'une brigade ; elle fut bientôt arrêtée. Alors sans se déconcerter, la Comédienne joua son

rôle à merveille, marqua le plus sincère repentir, se mit aux genoux de l'imbécille, & fut tellement toucher son cœur, qu'il la serra tendrement dans ses bras en présence des capturans. C'étoit où l'attendoit sa femme. Pour signaler, dit-elle, mon retour à la vertu, je veux ici, ici même, donner une fête; je me charge d'en payer les frais. Le plus superbe souper fut ordonné; le vin adroitement prodigué par ses mains fit son effet ordinaire. Le mari, les archers, l'hôte & l'hôtesse, tout jusqu'à la servante du cabaret dormit du sommeil le plus profond. Habile à profiter du moment la pénitente s'échappe, monte sur un des chevaux de la brigade, fait vingt lieues, dépose des habits qui pouvoient la trahir; les titres de Princesses, d'épouse, disparaissent, il ne lui reste plus que celui de bergere.

Il est de fait qu'elle a gardé pendant six semaines les moutons d'un laboureur limousin, qu'habile à prendre toutes les formes, & à s'accommoder à toutes les situations, elle enchantait ces bons villageois: ses blanches mains pétrissoient leur pain grossier, elle apprenoit à lire à leurs enfans, & charmoit toutes les *Veillées* par des contes plaisans qu'elle accommodoit à leur portée.

Cependant M. Du... son mari, peu riche, fit, dit-on, un faux dans son em-



ploi ; peu habile , il fut découvert ; peu protégé , il fut condamné suivant toute la rigueur de la loi. Transféré à Paris pour y entendre prononcer son arrêt définitif , il alloit être pendu en personne. La charitable femme ne fut pas la dernière à recevoir cette nouvelle ; elle eût regretté que son époux rendit le dernier soupir sans assister à ce spectacle. Elle vole à Paris , & c'est de là qu'elle revenoit , lorsque l'Abbé P... en fut salué d'un *Bonjour , mon Confrere*. On prétend qu'elle disoit , qu'en prenant l'habit ecclésiastique , c'étoit pour obtenir l'honneur de confesser son pauvre patient de mari. Maintenant elle vit à A.... avec M\*\*\* tous les deux la honte d'un sexe , le scandale de l'autre & le sujet éternel de toutes les conversations de la ville.

Les neiges dont la France a été couverte dans les mois de janvier & février 1784 , ont occasionné d'affreux accidens. On a trouvé trois hommes morts depuis Paris jusqu'au Bourg-la-reine.

Un homme menoit des pourceaux ; il tomba dans un trou , le troupeau qu'il conduisoit , fondit sur lui & le dévora.

Un Courier perdit son cheval ; il se rendit à la poste pour en demander un autre ; il ne fut pas un quart d'heure dans le voyage , que des loups avoient

mangé l'animal qu'il venoit de laisser expirant.

Ces histoires échauffèrent la vieille Marquise de\*\*\*\*, elle alla gronder notre bon archevêque de Paris, & nous dit à son retour : *Quel moment pour faire sortir la châtse de Sainte Genevieve! --- Que veut-on de plus ? le tems est favorable ; la pompe des processions ne seroit pas dérangée par les voitures, & les serviteurs de Dieu ne se brûleroient pas les pieds. --- Comme tout dégénere, bon dieu ! faut-il s'étonner que le ciel nous traite comme des ténégats !*

L'Opéra, Bacchus & l'amour ont perdu au commencement de l'année dernière, une de leurs plus fameuses prétreffes : Mlle *la Guerre*. Née dans la dernière classe de la société, cette fille célèbre en avoit conservé les goûts & les défauts dans la prospérité. Jureuse, Buveuse &c., que peut-on penser des hommes qu'elle a ruinés, dépeuillés & chassés ? Elle avoit des talens, sa figure étoit intéressante, sa voix douce & sonore : elle a joué quelques rôles, tels qu'*Eurudice* & *Iphigenie*, avec applaudissement.

Mlle *la Guerre* avoit fait un seul enfant. Elle étoit trop au-dessus des faiblesses de l'humanité pour s'en occuper



plus que de son pere & de sa mere : le premier qui avoit oublié son nom pour le sobriquet transmis à sa fille , venoit des cantiques dans les carrefours ; l'autre alloit offrant dans les promenades le plaisir des Dames (\*) métier dans lequel il s'en falloit bien qu'elle se fût enrichie autant que sa fille en se livrant au plaisir des hommes. Le sort a enlevé dès l'âge de 28 ans Mlle la Guerre , à la carrière qu'elle parcouroit glorieusement ; & la loi qui donne son opulente succession à ces pauvres diables , bien étonnés d'être si riches , les a dédommagés de l'insouciance de leur fille à leur égard ; mais la destinée du malheureux enfant est aussi incertaine que le pere auquel il doit le fâcheux présent de l'existence.

Un abbé sortoit de la représentation gratuite de *Coriolan* ; une fille l'aborde & lui fait la proposition ordinaire. Il double le pas , elle insiste & le prend par le bras. --- *Laissez-moi donc* , dit-il avec humeur. --- Comment , M. , reprend-elle , vous ne pouvez vous en défendre ; aujourd'hui c'est pour les pauvres.

---

(\*) C'est sous ce nom que les marchands d'Oublies ou de *Croquet* annoncent leur marchandise.

Les heureux Genevois ne sentent pas encore leur bonheur. Les auteurs de la dernière révolution & ceux qui l'ont aidée sont toujours détestés. Le nommé *Isaac Cornuau*, distingué entre ces derniers, vient de subir un châtement qui, pour attester l'impuissance du parti qui l'a infligé, n'a pas dû lui être moins sensible que s'il eût été prononcé par les organes des loix. Il est bon de le publier pour l'instruction des *Cornuau*s présens & à venir.

La peine de mort venoit d'être prononcée contre des voleurs, & en conséquence on avoit dressé une potence, la veille du jour de l'exécution, dans une place où se font ces judiciaires corrections. Le lendemain on y trouva bien & dûment attaché le portrait d'*Isaac Cornuau*, ayant entre ses mains les présens corrupteurs, prix de sa conduite, avec ces mots: *Isaac Cornuau traître à sa patrie*; le tout peint, comme on voit, de main de maître.

Le Sanhedrin genevois, averti de l'usage économique qu'on avoit fait de sa potence, ordonna aussitôt à ses huissiers, d'aller dépendre le portrait d'*Isaac Cornuau*. Les huissiers de Geneve sont gens d'honneur; ils assistent bien à l'exécution d'un pendu, mais ils n'auroient garde de toucher la potence, fallût-il en ôter un innocent.



Ils ont refusé avec fermeté d'obéir : il ne s'est trouvé que le bourreau pour dépendre l'effigie *Cornuau*, & la porter à l'hôtel de ville aux pieds de ses maîtres actuels. Une foule de gens de tout état, étoit accourue pour juger des talens du peintre, & comme le chemin depuis le lieu où se font les exécutions jusqu'à l'hôtel de ville, est fort long, les *mouches* du Gouvernement ( qui en est richement fourni ) ont eu le loisir d'examiner l'effet de cette vengeance sur l'esprit de ses nombreux témoins. On croit que dorénavant les potences ne seront pas ainsi laissées à la discrétion des mécontents.

On raconte un acte remarquable de justice & de sévérité du grand *Joseph*. --- Ce monarque faisoit distribuer du bled dans la Bohême, où il étoit monté à un haut prix. Beaucoup de voitures qui en étoient chargées, attendoient devant la porte du Bailli; les paysans se plaignoient d'attendre, & l'Empereur qui vint à passer, entendit leurs plaintes. Il leur en demanda la raison. --- Il y a longtems que nous attendons, & nous avons huit lieues à faire pour retourner. --- Non-seulement ils disent vrai, ajouta le clerc du Bailli, mais les habitans souffrent du retard de la distribution. L'Empereur

étoit en petit uniforme, & le Bailli en grande compagnie; il entre & se fait annoncer par le clerc. *Qui êtes-vous ?* --- *Lieutenant au service de S. M. I.* --- *Qu'y a-t-il pour votre service ?* --- *Que vous expédiez ces pauvres gens qui attendent depuis bien du tems...* --- *Qu'ils attendent encore !* --- *Mais ils ont tant de chemin à faire, & ils ont déjà tant attendu...* --- *Quel intérêt avez vous à les renvoyer ?* --- *Celui de faire du bien & d'être humain.* --- *J'en ai un à vous dire que le vôtre est de trop & je fais mes affaires.* --- *Et moi un très grand à vous déclarer que ces bleds ne vous regardent plus.* Mon ami, ajouta le Monarque en s'adressant au clerc qui l'avoit annoncé, *expédiez ces bonnes gens : & vous, dit il au bailli qu'il cassoit, reconnoissez votre maître. Il se fit reconnoître & disparut.*

On écrit de Londres qu'il y est arrivé un François pour présenter un défi à un célèbre perruquier du *Strand*, nommé *Sewell*. Il s'agissoit d'arranger en huit minutes la frisure complete d'un homme du bon ton *Sewell* ayant accepté le *gand d'honneur*, les parties avec leurs amis se sont rendues dans une maison de *Piccadilly*: la gageure étoit de 100 guinées. Le sort étant tombé à *Sewell* pour opérer le premier, en six minutes la besogne a été achevée.



Son concurrent atterré de tant de diligence s'exécuta de bonne grace, s'avoua vaincu & délivra la somme du pari.

On dit à M. D\*\*\*, veuf depuis deux mois : il y a dans le Dauphiné une demoiselle de 20 ans, belle comme *Venus*, pauvre comme *Job*. Il part & va la demander en mariage. Sa mère à qui il s'adresse se met à pleurer. Je sens, lui dit-il, que cette séparation vous coûtera, mais si vous vouliez nous l'éviterions. Elle ne répond rien. Il va trouver la fille & lui fait part de sa proposition. Elle refuse avec beaucoup d'égards. Il insiste, elle balance; il presse, avoue qu'elle a une inclination. Tant mieux, dit-il, vous serez heureuse par votre amant, si vous ne l'êtes avec moi. Enchantée, elle ne peut se décider à tromper un si galant homme. Elle confesse qu'elle est grosse. Tant mieux encore, s'écrie-t-il, je vous rendrai l'honneur. Confondue, elle refuse tout en disant que jamais elle ne pourra vivre sans son amant. Qu'appellez-vous vivre sans lui ? Je compte bien qu'il viendra avec nous, & qu'il fera nos enfans. Elle lui demande la raison de ce procédé extravagant. Je veux une femme, lui dit-il. Je suis dans l'heureuse impuissance de vous être infidèle. Je n'existe que par mon cœur; je vous défie de

me refuser le vôtre... Il avoit raison ; elle devint sa femme , fit son bonheur , renonça d'elle-même à son amant , & vécut pour l'amitié & pour son fils.

Le Comte de *Milly* , de l'académie des sciences , Chymiste célèbre , est mort à Chaillot , le 26 Septembre 1684. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit , très savant , mais d'un caractère indéfinissable. Pyrrhonien dans toute la force du terme , il croyoit cependant à la médecine universelle , & s'occupoit depuis longtems de cette recherche. Il avoit servi en Allemagne , & s'étoit battu plusieurs fois avec des Officiers hongrois au sujet de l'absurde croyance des Vampires ; mais il ne révoquoit en doute aucune des prétendues merveilles attribuées à plusieurs fameux adeptes comme le Comte de *Cagliostro* & le Comte de *S. Germain* , avec lesquels il étoit en relation. A la mort de ce dernier , il ne désespéroit pas de le voir ressusciter ; il assuroit d'un grand sérieux qu'il avoit assisté à son enterrement , il y avoit une trantaine d'années. Lui-même n'étoit pas trop convaincu qu'il devoit mourir , ou du moins il croyoit pouvoir vivre encore un siecle ou deux.

Madame *Adelaïde* vient de donner une nouvelle preuve de ce caractère de



bonté qui est propre à l'auguste famille à laquelle la *France* doit son bonheur. Cette princesse se trouvant avec Mad. *Victoire*, à la terre de la Duchesse de *Narbonne* sa Dame d'honneur, elle parut desirer de voir danser les paysannes du canton. Les ordres ayant été donnés, l'allégresse brilla bientôt de toutes parts ; les villageoises poudrées & enrubannées se rassemblèrent avec les jeunes gens au lieu désigné pour le bal champêtre. Mais on avoit oublié l'essentiel. Au moment d'ouvrir la danse, il ne se trouve pas un seul menétrier. Ce contre-tems désoloit la Duchesse de *Narbonne*, lorsque Madame *Adélaïde* dit en riant : *Qu'on me donne un violon, j'en ai joué autrefois, & je m'en souviendrai peut-être assez pour faire danser ces bonnes filles.* On apporte l'instrument; la Princesse se met à jouer des contredanses & même assez longtems. On peut juger de la surprise, de l'admiration & de l'attendrissement des spectateurs. Il est rare de voir une grande Princesse, la fille & la tante d'un Roi, faire danser des paysans.

La gourmandise avoit fait de la vieille Maréchale de \*\*\* une très savante géographe. Il n'y avoit pas sur le globe une ville, un bourg, un village dont le territoire produisit quelque chose de

recherché en mangeaille ou en boisson, dont elle ne fût en état de déterminer la position topographique, la longitude & la latitude. Elle faisoit travailler sur ses Mémoires à un atlas du Gourmand, mais la mort la surprit avant que cet important ouvrage fût terminé.

Toutes les feuilles publiques ont parlé du demi-succès du fameux Ballon aérostatique de Lyon. Les lauriers des aéronautes furent accompagnés de l'épigramme suivante :

Vous venez de Lyon, parlez-moi sans mystère ;  
Le globe ; il est parti. --- Le fait est-il certain ?  
--- Je l'ai vu. -- Dites-nous, a-t-il été bon train ?  
--- Messieurs ! il alloit ventre à terre.

On avoit fait celle-ci sur M. Blanchard après son expérience du *champ de Mars*.

Au champ d'honneur il s'éleva,  
Au champ voisin il s'abaisa ;  
Chargé d'écus il resta là :

*Sic itur ad astra.*

Un homme assez mal dans ses affaires, escroc & parasite par état, & qui en conséquence aimoit à faire bonne chère, avoit trouvé un singulier expédient pour se procurer un repas de nocces presque tous les jours de sa vie. Affect proprement vêtu, il fréquentoit  
tous



Les matins la paroisse la plus nom-  
brée de la ville, & quand il voyoit  
l'office dont la suite étoit un peu  
considérable, il s'y glissoit. La céré-  
monie de l'église faite, il y a nécessaire-  
ment un grand repas. Les parens &  
amis parmi lesquels il se trouvoit,  
alloient alors pour la première fois.  
Les parens du mari qui l'avoient vu  
à l'église, le croyoient un des alliés  
de la famille du mari. Profitant de cette  
fautive erreur, il n'étoit pas timide,  
distribuant de côté & d'autre des  
complimens, il mettoit dans son rôle  
un grand usage du monde.

Il manège d'uroit depuis quatre ou  
cinq ans, quand un convive qui l'avoit  
rencontré à trois différens repas dans  
l'espace de huit jours, fut curieux de  
demander s'il étoit ami ou parent  
de quel côté ? Du côté de la porte,  
répondit-il en se levant, laissant sa ser-  
vice & s'échappant avec précipita-  
tion. Par bonheur on étoit au dessert.

Un de ces roués du second ordre,  
qui à Paris abonde, étoit le bon ami  
d'une cantatrice très fêtée. Dans un  
moment de besoin, elle le charge de  
procurer 500 louis, sur une paire  
de girandoles de brillans qu'elle lui  
avoit prêtés. Le chevalier accepte la commis-  
sion & n'en reparle plus. On est inquiet.

Come II.

B.

48

LES ACTES

Al! pour leur résister, que mon cœur con-  
batte

Puisse s'envelopper d'une triple vertu!

DES APÔTRES.

Les naires impuissantes; la loi investit le prin-  
cipal d'un pouvoir bien plus actif encore. L'in-  
tervention du magistrat civil celle d'être in-  
cessante, & la proclamation de la loi mari-

recherché en mangeaille ou en bois dont elle ne fût en état de déterminer la position topographique, la longitude & la latitude. Elle faisoit travailler ses Mémoires à un atlas du Gourma mais la mort la surprit avant que l'important ouvrage fût terminé.

Toutes les feuilles publiques ont été témoins du demi-succès du fameux Balon aérostatique de Lyon. Les lauriers des aéronautes furent accompagnés de pigramme suivante :

Vous venez de Lyon, parlez-moi sans mystère  
Le globe ; il est parti. --- Le fait est-il certain  
--- Je l'ai vu. -- Dites-nous, a-t-il été bon tra  
--- Messieurs ! il alloit ventre à terre.

On avoit fait celle-ci sur M. Blanchard après son expérience du *char de Mars*.

Au champ d'honneur il s'éleva,  
Au champ voisin il s'abaisa ;  
Chargé d'écus il resta là :  
*Sic itur ad astra.*

Un homme assez mal dans ses affaires, escroc & parasite par état, & qui en conséquence aimoit à faire bon chère, avoit trouvé un singulier expédient pour se procurer un repas de ces presque tous les jours de sa vie. Assez proprement vêtu, il fréquentoit

DES APÔTRES.

T H É R O I G N E.

De tes soupçons jaloux amende la licence.

Si tu vis mon ivresse égaler tes transports,

Pour lui seul ma vertu brisa tous ses efforts.

LES ACTES

cas, des subalternes peuvent partager avec eux le poids de cette responsabilité. Les informations infidèles, transmises à un crétaire d'état, seroient rigoureusement



tous les matins la paroisse la plus nombreuse de la ville , & quand il voyoit une nœce dont la suite étoit un peu considérable , il s'y glissoit. La cérémonie de l'église faite , il y a nécessairement un grand repas. Les parens & les amis parmi lesquels il se trouvoit , le voyoient alors pour la première fois. Les parens du mari qui l'avoient vu dans l'église , le croyoient un des alliés de la famille du mari. Profitant de cette heureuse erreur , il n'étoit pas timide , & distribuant de côté & d'autre des complimens , il mettoit dans son rôle un grand usage du monde.

Ce manège duroit depuis quatre ou cinq ans , quand un convive qui l'avoit rencontré à trois différens repas dans l'espace de huit jours , fut curieux de lui demander s'il étoit ami ou parent & de quel côté ? Du côté de la porte , répondit-il en se levant , laissant sa serviette & s'échappant avec précipitation. Par bonheur on étoit au dessert.

Un de ces roués du second ordre , dont *Paris* abonde , étoit le bon ami d'une cantatrice très fêtée. Dans un moment de besoin , elle le charge de lui procurer 500 louis , sur une paire de girandoles de brillans qu'elle lui remet. Le chevalier accepte la commission & n'en reparle plus. On est inquiet.

pendant quelques jours, on lui en demande des nouvelles; il répond qu'on verra cela, qu'il y songe. Cependant un Conseiller au Parlement, qui vivoit en titre avec la Dame, l'invite à un concert qui se donnoit chez lui, & est fort étonné de la voir arriver sans diamans. D'abord on élude ses questions, enfin on lui dit le fin mot. Le Conseiller vole chez le magistrat dont cette affaire regardoit le département. Le chevalier est mandé, on lui donne deux heures pour arranger l'affaire; il reparoit avec un jouaillier porteur des diamans, & qui offre de les remettre, pourvu qu'on lui rende 6000 liv. qu'il a avancées sur ce nantissement. Il s'en falloit de la moitié que le Chevalier eût la somme. Il a été prononcé que le *Mont de piété* ayant le privilege exclusif de prêter sur gages, le jouaillier seroit obligé de se remplir de la moitié qui manquoit, en billets signés du jeune dégourdi, qui ne les payera peut-être jamais, & que les diamans seroient rendus à la propriétaire.

On demandoit à Mad. de Murville quel âge avoit sa mere (Mlle Arnoult.)  
*Je n'en fais plus rien, répondit-elle, chaque année ma mere se croit rajeunie d'un an; si cela continue, je serai bientôt son ainee.*



Un jeune officier aux gardes débutant dans le monde, étant devenu fou de la Dlle *Granville*, riche & fameuse courtisane, s'est avisé d'un moyen assez singulier pour entrer gratis dans les bonnes grâces de cette Belle. Sachant assez bien l'anglois pour ne pas demeurer court, il a loué une des plus élégantes voitures, & sous le nom de Mylord *Drakes*, il a suivi la nymphe à l'opéra. A la sortie du spectacle il s'est fort empressé autour d'elle en demandant sa voiture, & ayant obtenu la permission de lui faire sa cour, il est monté devant elle dans un équipage fort lesté & fort élégant. La syrene ou la harpie, si l'on veut, car elle est toutes les deux, ne douta point du tout de la qualité du personnage qui jouoit parfaitement son rôle. Mylord se présente le lendemain matin : frac à l'angloise, coëffé en Jockey, botté & un petit fouet à la main. Sous l'espoir donné par les apparences, il est admis & heureux. Il étoit question de souper le même soir ensemble & de prolonger dans une ivresse de six mois de séjour à Paris, une liaison que la Dame qualifioit du plus grand bonheur de sa vie. Il l'invite donc à un souper brillant qu'il donne à des compatriotes à son hôtel rue du Colombier, où il loge, & part. Les dames de ce genre aiment à la folie les soupers d'é-

trangers (c'est le mot technique) parce qu'elles savent qu'on y peut faire d'une pierre deux coups, c'est à dire, si l'on rate celui-ci, s'accrocher à celui là, & prendre à toutes mains. La voilà grosse du souper dont elle ne cesse de parler toute la journée, & rien ne manque ni à sa parure ni à son élégance. L'heure sonne, elle demande la voiture, part & arrive. Mais quelle surprise! point de Mylord *Drakes* à l'hôtel (garni :) personne de ce nom n'y a jamais logé; point de souper commandé; personne d'attendu. Elle voit bien qu'elle est la dupe de Mylord. On ajoute à l'histoire qu'ayant trouvé le tour excellent & l'acteur fort aimable, comme expert en rouerie qu'elle aime beaucoup, elle a été elle-même à sa recherche, & que depuis qu'elle a découvert dans Mylord *Drakes*, un fort joli Officier aux gardes, peu riche à la vérité, mais ayant de l'esprit comme un ange, elle l'a pris pour amant en second avec celui qui causa, il y a quelques années, sa rupture avec M. de J...., & sa retraite à Ste *Pelagie*, pour les billets au porteur qu'elle lui avoit extorqués, & qu'elle n'a jamais voulu lui rendre.

On a lancé à Donawerth, un aërostat auquel étoit attachée une poupée en bois, qui a donné lieu à une plaisante



réclamation de la part du magistrat du lieu où le ballon alla tomber. Sur le rapport de quelques payfans, qu'un enfant embarqué sur le globe volant, étoit retombé roide mort avec la voiture aérienne, le Sénéchal se hâta de se transporter sur les lieux, & réclama le défunt comme étant mort sur son territoire, protestant contre tout ce qu'on pourroit faire contre ses droits, & ne voulant entendre aucune raison. Après avoir longtems bataillé, & avoir expliqué fort au long la coutume & l'usage, il voulut procéder à l'ouverture du cadavre : enfin il vit clairement sur le rapport des experts & surtout de ses propres mains, qu'il avoit verbalisé sur une piece de bois.

Dans l'été de 1784, un incendie affreux réduisit en cendres une grande partie des bâtimens du *Port-au-Prince*, île S. Domingue. M. *Roberjos de Lasrigues*, trésorier, avoit, peu de tems avant ce jour funeste, vendu un Magasin à M. *Giraud*, son ami, pour la somme de 180,000 livres, dont le tiers avoit été payé comptant. Le vendeur & l'acquéreur étoient l'un & l'autre spectateurs de l'incendie. Celui-ci voyant combien les progrès en étoient rapides, se plaignit amèrement, en disant qu'il étoit ruiné., Consolerez-vous.,

lui dit M. de *Lastigues*, vous êtes pere de famille, & je suis votre ami: en vous vendant mon Magasin, je vous ai laissé le maître des conditions, & avec raison vous avez cru faire une bonne affaire. Voici un événement auquel nous ne nous attendions ni l'un ni l'autre, & qui dérangerait beaucoup votre fortune; mais je ne me consolerois jamais d'avoir été l'instrument de la ruine d'un pere de famille & mon ami. Si le Magasin est préservé, le marché tiendra, & il fera d'autant meilleur pour vous; s'il est incendié, la vente sera nulle. ., Un moment après le feu s'y porta & le détruisit entierement. Le lendemain matin, M. de *Lastigues* envoya à son ami les 60,000 livres qu'il avoit reçues à compte, & le contrat d'acquisition fut mis en pieces.

L'insurrection de quelques payfans transilvains & des Valaques établis dans cette partie de la Hongrie, sur la fin de la même année, a eu des suites affreuses. Ces malheureux aigris par l'oppression qu'exerçoient contre eux les seigneurs terriers, se sont portés aux excès les plus atroces. Ces excès ont dégénéré dans la sédition la plus criminelle, & il n'est point de forfaits auxquels ces mécontentemens n'aient servi de prétexte. Les rebelles commandés



d'abord par un comte de *Solins*, & ensuite par un payfan nommé *Horiack*, ont fait éprouver toutes les horreurs de la scélératesse & d'une rage infernale aux propriétaires de terres, qui tomboient entre leurs mains, à leurs femmes, à leurs enfans. Ils ont fait rôtir un gentilhomme à la broche, après l'avoir lardé. Ils en ont attaché un autre tout nud à un vieux sapin, & ont mis le feu au haut de l'arbre, de manière que la résine tombant goutte à goutte & toute brûlante sur ce malheureux, il est mort dans les plus affreuses douleurs. Les troupes impériales envoyées à la poursuite de ces brigands, les ont battus dans toutes les occasions: ils fuyoient dans les montagnes, se cachoient dans des bois inaccessibles, & faisoient peu après en d'autres provinces, des irruptions désastreuses. Les supplices & les offres de pardon n'ont pendant longtemps pu les faire rentrer dans le devoir. Un de leurs chefs dit un jour dans une entrevue avec un officier de l'Empereur, qu'ils ne mettroient les armes bas, & ne cesseroient de s'en servir comme ils le faisoient, que lorsqu'ils seroient égaux aux nobles, & que les biens possédés par ceux-ci seroient partagés avec plus d'égalité entre les sujets d'un seul Souverain.,, Sans cela, ajouta-t-il, nous sommes inva-

riablement résolu à ériger un nouveau royaume. „ On auroit dit qu'ils s'occupaient de l'exécution de ce projet, car *Horiack* se qualifioit de Roi de la *Ducie*.

M. *Pitt* a substitué à l'impôt additionnel sur le thé, une nouvelle taxe sur les fenêtres, qui a fait beaucoup murmurer dans toute l'Angleterre. On a dit qu'étant entré dans l'administration par l'escalier dérobé, il pourroit bien être renvoyé par la fenêtre.

La célèbre Courtisane *Longeau* a passé des B..... (*Boudoirs*, si vous voulez) de *Paris* sur le théâtre de *Bordeaux*, où une taille majestueuse, une figure imposante, un organe vigoureux & quelques complaisances pour les oracles du parterre, lui ont procuré des succès. Un officier qui désiroit faire l'épreuve des qualités que la renommée accorde à cette belle, lui demanda une nuit par un Billet fort laconique où il lui proposoit cinq louis & cinq baisers. *Longeau*, dit-on, lui renvoya son billet doux, avec cette apostille: *Tout double ou rien*. L'officier promet, donne sa parole d'honneur & couche:

*D'Armançe étoit gascon, les gens de son pays  
Ont la réflexion très presse.  
Pour ne pas demeurer en reste,*

*En*



*En écus bien sonnans il charge dix louis  
Sur un Aliboron d'une encolure forte,  
Et le fait conduire à la porte  
De la gracieuse Laïs.  
Un Billet-doux, mais un peu lesté,  
Accompagnoit encor le robuste étalon;  
La Belle l'ouvre & lit.... Beauté céleste,  
Voici les dix louis; si vous le trouvez bon,  
Le porteur est en bas, qui vous dira le reste.*

La reconnoissance publique s'est manifestée d'une maniere bien touchante, au milieu des rigueurs de l'hyver affreux de 1783 à 1784, envers le Monarque bienfaisant qui a donné le premier exemple des secours auxquels une infinité de malheureux prêts à périr de faim & de froid, ont dû la vie. Le monument qu'ils ont élevé, tout périssable qu'il étoit, passera plus sûrement à la postérité que ceux de marbre & de bronze. C'étoit une pyramide, & cette pyramide étoit de neige; mais que d'hommages elle a reçu chaque jour! on y a mis d'abord une inscription, & insensiblement on en a posé de haut en bas, ce qui prouve combien un Roi bon rend les citoyens éloquens. Certes si j'étois Roi, ce concours libre & public me sembleroit bien préférable à tous ces résultats académiques, que l'adulation, la bassesse & la mauvaïse foi dictent presque toujours. De toutes

*Tome II.*

C

ces inscriptions, celle-ci m'a frappé le plus :

*Le cœur admire & le cœur est content.*

Tout est fingerie parmi nous, & la plus belle tragédie est impitoyablement, impudemment travestie le lendemain. Le monument dont je viens de vous parler, a produit à-peu-près le même effet. On a vu qu'avec un tas de neige figuré de telle manière on pouvoit attirer & arrêter tout Paris ; vite, un de nos *Calots* s'est mis martel en tête, & après avoir retrouffé ses manches, invoqué son génie, il a formé son Bloc & créé *Malbourough*, sa cuirasse, ses cuifarts & son grand sabre. Le bruit s'en est bientôt répandu & la foule s'y est portée ; mais notre artiste de neige a bientôt trouvé moyen d'éclaircir ce trop nombreux concours, en imposant une taxe à la curiosité des spectateurs, & le Suisse avoit pour consigne ; *Point d'argent, point de Malbourough.*

Les nouveautés de ce genre ont formé bientôt une galerie fort convenable aux méditations sur la fragilité des choses de ce bas monde : je citerai la jolie *Demoiselle blanche* qui se voyoit au *Marais* avec cette inscription : *Fille à marier avant le dégel.* Que de milliers d'honnêtes gens voudroient n'avoir formé que des nœuds aussi faciles à diffou-



dre! Que de fois le caprice, l'opiniâtreté, la malignité, l'impudence hâteroient l'époque de ces dégeis matrimoniaux! oh, pour le coup, les femmes seroient moins bégueules, moins acariâtres, moins indociles, moins Catins!

Quelques juges de Province voulurent faire brûler un jour, dans les Etats du Roi de Prusse, je ne fais quel pauvre payfan accusé par un prêtre d'une intrigue galante avec son ânesse: on n'exécutoit personne sans que le Roi n'eût confirmé la Sentence, loi très-humaine, qui se pratique en Angleterre & dans d'autres pays: Frédéric écrivit au bas de la Sentence, qu'il donnoit dans ses Etats liberté de conscience & de f...

Un Prêtre d'auprès de Stetin, très-scandalisé de cette indulgence, glissa dans un sermon sur Hérode quelques traits qui pouvoient regarder le Roi son maître; on fit venir ce ministre de village à Potzdam, en le citant au consistoire, quoiqu'il n'y eût à la Cour pas plus de consistoire que de messe. Le pauvre homme fut amené, le Roi prit une robe & un rabat de Prédicant; l'Auteur des lettres Juives, & un Baron de Pölnitz, qui a changé trois ou quatre fois de religion, se revêtirent du même habit: on mit un tome du

Dictionnaire de Bayle sur une table en guise d'Evangile, & le coupable fut introduit par deux Grenadiers devant ces trois Ministres du Seigneur. Mon frere, lui dit le Roi, je vous demande au nom de Dieu sur quel Hérode vous avez prêché? Sur Hérode qui fit tuer les petits enfans, lui dit le bon homme: je vous demande, ajouta le Roi, si c'étoit Hérode premier du nom, car vous devez favoir qu'il y en a eu plusieurs? Le Prêtre du village ne fut que répondre. Comment, vous osez prêcher sur un Hérode, & vous ignorez quelle étoit sa famille? Vous êtes indigne du saint ministere: nous vous pardonnons cette fois; mais sachez que nous vous excommunierons, si jamais vous prêchez contre quelqu'un sans le connoître. Alors on lui délivra sa sentence & son pardon; on signa trois noms ridicules, inventés à plaisir. Nous allons demain à Berlin, ajouta le Roi, nous demanderons grace pour vous à nos freres; ne manquez pas de nous venir parler. Le prêtre alla dans Berlin chercher les trois ministres, on se moqua de lui; & le Roi, qui étoit plus plaisant que libéral, ne se soucia pas de payer son voyage. Frédéric gouvernoit l'Eglise aussi despotiquement que l'Etat; c'étoit lui qui prononçoit les divorces quand un mari & une femme



vouloient se marier ailleurs. Un Ministre lui cita un jour l'ancien Testament au sujet d'un de ces divorces; *Moïse*, lui dit le Roi, *menoit les Juifs comme il le vouloit, moi je gouverne mes Prussiens comme je l'entends.*

Il se rencontre par fois des maris qui veulent être maîtres chez eux. Un nouveau marié de cette trempe s'aperçut dès le jour de ses nœces, qu'il auroit de la peine à dompter le caractère dominant & entier de la femme qu'il venoit de prendre; il prit pour la corriger une voie analogue à celle qui a réussi à l'Allemand de la peau de bœuf. Le lendemain du mariage, il mena sa femme à la chasse; un chien perd la trace de la bête; le nouveau Marié affectant un grand sang-froid, lui lâche un coup de fusil; un autre chien part trop tôt, autant de mort: la femme de regarder son mari avec beaucoup de surprise. --- Mais, M., ces pauvres bêtes, qu'ont-elles fait? --- Madame, je ne puis souffrir qu'on contredise mes volontés.... Le chasseur étoit descendu de cheval, il veut y remonter, le cheval se cabre, un coup de pistolet le jette à bas.... Monsieur, reprend la femme en tremblant, mais M.... --- Madame, encore un coup, vous ne me ferez point changer de maniere, & mon

premier mouvement fera toujours de détruire tout ce qui me contredira.... La femme se tut & au moyen de quelques leçons de cette nature répétées de tems en tems, elle devint la plus soumise & la plus complaisante des épouses.

Madame de *Boulainvilliers* rencontra, il y a quelques années dans la campagne, une jeune fille qui pleuroit: elle est émue, fait approcher l'affligée & l'interroge. --- Madame, ma mere vient d'expirer dans cette chaumiere, je perds l'objet unique de ma tendresse & mon seul appui, je suis abandonnée de tout le monde... --- Qui êtes-vous, ma belle enfant, que faisoit votre mere? --- Nous vivions de notre travail, dans la plus profonde misere; mon nom est *Chivry*; ma mere m'a dit souvent que nous étions de qualité, & que l'injustice du sort.... Ah, Madame, mon pere est mort, il y a deux mois à l'hôtel-Dieu, il a recommandé à ma mere une liasse de vieux papiers.... Je vais les chercher.... Mad. de *Boulainvilliers* intéressée au dernier point pour la jeune personne, laisse paroître une sensibilité qui n'a pas besoin d'éloges: il suffira de raconter le fait. Elle emmene Mlle de *Chivry*, & fait apporter ses titres, après avoir chargé quelqu'un des fu-



nérailles de sa mere. On a examiné les papiers, on les a discutés avec le plus grand soin: M. & Mad. de *Boulainvilliers* ont fait toutes les recherches propres à découvrir la vérité. Mlle de *Chivry* & un de ses parens qui sert dans la marine, font les débris d'une famille jadis illustre qui descendoit en droite ligne de *Henri de S. Remy* bâtard légitimé de *Henri II.* Roi de France. (\*)

La fureur du jeu s'est emparée de tous les Etats, & le nombre prodigieux de fripons augmente nécessairement celui des dupes. Cette capitale en offre une foule d'exemples. Un jeune homme, ayant atteint depuis quelques mois l'âge de la majorité, est assez fou pour risquer au jeu tout son patrimoine, dans le dessein de le doubler. Il est trompé dans ses espérances; il perd tout. Réduit à manquer de tout, il se détermine à s'empoisonner de concert avec une jeune fille qu'il aimoit & à laquelle il étoit prêt à s'unir, si la chance du jeu lui avoit été favorable. Celui-là n'étoit que dupe. Ceux-ci étoient fripons. Une femme de qualité, jouant

---

(\*) Cette orpheline est devenue depuis célèbre sous le nom de Comtesse de la Motte.



au *vingt & un*, demande carte. Celui qui tenoit la main lui donne un dix qui avec un quinze & un sept formoit vingt-deux. Mais en mettant le pouce sur le point du milieu du sept, elle s'écrie brusquement, *vingt & un*; le Banquier sans examen lui paye trois louis. Un Anglois qui, par derriere cette femme, jouoit cinquante louis sur les mêmes cartes, ne voulant point être de moitié dans la friponnerie, dit au Banquier en lui poussant son argent: *Pour vous, Monsir, pour vous.* --- Quoi, dit le Banquier, n'avez-vous pas *vingt & un*? --- *C'est Madame*, répond l'Anglois, *qui a vingt & un: pour moi, j'ai vingt-deux.* Un jeune Abbé admis pour la premiere fois dans une des meilleurs maisons de Paris, fut invité de faire un piquet avec la maîtresse du logis; il lui gagnoit une somme assez considérable; la Dame surprise d'un bonheur aussi constant, eut quelques soupçons, & après avoir examiné attentivement l'Abbé: *Quoi, Monsieur*, dit-elle, *vous reprenez dans votre écar!* --- *Oui Madame*, répond l'Abbé froidement, *est-ce que vous n'y reprenez pas?* --- *Non, Monsieur, ce n'est point l'usage.* --- *Il falloit donc le dire, Madame.* On força l'Abbé de rendre l'argent qu'il avoit escamoté & on le chassa.



Deux jeunes gens étroitement liés dès l'enfance furent entraînés dans le vice par la fréquentation de la mauvaise compagnie, pendant le tems que leurs études les retinrent dans la capitale. Rappelés en Province par leurs parens, une petite ville leur parut un théâtre trop resserré pour leurs plaisirs. Ils employèrent d'abord la séduction & tous les moyens que l'esprit de débauche peut suggérer pour rendre toute la jeunesse du lieu de leur naissance, complice de leur libertinage. Ils étendirent dans les environs, la scene de leurs infâmes amusemens. Un soir, après avoir passé la journée dans un bourg du voisinage, ils traversèrent un bois où l'idée vint à l'un d'eux de se dédommager sur le premier passant, de la dépense où leur mauvaise conduite les avoit entraînés. La débauche affaisse l'esprit, détruit tous les principes & rend l'ame moins susceptible de l'horreur d'une bassesse. On en vient bientôt à n'être plus révolté de celle du crime le plus affreux : souvent il ne coûte déjà plus lorsqu'on est livré à ses passions, au point de n'avoir d'autre but que de les satisfaire. Le plus jeune des deux amis, nommé *Martial*, étoit né vertueux : le goût des plaisirs ne tenoit encore qu'à ses sens & n'avoit pas corrompu son cœur. *Mar-*



*tal* frémit de la proposition de son compagnon : mais quoiqu'incapable de partager le forfait , il n'eut pas la force de l'arracher à ce funeste dessein. L'occasion se présenta bientôt de l'exécuter. Une vieille fermière avec sa fille vint à passer. L'indigne ami du foible & malheureux *Martal* conçut aisément que la voiture de ces femmes étoit chargée d'argent qu'elles rapportoient d'un marché voisin. Les approcher & les menacer l'épée à la main , ne fut qu'une même chose pour le scélérat. Tomber évanoui fut le sort du pauvre *Martal* : une jeune personne qui fuyoit dans l'obscurité, en le heurtant, lui rendit l'usage de ses sens. En se relevant avec vivacité, il redoubla la frayeur de l'infortunée : après quelques efforts, il apprit par des mots entrecoupés qu'il lui arracha, que son ami avoit poursuivi & atteint les voyageurs qui avoient essayé de fuir ; qu'après avoir blessé la vieille fermière, il s'étoit emparé de tout son argent. La jeune fille alloit à une chaumière voisine chercher du secours pour sa mere. *Martal* hors de lui-même, effrayé du crime qui venoit de se commettre, fut encore attendri par la belle enfant qui le lui racontoit. Les dangers que couroit son ami se présenterent en même tems à son esprit. Il empêcha la jeune pay-



fanne d'aller plus loin, & s'offrit à donner lui-même à sa mere les secours dont elle avoit besoin & à les reconduire ensuite. Arrivés à la voiture, ils trouverent la bonne femme qui venoit d'expirer : la maréchaussée parut à ce moment ; l'innocent *Martal* fut pris pour l'assassin & conduit dans les prisons. Le témoignage de la malheureuse orpheline fut le seul obstacle qui empêcha les juges de le condamner comme atteint du meurtre. Elle étoit elle-même soupçonnée ; & si le coupable n'avoit eu l'imprudence de venir dans les cachots visiter l'ancien compagnon de ses débauches, *Martal* auroit pu être la victime des apparences qui déposoient contre lui. Le hasard voulut que la villageoise apperçut l'assassin dans la prison ; un cri qu'elle fit le dénonça, & elle ne balança pas à déclarer que c'étoit par son supplice qu'il falloit venger la mort de sa mere. Le meurtrier subit bientôt la peine de son forfait, à laquelle la délicatesse de *Martal* l'auroit dérobé : celui-ci n'auroit jamais cherché à se soustraire à une punition injuste, en dénonçant son indigne ami. *Martal* dans la prison avoit eu la liberté de voir la charmante personne que son compagnon avoit plongée dans le deuil. Jusques-là il avoit ignoré les douceurs de la société d'une



personne vertueuse. Celle-ci ne manqua pas de lui faire abhorrer sa vie passée ; le goût de l'honnêteté qui n'avoit été qu'affoupi dans son cœur, fut réveillé par l'amour le plus vif, qu'il conçut pour la compagne de son infortune. Un sentiment tendre & vertueux lui avoit été inconnu jusqu'alors ; dès qu'il l'eut éprouvé, le changement qui se fit en sa personne, ne tarda pas à le faire paroître aimable aux yeux de celle qui l'avoit fait naître. Quand il eut obtenu sa liberté, la régularité de ses mœurs le réconcilia avec ses parens. Ils consentirent à son union avec la jeune orpheline à laquelle il tint lieu de la mere qu'elle avoit perdue. Ce couple heureux a produit une famille nombreuse à qui le souvenir de ses égaremens engage le pere à donner l'éducation la plus soignée.

Un soir vers les huit heures, deux hommes se présentent chez une sage-femme de cette ville, & lui font entendre qu'ils viennent la chercher pour accoucher une fille de la plus grande qualité qui a eu la foiblesse de se laisser tromper par un malheureux qui l'a abandonnée. Pour être plus sûr de sa discrétion, on exige d'elle qu'elle se laisse bander les yeux. Elle y consent. Une voiture l'attend à la porte ;



on y monte, & après l'avoir promenée pendant trois ou quatre heures, on la fait monter dans une chambre. Là on lui ôte le bandeau. Elle voit un très-grand feu allumé: elle s'approche d'une jeune fille d'une beauté remarquable. Cette infortunée lui dit tout bas:

*Madame, par pitié arrachez moi la vie.* Observée avec le plus grand soin & craignant elle-même pour ses jours, la sage femme n'osa jamais lui demander le sujet de ses allarmes. Enfin elle accouche cette fille d'un garçon; elle veut ensuite accommoder l'enfant; les deux hommes qui l'avoient amenée se promenoient dans la chambre pendant l'opération avec le plus morne silence, & ne voulurent jamais le lui permettre. Elle fit observer que le feu extraordinaire qui étoit dans la cheminée, étoit capable de faire mourir l'accouchée: on ne lui répondit rien. On la paya largement, on lui rebanda les yeux, on la fit descendre: mais à peine fut-elle à la porte de la rue, qu'elle entendit des cris épouvantables. On la fit monter dans une voiture; & les deux hommes qui l'avoient amenée la conduisirent chez elle, après l'avoir promenée deux ou trois heures. Il faut dire que cette femme avoit eu la précaution de conserver du sang dans une de ses mains, & qu'en sortant de la

maison, elle feignit de s'appuyer sur le mur. Elle espéroit que cet indice ferviroit à faire reconnoître la maison. Dès qu'elle fut libre, elle alla faire sa déposition chez un Commissaire: mais on n'a pu découvrir ni la rue, ni la porte, ni les hommes qu'elle a désignés.

Sur la paroisse de *S. Severin*, un Particulier vivoit à l'extérieur, d'une manière très-régulière, & jouissoit de la réputation d'aimer le bien & de pratiquer des œuvres de charité. Assidu aux exercices de Religion, il en paroïssoit suivre toutes les maximes avec une ferveur tout à fait exemplaire. Il avoit édifié par sa conduite tout le clergé & tous les habitans de la paroisse. On le citoit comme un parfait modele. On ne l'appelloit que le saint homme. Mais il n'étoit rien moins que ce qu'il paroïssoit. Sous le voile de la dévotion il cachoit une ame atroce & dépravée. Il enlevoit à droite & à gauche les jeunes filles de pauvres parens, leur faisant espérer qu'il les placeroit avantageusement & leur procureroit un apprentissage utile & honnête. Bien loin de remplir des engagemens si respectables, ce malheureux vendoit les jeunes filles & les livroit à la plus affreuse prostitution. Une de ces infortunées



entr'autres qui depuis trois jours combattoit pour sa vertu & s'opposoit aux persécutions de cet indigne suborneur, donnée d'une ame forte & élevée, conçut le généreux dessein de lui échapper à tel prix que ce fût. Elle trace avec son sang sur un papier l'histoire de ses malheurs & de son oppression, & l'adresse au vicaire de la paroisse. Elle jette par la fenêtre cet écrit qu'elle abandonne au hasard. Heureusement celui qui le trouva le lut, le porta au vicaire & lui indiqua l'endroit où il avoit ramassé ce papier. L'ecclésiastique va trouver le Procureur général, lui remet l'écrit, & désigne l'homme en question. Le procureur général écrit à ce séducteur la lettre la plus pressante, & lui marque qu'instruit du bien qu'il faisoit sur sa paroisse, il désireroit le voir pour lui communiquer des choses très-importantes & relatives à ses pieux desseins, le priant de se rendre chez lui à un tems marqué. Le scélérat se rend à l'invitation du Magistrat. Celui-ci l'amuse par le récit qu'il lui fait faire de ses prétendues bonnes œuvres, & par de nouvelles vues qu'il propose à ce sujet. Dans cet intervalle, un Commissaire est envoyé chez l'homme en question, accompagné de quatre Officiers de police. Ils trouvent en effet douze jeunes filles dont le plus



grand nombre avoit déjà sacrifié sa vertu. Le Commissaire demande celle qui a écrit la lettre. La jeune personne pleine de joie de ce que son projet avoit réussi, raconte avec ingénuité toutes les vexations qu'elle avoit essuyées. Elle ajouta que renfermée depuis trois jours dans ce lieu infâme, elle étoit venue à bout de résister aux indignes suggestions de son abominable tyran. Le Commissaire va rendre compte de sa commission au Procureur général, & laisse ses assistans dans la maison. Après avoir parlé en secret au Magistrat, il en reçoit l'ordre de faire arrêter à la sortie de son hôtel l'abominable imposteur : ce qui fut exécuté. La paroisse prend soin des jeunes filles.

On fait que l'année 1776 fait époque dans l'histoire des observations météorologique. L'hyver fut un des plus rudes qu'on eût éprouvé en France avant celui de 1783. Le jour où le froid se fit sentir d'une manière plus vive; il plut à S. M. d'aller se promener jusqu'à trois quarts de lieue de Versailles, accompagnée seulement d'un des Capitaines de ses gardes. Deux enfans qui ne connoissoient pas le Roi, lui demanderent l'aumône sur le grand chemin. S. M., touchée de leur état, leur



leur fit plusieurs questions; ils lui apprirent que leur mere étoit morte depuis deux jours; que leur pere étoit malade, couché sur la paille, n'ayant ni pain, ni feu; ce qui paroissoit attesté par les larmes que ces malheureux enfans répandoient abondamment. Ils témoignèrent outre cela au Roi la crainte qu'ils avoient de perdre cet infortuné pere. S. M. les suivit dans leur chaumière; & trouva effectivement le pere dans l'état où ses enfans l'avoient représenté. Attendri sur un spectacle aussi touchant, le Roi lui donna sur le champ de l'argent, & de retour à Versailles, il envoya de nouveaux secours & des meubles à cette pauvre famille. il fit plus, il ordonna que les deux enfans fussent mis en pension & élevés à ses propres frais.

La Reine n'étant encore que Dauphine, se promenoit avec son époux: elle vit passer un petit garçon qui portoit de la soupe dans une écuelle, avec quelques cuillers d'étain... --- *Que portes-tu là, où vas-tu, mon enfant?* --- *Madame, c'est de la soupe pour mes freres & sœurs.* --- *Combien en as-tu donc?* --- *Huit, Madame.* --- *Que fait ton pere?* --- *Il est journalier, & il travaille dans ces jardins.* --- *Combien gagne-t-il par jour pour nour-*  
Tome II. D



rir une si grande famille? --- *Vingt-quatre sous l'été & vingt l'hiver.* --- *Goûtons cette soupe*, dit la Princesse à son époux. *Cela n'est pas fort ragoûtant; cependant ce sont des hommes comme nous, Monsieur, qui s'en nourrissent: n'importe, je la goûterai.* --- *Tenez, goûtez la aussi.* Elle tire ensuite de sa bourse, quatre piéces d'or, les enveloppe dans du papier, & dit à l'enfant: -- *Porte cela à ton pere.* --- *Suivons le*, dit ensuite la Princesse, *pour voir comment il fera sa commission.* Il arrive à la cabane, & jette le petit papier sur une table, en disant: *Tenez, mon pere, nous voilà bien riches!* Le bon homme, effrayé de voir cet or, lui dit aussitôt: *Malheureux! où as-tu pris cela?* --- *Je ne l'ai pas pris, une belle Dame me l'a donné dans le jardin.* -- *Est-il bien vrai?* -- *Oui, mon ami*, lui dit la Princesse, *qui écouloit à la porte, c'est moi qui vous ai envoyé ce peu d'argent.* L'infortuné la reconnoît, se jette à ses pieds, pénétré jusqu'aux larmes. *Eh bien, Monsieur*, dit la Princesse à son époux, *n'êtes vous pas attendri de ce spectacle, ne sentons-nous pas la plus douce & la plus pure satisfaction? Pourquoi ne pas nous la procurer tous les jours? Sans doute nous faisons souvent l'aumône; mais il y a peu de gens de notre état qui la sachent bien faire.*



Une Veuve d'un hameau près de Ferney fut poursuivie par ses créanciers; la Justice fit vendre son bien. M. de *Voltaire* se porta adjudicataire, fit pousser très-haut le prix de ce bien, & en devint le fermier pour le compte de la Veuve. Il en fut mal récompensé; au bout de l'année, la Veuve lui fit un procès.

Mad. de La... mariée fort jeune à une espece de Métis François Espagnol, fort sagouin, mais fort commode, s'est insensiblement livrée au torrent des intrigues. Eh, le moyen de s'en défendre? Sans fortune, il a fallu placer son mari, pourvoir à ses plaisirs, à sa parure, au loyer d'un appartement brillant; & tout cela ne s'obtient en ce monde, qu'en donnant de ces échanges de convention, auxquels les hommes attachent d'abord tant de prix, & qui finissent par leur paroître si peu de chose. Mais, soit que la vérité du proverbe ne puisse être démentie, *que ce qui vient par la fûte s'en va par le tambour*, soit que les actions amoureuses de la Dame aient perdu de leur valeur, il est de fait que sa position est très voisine de ce qu'on appelle, en être aux expédiens: de maniere que, pour conserver une existence tant soit peu décente pendant une absence qu'a faite son



mari, elle s'est vue réduite à solliciter M. l'Archevêque de lui procurer une place dans une maison religieuse. Le Prélat, dans l'espoir de rappeler cette mondaine à Dieu, l'a placée chez les Dames de Chaillot. Malheureusement, un ange séducteur l'attendoit dans cette retraite: le digne chapelain s'est amouraché d'elle, lui a rendu de petits soins, & finalement a consommé le galant mystère. Les précautions & la décence ont d'abord favorisé ce commerce clandestin; mais une seule imprudence leur en a fait payer cher les trop courts momens. Une lettre, dépositaire de quelques mécontentemens du chapelain envers la Dame Abbessé, & remplie d'imputations & d'invectives contre sa personne, est, par un funeste *quiproquo*, tombée dans ses mains, au lieu d'être remise à Mad. de La..., à qui elle étoit adressée. L'abbessé s'aperçut de l'erreur avant de l'avoir ouverte; mais par une suite de cet esprit curieux, tracassier & inquisiteur, qui regne parmi toutes ces béates béguines, elle ne put résister à la dévorante tentation de dé-cacheter cette fatale lettre. Quel coup de foudre! s'y voir traitée de B., de S., &c. / Tant d'audace pouvoit-elle demeurer impunie? Oh, la tolérance monacale ne va pas jusques-là. On fait sonner la cloche funebre; chaque sœur ou-



vre les oreilles & ne fait quelle catastrophe elle annonce: le conseil s'assemble, fait avec indignation la lecture du libelle odieux; & d'une voix forte & unanime, prononce anathème contre le couple profane, qui s'est vu chassé de la maison du Seigneur.

Lorsque M. Fox entra dans le Ministère britannique, on y offrit une place à M. William Pitt âgé de vingt deux ans: Il répondit: *Je suis trop jeune pour prétendre aux grandes places & trop fier pour accepter les petites.* Il a depuis calculé qu'une belle réponse étoit quelquefois une duperie, & s'est laissé faire Ministre.

Mad. de Mirabeau étoit extrêmement processive. Son mari, auteur de l'*Ami des hommes*, tourmentoit beaucoup ses vassaux dans une terre qu'il possédoit en *Limousin*. L'un d'eux lui fit cette épitaphe:

Ci gît Mirabeau le brutal,  
Qui juroit bien & payoit mal.

La veuve voulant venger les mânes de son époux, intente procès au faiseur d'épitaphe; il est condamné à une amende. Je payerai, dit-il, mais le lendemain de votre mort, je ferai aussi la vôtre, & j'écirai sur votre tombe:

Ci git aussi sa *Mirabelle*,  
Qui ne fut ni bonne ni belle.

La jolie *Luzzy*, actrice de la Comédie françoise, s'est retirée dans un couvent. *Oh la coquine*, a dit Mlle *Arnould* ! Elle s'est fait sainte dès qu'elle a su que *Jésus* s'est fait homme.

Le Marquis de *Crequi* a gagné un procès contre les *Le jeune* qui vouloient être ses parens. Je crois en effet, a dit le Maréchal de *Biron*, que les *Crequi* sont parens des *Le jeune*. Lorsque les premiers se distinguoient dans les batailles, les autres faisoient des *sièges*. Les auteurs des *Le jeune* étoient *Tapisseries*.

M. le Comte de *Galifet*, pere de Mad. la Duchesse de *Fronsac*, étant allé passer l'été dans ses terres, avoit laissé son suisse pour garder son hôtel pendant son absence. Un beau jour, le suisse dispaçoit : on entre dans la maison, on la trouve sans dessus-dessous, les glaces brisées, les papiers brûlés ou déchirés, l'argenterie enlevée avec plus de deux cents mille livres : on ne doute pas que le suisse n'ait été l'auteur du vol & de tant de dégât. Quelques jours se passent ; l'homme que l'on avoit mis à sa place, voulant faire prendre l'air aux appartemens, se sent suffoqué d'une



odeur fétide insupportable : il suit la trace, & parvient jusqu'à l'endroit d'où elle sembloit partir : il regarde, il observe, il tâte; enfin, il porte la main sur un cadavre mutilé. Effrayé, il court avertir, montre sa triste découverte; & l'on reconnoit que le malheureux fuisse soupçonné avoit été la victime de sa fidélité.

Le Président de S... écrivit un jour la lettre suivante à un inspecteur de Police. „ Je vous demande justice, M., de „ la nommée..., qui a donné à mon *Jockey* une maladie honteuse. C'est un „ garçon charmant, dont les services „ me sont très agréables : & la perte de „ sa santé ne peut être punie que par „ le séjour d'un an à l'hôpital. Je compte que vous ferez là-dessus votre devoir. „ L'inspecteur de Police, homme de beaucoup d'esprit, & réellement fort au-dessus de son état, a fait la réponse suivante. „ M., si vous pouvez „ me prouver que c'est de dessein prémédité que la nommée... a gâté la „ santé de votre charmant *Jockey*, je „ la ferai punir comme elle le mérite; „ mais je ne lui dois aucune peine s'il „ a été la trouver, & s'il a pris chez „ elle une maladie qui est devenue, „ comme vous le savez très-bien, un „ effet d'échange & de commerce. Il est

„ des mers sur lesquelles on ne peut  
„ voguer qu'après avoir pris la résolu-  
„ tion d'en affronter tous les dangers.  
„ En attendant votre réponse, je vais  
„ m'occuper de la santé de la malheu-  
„ reuse; je vous conseille de faire la  
„ même chose pour votre *Jockey*, si  
„ vous désirez que ses services con-  
„ tinuent de vous être agréables: j'es-  
„ pere que cette lettre vous aura con-  
„ vaincu que je fais remplir tous mes  
„ devoirs. „ Le Président se l'est tenu  
pour dit; mais la nymphe a répandu  
l'histoire, & on en rit un peu aux dé-  
pens du magistrat.

Un homme qui partageoit le sort de la plupart des maris de cette capitale, sans être doué de la même résignation, a voulu se séparer de sa femme. Le jour convenu, on fait venir celle-ci à une assemblée de parens chez le magistrat. Les discussions furent si longues qu'il étoit plus de neuf heures lorsque la séance finit, sans qu'on décidât rien. Au bout d'une heure, la femme revient, représente au magistrat que les portes du couvent qui, suivant l'usage, lui servoit de demeure jusqu'à la décision de l'affaire, étoient fermées, & lui demande un asyle pour elle & son domestique, afin de ne pas être exposée à de nouveaux soupçons de la part d'un  
mari



mari jaloux. Après quelques réflexions d'un côté & beaucoup d'instances de l'autre, le Juge fait préparer dans son hôtel deux chambres convenables. Le lendemain un frere du mari arrivant chez le magistrat, reconnoît sous la livrée de son frere, l'amant de sa belle-sœur qui lui donnoit le bras pour monter dans un fiacre. Confondu & de l'apparition & du costume que portoit le galant, il va demander à l'homme de robe pourquoi il rencontre à sa porte & l'épouse infidelle & l'homme qui causoit la désunion des époux. On peut se figurer la surprise du magistrat, en voyant que sa complaisance l'avoit conduit à être le M..... d'une coquine audacieuse. On a voulu étouffer cette affaire, mais la malignité a eu soin de la publier. Il faut convenir qu'en affaires d'amour, les femmes possèdent au suprême degré le génie inventif qui sait triompher de tous les obstacles.

M. de Montesquieu a dit, dans *l'Esprit des Loix*, qu'il étoit un tems où les femmes même devenoient un objet de luxe: il auroit pu dire qu'il en étoit un autre où elles devenoient un objet de négoce. Lorsque la dégradation des mœurs est devenue générale, & que ce mot, *avilissement*, ne révolte plus les oreilles, on négocie la femme ou sa

maitresse comme une lettre de change ; on n'en va pas moins la tête levée , on rend service à ses amis , on y gagne quelque chose ; & on appelle cela , faire des affaires en faisant des ménages. Voici une anecdote où un de ces faiseurs d'affaires s'est compromis un peu plus fort que de jeu. Il vivoit depuis trois ans avec une des fameuses Laïs de la capitale ; il avoit mangé une partie de sa fortune , & devenu raisonnable par impuissance , il se proposoit de renoncer aux vanités du monde , quand le hasard ramena de l'*Amérique* ici , un homme qui en étoit parti avec beaucoup de dettes , & qui revenoit avec beaucoup d'argent. Après les premiers complimens , après les assurances de tout le plaisir que l'on goûtoit à revoir le nouveau débarqué , on lui fit part de la détresse où l'on se trouvoit & de la nécessité où l'on étoit d'abandonner une maitresse charmante ; bref , on la proposa , & elle fut acceptée. Les conditions furent que l'ancien amant auroit le droit de rester le commensal de la maison , en respectant toutefois les conventions nouvelles. La table étoit bonne ; on fut exact de ce côté ; sur l'autre point on ne le fut pas , mais on s'entendit pour tromper le payant comme cela se pratique. Au bout de quelque tems , un créancier de celui-ci sachant qu'il étoit de re-



tour & riche, proposa au premier amant de lui donner la moitié dans quelques lettres de change prescrites, s'il parvenoit à les faire acquitter par le débiteur. On fit à ce sujet un marché avec l'amante, on proposa de partager le gain : enfin, après bien de difficultés, l'Américain consentit à payer & remit la somme entière ; la moitié fut fidèlement envoyée au créancier, il fut question de partager l'autre : débat pour le partage. L'agioteur réclamoit les deux tiers & la nymphe l'égalité. Au bout d'une longue contestation, elle garde tout : ne voilà-t-il pas que son vil *caprice* porte des plaintes au Lieutenant de Police ! Sur l'ordre que le Magistrat donna à la fille de se rendre chez lui, elle demanda que son ancien & son nouvel amant comparussent avec elle, ce qui lui fut accordé. On peut juger de la surprise du magistrat, quand il entendit le récit fidele de l'aventure. La contestation n'a pas été longue, on a chassé honteusement l'agioteur ; le nouvel amant a abandonné sa maîtresse, la fille a reçu ordre de faire remettre la somme au véritable créancier sous une heure ; & le créancier informé de tous les détails, a fait porter la somme à son curé pour être distribuée dans les vingt-quatre heures aux pauvres les plus nécessaires de la paroisse. Voilà une bonne

œuvre dont la source est certainement bien impure.

Il est dans le Droit romain plusieurs manieres d'acquérir. *Justinien* en a fait un titre particulier dans ses Instituts. Un maçon de *Fons en Languedoc*, nommé *Pégourié*, peu satisfait de toutes celles qui sont dénombrées dans les loix romaines, en voulut inventer une nouvelle à son usage. Comme l'avare de *Moliere*, qui n'admiroit point un bon repas qu'il falloit payer, & exhortoit son cuisinier à lui faire, pour chef-d'œuvre de son industrie, un repas délicat & somptueux, qui ne lui coûtât pas un sou, *Pégourié* ne se soucioit point d'acquérir une chose, en donnant son prix en argent ou autre équivalent. Il convoitoit beaucoup depuis longtems, une piece de terre d'un de ses voisins; mais il vouloit en devenir propriétaire, sans bourse délier. Cela paroît difficile à bien des honnêtes gens: voici le moyen de l'industriel maçon: il choisit pour confident un nommé *Débrieu*, laboureur de son voisinage. Soit par son éloquence, soit en l'intéressant, il sut l'engager dans ses vues. Si *Débrieu* ne fut que complaisant & généreux, c'est malheureusement une espece de générosité pour laquelle les loix n'ont point établi de reconnaissance. Quoi qu'il en soit du sa-



laire, voici le pacte. Les deux amis conviennent ensemble que *Débrieu* se présentera chez un tabellion un peu éloigné du lieu, sous le nom du propriétaire du champ convoité, & que la vente se fera ainsi paisiblement entr'eux deux. Un si beau projet s'exécuta sans délai. Nos deux associés vont, le 8 Juin 1781, chez un tabellion, *Je suis moi, Pégourié, qui veux acheter telle piece de terre ; & voilà Tysseyre, propriétaire de ladite piece, qui veut me vendre.* Il n'y eut que ces deux mots à dire. Le tabellion dressa l'acte : voilà la vente consommée ; & les deux contractans sortent tout joyeux du succès. On conçoit pourtant qu'il devoit rester quelques petites difficultés sur la tradition de l'immeuble vendu. Il n'étoit pas aisé à *Pégourié*, malgré son acte en bonne forme, d'aller se mettre en possession du champ. Le véritable *Tysseyre* n'auroit pas été facile à déposer sans bruit ni querelle. Apparemment que l'acquéreur, content de la propriété, se proposoit d'en laisser quelque tems l'usufruit au possesseur, ou se commandoit la patience d'attendre sa mort, ou enfin, espéroit de l'avenir ou de son génie quelque expédient nouveau pour donner à l'acte son effet. Un incident fort simple vint lui épargner les embarras. Soit indiscrétion de sa part (car les petits criminels sont quel-

quefois indiscrets par vanité), soit propos échappés au faux vendeur, la nouvelle de cette supercherie parvint, après quelque tems, au tabellion surpris. L'amour propre de l'officier fut piqué de se voir dupe; & d'ailleurs l'intérêt de s'absoudre lui-même de tout soupçon de complicité avec ces deux faussaires, lui fit bientôt rompre le silence. Il rendit plainte contre les coupables. Ils ont été condamnés au bannissement par les Juges du lieu, & le Parlement de *Languedoc* en confirmant cette sentence, y a joint en faveur de *Débrieu*, la formalité assez maussade d'une amende honorable.

Mlle *Fanier* venoit de jouer un rôle d'officier: elle rentra dans la coulisse en riant; *Oh ils m'ont reconnue!* Le ventriloque *Desessarts* lui dit: *Vous ne faites donc pas comme certaine actrice de Londres...* & alors, en homme à qui la nature donna tout son esprit en mémoire, il raconta qu'une comédienne angloise dont il estropia un peu le nom, (c'étoit de Mlle *Woffingthor* qu'il vouloit parler) après avoir joué avec le même succès un rôle d'homme, dit en rentrant au foyer: *Je parais que la moitié du public m'a prise pour un homme;* qu'un de ses camarades lui avoit répondu: *Ne vous inquiétez pas, l'autre moitié est parfaite-*



ment assurée du contraire. --- Oh , dit la belle *Fanier* , la moitié du public ! c'est un peu fort. Mais peut-être le public de ce jour-là n'étoit il composé que d'une cinquantaine de badauds.

Les annales du tripot comique of-  
frent plus d'une scene sanglante. La bra-  
voure n'est pas toujours une vaine fima-  
grée chez les héros de théâtre. Le su-  
perbe *La Rive* & son confident *Florence*  
en ont , ces jours-ci , donné une nou-  
velle preuve. Le premier étoit *Semai-  
nier*. Prêt à paroître sur la scene , il s'ap-  
perçut que *Florence* n'étoit pas encore  
habillé , & lui fit d'abord des représen-  
tations fraternelles sur sa négligence.  
Le confident répondit avec humeur :  
alors le *Semainier* prenant le ton & le ge-  
ste de son emploi le menaça de le met-  
tre à l'amende. On s'échauffe : *La Rive*  
traite son camarade de *policon*. Après la  
piece , *Florence* voulut avoir raison de  
cette injure : on s'entremet vainement :  
les graves histrions sermonerent , les fem-  
mes piaillèrent , enfin le suprême or-  
donnateur du tripot survint , interposa  
son autorité & défendit toute voie de  
fait. Cette défense n'eut aux yeux du  
Spadassin *Florence* , que sa valeur intrin-  
seque ; le lendemain matin il alla trou-  
ver son adversaire & l'emmena au champ  
de Mars. Le combat fut opiniâtre , *La*.

*Rive* reçut une légère blessure & désarma *Florence*. Prenant en ce moment l'air de dignité du Chevalier *Bayard*, il dit au vaincu : *Allez, votre vie est dans mes mains; je vous la rends avec votre épée, & je vous répète que vous n'êtes qu'un polîçon.* Là dessus nos braves se sont séparés, & sont retournés chacun chez eux.

Un jeune homme de qualité, à peine sorti des mains d'un gouverneur qui l'entretenoit dans une vertueuse ignorance, est tombé amoureux d'une de nos plus décidées *impures*, & il faisoit fort gravement le siege de cette place dans toutes les regles. Il y auroit peut-être mis autant de tems que les Espagnols à celui de *Gibraltar*, sans un petit événement qui a un peu décontenancé sa gravité en lui prouvant que ses yeux fascinéés n'appercevoient pas d'énormes breches. Il avoit bonnement cru avoir besoin de gagner une foubrette; & comme il avoit beaucoup de mesures à garder, parce que ses parens n'étoient pas gens à pardonner une *belle passion* de cette espece, il s'étoit procuré à grands frais un entrepôt pour les lettres & les présens. Il n'avoit encore eu que le *bonheur* de lorgner & d'être lorgné. Son extrême timidité n'avoit osé tenter un abordage qu'il s'imaginoit terrible; mais en-



fin les réponses à ses billets commençoient à devenir si tendres, si encourageantes, qu'au sortir du spectacle, plus hardi que jamais, & tout fier de tant d'audace, croyant commencer de cet instant seulement à être un homme du monde & à bonnes fortunes, il s'ouvre à l'un de ses gens, lui ordonne de suivre cette Dame jusques chez elle, de la saluer de sa part & de lui demander à quelle heure elle voudroit recevoir sa visite : le laquais, beau garçon nouvellement débarqué à *Paris*, fuit à la trace, arrive, entre, ignore qu'il est suivi pas à pas de son maître à qui le cœur palpite autant de crainte que d'espoir. Celui-ci se glisse dans la maison, monte l'escalier, se colle à une porte que la belle a fait refermer après l'introduction du beau laquais. On se mord souvent les doigts pour avoir écouté aux portes ; Madame, M. le Comte me charge de vous saluer de sa part & de vous demander à quelle heure il pourra venir vous. .... Quoi ? venir ! une heure ! .. votre nom, mon ami ? --- *La Brie*, Madame. --- Mais ... *Julie*, savez-vous bien que *La Brie* est l'un des plus jolis garçons que j'aie jamais vus ? quels cheveux ! quels dents ! quelle taille !... & c'est la force d'un Turc... & la peau... comme du satin !... *Julie*, tournez la clef de

cette porte. Votre maître est donc bien pressé ? Mais, mon enfant, les diamans qu'il m'envoya hier sont si petits ! je n'ai pas voulu le désespérer.. C'est ce jeune homme fluët, n'est-ce pas ? -- Oui, Madame. -- Oh ! pour voir... déclarez-moi, mon cher; cette *Julie* se fourre toujours je ne sais où... & ton message est un grand secret pour la maison ? -- On m'a recommandé le plus grand mystère. -- Tu fais donc garder un secret.. Eh bien ! je veux t'en confier un.. Fort bien, comme cela... *La Brie* est adroit.. il fait si chaud !... Ote-moi cette épingle.. Celle-ci... soutiens-moi... Mais je serai mieux assise. Je ne vis que sur mon canapé.. comme tu es fait !... viens, nous sommes seuls... Tu es étonnant !... l'aimable garçon !... Ah ! le brave ! -- M. le Comte n'y tenant plus (on perd patience à moins) veut entrer, la porte résiste. *Julie* accourt au bruit par un autre côté, l'attire dans une chambre séparée, interroge, répond & pendant ce tems-là *La Brie* s'esquive. On sonne; *Quel bruit est-ce donc*, dit une voix trainante ? -- M. le Comte qui croit que son laquais est venu & qui veut entrer. -- Bon Dieu ! ce M. le Comte veut-il dès la première visite, me passer la chemise, me surprendre toute



nue ? faites attendre un instant. -- Le jeune Comte , entendant quelqu'un qui descend l'escalier , sort , court , joint *La Brie* à quatre portes delà. --- Comment , coquin ! c'est ainsi que tu fais mes commissions ? j'ai tout entendu : je te rouerai de coups. Eh ! M. le Comte ! mettez-vous à ma place... croyez que malgré les deux louis qu'on m'a donnés & que voici , je vous aurois tout confié par respect.. Hélas ! je ne pouvois pas faire mieux. --- Je suis d'une fureur... Un laquais !.... je te chasse... mais non , reprend le Comte , j'ai tort , voici deux autres louis... tiens... la leçon vaut davantage... Où diable allois-je placer de l'amour !.. Donne moi tous les matins des nouvelles de ta santé. Ce sont deux expériences , morale & physique ; j'aime encore mieux que tu ayes tenté la dernière que moi. -- Le galant , la belle *impure* & le beau laquais racontent tous trois fort plaifamment cette historiette.

M. *D'Auc*... Fermier-général ; brouillé depuis longtems avec son frere , étoit si fort en colere contre lui qu'il lui échappa de dire devant ses enfans : *Quoi ! il ne se trouvera personne qui me venge de cet homme-là !* Le lendemain le plus jeune de ses deux fils demande dès le matin à lui parler , & vient dé-

clarer qu'il partage son ressentiment & veut en faire éprouver les suites à son oncle. Le pere lui représente le danger qu'il peut courir : le jeune homme persiste , & le vieux *D'Auc...* finit par encourager sa valeur. Alors le bon fils dit à son pere qu'il n'a qu'une inquiétude ; on lui demande ce dont il s'agit : il développe une assez longue liste de créanciers , & dit que le seul regret, s'il succombe, c'est de faire tort à tous ces honnêtes gens auxquels il doit. Ce pere touché de tant de courage & de délicatesse, se met à le consoler lui-même , & signe un arrêté général au bas de son mémoire. *D'Auc...* le fils n'ayant plus rien qui l'inquiete, s'en va fièrement chez son oncle le lendemain matin ; mais au lieu de lui proposer de se battre , il lui fait un million d'excuses de la part de son pere , & en signe de réconciliation , il prétend être chargé de le prier à dîner pour le lundi suivant. Puis il retourne chez son pere & dit qu'il a bien su mettre son oncle à la raison , que celui-ci viendrait faire ses excuses , & même demander à dîner , pour prouver qu'il n'est pas fâché. Il ne manqua pas de venir en effet comme son neveu l'avoit dit ; il est vrai qu'il ne demanda pas d'excuses , mais seulement à dîner ; & c'est



ainsi que ce jeune homme avec plus de dépense d'esprit que de courage vint à bout de réconcilier les deux frères & de payer ses dettes.

Un riche Américain & sa femme arrivent à *Paris* & se logent dans l'un des plus considérables hôtels garnis de cette capitale, avec leurs nombreux domestiques & un grand singe dont les mœurs sont si douces, dont l'éducation, qui feroit honneur à la Comtesse de G..., a été si bien soignée, qu'on lui laisse toute sa liberté & que jamais il n'en abuse. Dans cette même maison, logeoient depuis quelque tems, une jolie Dame de *Limoges* à peine âgée de seize ans & son jeune mari, couple charmant qui intéressoit tous ceux qui avoient occasion de le connoître. Le mari étoit dangereusement malade : son danger & la douleur de son épouse affligeoient toute la maison. Ces deux étrangers sensibles demanderent à le voir, furent admis auprès de son lit, & leur singe les y suivit sans qu'on s'en apperçût, tant on étoit pénétré du touchant spectacle dont on s'occupoit. Chacun indiqua son remède, comme cela se pratique; on n'en négligea aucun, & le malade mourut. Le lendemain de ses funérailles, les maîtres du singe allant dîner chez le

Dr. *Francklin*, leurs gens se dispersèrent & laissèrent l'animal domestique à la garde d'un petit garçon qui l'abandonnant à lui-même alla jouer dans le voisinage. Le singe parcourt tout l'hôtel, entre dans l'appartement désert où le malade étoit mort, & qu'on aëroit. Il prend quelques hardes qu'il trouve là, un bonnet, un ruban ; il imite de son mieux le défunt, & va se mettre dans son lit. Une femme de chambre ayant quelque chose à chercher auprès de ce lit, voit la hideuse figure, pousse un cri & s'évanouit. Un valet accourt, rappelle cette fille à la vie ; elle reprend l'usage de ses sens, pousse un nouveau cri en montrant le lit à ce valet préoccupé & dit : *l'esprit de Monsieur !* puis elle retombe sans connoissance. Le domestique s'enfuit, appelle ; la jeune Dame arrive à ces clameurs, voit le bonnet de son mari, un visage affreux mais immobile, elle croit qu'on s'est permis un jeu abominable pour l'épouvanter & lui déchirer le cœur ; elle ne peut que faire les gestes muets de la plus énergique indignation. Mais le visage se remue, fait des grimaces, contrefait les mouvemens de son époux malade, la frayeur est au comble & générale ; on se heurte, on se précipite hors de cette chambre. Arrive le petit garçon qui



craint d'être grondé & qui cherche par-tout le singe. Cet animal qui vraisemblablement s'attendoit à se voir choyé & servi comme il avoit vu que le malade l'étoit, & qui ne s'étoit couché là que pour boire ou manger quelque chose de bon qu'on ne lui apportoit pas, se leve brusquement, quitte avec dépit manteau de lit, ruban, bonnet; il va casser, briser tout ce qu'il peut rencontrer de porcelaine ou de fayance, dont il avoit vu qu'on usoit pour présenter ou du bouillon ou des médicamens au moribond, & rejoint son gardien. La jeune Dame est encore fort incommodée de l'effet de la frayeur, sa femme de chambre en a contracté un tremblement presque universel qui dure encore malgré les meilleurs remedes; le valet bon limousin soutient qu'il a vu le Diable, & l'on inscrit pour voir le singe.

La Comtesse D\*\* désiroit une maison de campagne près du *Bois de Boulogne*. Elle jeta les yeux sur une maison charmante, située à *Auteuil*, & appartenant à la Marquise de B\*\* qui l'occupe avec la Comtesse *Amélie* sa fille. La Comtesse D\*\* écrit à Mad. de B\*\* & lui fait la proposition de lui vendre tout à fait ou de lui céder pour l'année, la maison en question. La Mar-

quise de B\*\* est fort attachée à cette maison & sa fille encore davantage, cette dernière étant presque toujours d'une assez mauvaise santé. La Marquise cependant ne savoit trop comment se tirer de ce pas difficile : elle ne vouloit pas choquer une Dame si fort en faveur. Enfin la Comtesse Amélie se chargea de faire la réponse : elle envoya à la Comtesse D\*\* les dix vers suivans tirés de la troisième scène du second acte de *Britannicus*, & elle y fit les petits changemens absolument nécessaires, pour que ces vers pussent être adaptés à la circonstance.

*Tout ce que vous voyez conspire à vos desirs ;  
Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs.  
La Cour en est pour vous l'inépuisable source ;  
Ou si quelque chagrin en interrompt la course,  
Tout Versailles, soigneux de les entretenir,  
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.  
Mon Amélie est seule : en l'ennui qui la presse,  
Elle ne voit qu'Auteuil & moi qui l'intéresse,  
Et n'a pour tout plaisir, que ces bois, que ces fleurs  
Qui savent quelquefois adoucir ses douleurs.*

La Comtesse D\*\* reçut cette réponse lorsqu'elle étoit en grande compagnie. Ah ! dit-elle en la décachetant, c'est de Mad. de B\*\*, qui probablement me cède sa maison ; puis jettant les yeux sur la lettre même : *Ce sont des vers*, s'écrie-t-elle, *quelle agréable surprise ! les femmes d'esprit ne font rien*



comme les autres ; & aussitôt de lire rapidement cette pièce de poésie qui contient le refus le plus honnête. Ce refus tout honnête qu'il est, fit tort à la poésie. *Ah ! quels vers !* dit-elle avec dédain, *il n'est pas possible d'en faire de plus mauvais.* On les lit tout haut ; & tous les assistans de répéter qu'il n'étoit pas possible d'en faire de plus mauvais. Tous ceux qui entroient, étoient condamnés à les lire & en bons courtisans ne manquoient pas de s'en moquer. Enfin entre la Marquise de *Voyer* : on lui montre ces vers détestables, (c'est encore ainsi qu'on les appelloit) & on lui demande son sentiment. Madame de *Voyer* n'a pas plutôt lu les trois ou quatre premiers, qu'elle regarde toute l'assemblée avec un grand étonnement & se met à leur dire : *Mais est-ce que vous êtes ici tous d'accord pour me persiffler ? Ces vers-là sont de Racine.* On n'en veut rien croire, on va chercher *Britannicus*, & on les trouve. Cette aventure fait grand bruit à la ville & à la cour. Ce qu'il y a de plaissant, c'est ce pauvre *Racine* qui en est la dupe, quoiqu'il ne soit coupable de rien. Les courtisans persistent à dire que ces vers sont détestables.

M. le Duc de *Chartres*, en se remettant à la tête de la Franc-maçonnerie  
Tome II. F

françoise, en a fait renaître le goût. On a vu de toutes parts des loges s'élever. Un pauvre diable qui s'imaginait que l'objet de ces assemblées étoit de faire de l'or, eut envie d'en apprendre le secret. Il eut l'adresse de s'infiltrer dans une salle où l'on tenoit loge, & le courage de s'y tenir quelque tems, caché derriere une tapisserie. Un mouvement involontaire le trahit & on l'eut bientôt découvert. On lui fit une belle peur, & suivant les loix on l'obligea à se faire recevoir. La cérémonie faite & après s'être beaucoup amusé de sa frayeur, les freres se cotifèrent en faveur de ce malheureux & la quête lui produisit septante-cinq louis. Celui-là a bien eu le véritable secret, & son espoir d'apprendre à faire de l'or n'a pas été déçu.

On a mandé de *Metz* une aventure que l'on assure aussi vraie qu'elle paroît extraordinaire. L'exécuteur de la haute justice de *Landau*, qui passe pour très habile dans l'art de décoller, reçut une lettre anonyme qui l'invitoit à se rendre à un jour marqué, à la porte de *Nancy*, & à se munir de son damas. Lorsqu'il fut arrivé au lieu indiqué, trois hommes armés se saisirent de lui, en l'exhortant à se laisser faire. On lui banda les yeux, on le fit entrer dans une chaise de poste. Après environ



douze heures de chemin , on le conduisit dans une chambre tendue de noir & éclairée par plusieurs lampes. Là , on lui montre une personne à genoux , ayant de beaux cheveux épars & la tête enveloppée dans un sac. Il entend des gémissemens. On lui ordonne d'abattre la tête à cette personne. Il refuse , on le menace en lui mettant deux pistolets sur la gorge ; il est enfin forcé d'obéir. A peine l'exécution est-elle faite , qu'on lui remet une bourse de deux cents louis ; on lui rebande les yeux , & après l'avoir promené dans la chaise de poste le même tems qu'on avoit employé à venir , on le reconduisit à la porte de *Nancy* où on l'avoit pris. Il ne put découvrir de quel sexe étoit cette malheureuse victime , ni dire en quel endroit il avoit été conduit ; mais il croit avoir passé le Rhin.

Au commencement du carême , un Financier poussé par un mouvement involontaire de la grace , voulut enfin se convertir. Il va à confesse & s'y accuse d'avoir acheté une abbaye pour son fils. Le Prêtre scandalisé d'une pareille simonie lui dit , qu'il ne lui donneroit point l'absolution qu'il ne se fût défait du bénéfice. Dans la semaine de Pâques , le Financier est revenu dire au confesseur , qu'il avoit exécuté ses

ordres , que son fils n'avoit plus le bénéfice , qu'il s'en étoit défait , que même il l'avoit revendu juste ce qu'il lui avoit coûté , ne voulant point par délicatesse y gagner un sou.

Il est mort , il y a quelque tems , à Paris , un ancien Conseiller au Parlement fort vieux & fort avare. Après avoir reçu tous les secours spirituels de l'église , il voulut régler lui-même les fraix de ses funérailles. Il demanda combien il en coûteroit pour faire sonner les cloches à son enterrement ; on lui répondit cent écus. Il trouve cette somme exorbitante , comme on peut bien le penser. *Cent écus , pour une pareille bagatelle ! je n'en reviens pas : je ne conçois rien aux arrangemens de l'église : on m'a administré pour rien le plus auguste de tous les sacremens , & l'on exige cent écus pour faire sonner de misérables cloches ; c'est bien là le cas de dire que si ces Messieurs donnent gratis leur farine , ils vendent leur son furieusement cher.* Ce Magistrat avoit porté la léfine à un point si éminent , qu'il auroit pu donner des leçons à tous les harpagons du monde. Il avoit renvoyé tous ses domestiques & se servoit lui-même. Cependant il avoit encore la vanité de ne vouloir point passer pour ce qu'il étoit. De tous les habits de livrée qu'il



avoit vendus , il en avoit conservé une seule manche qu'il passoit dans son bras ; toutes les fois qu'il vouloit jeter de l'eau par la fenêtre , afin que ses voisins n'apperçussent pas qu'il étoit sans domestiques. Si *Moliere* avoit connu un pareil trait , il n'auroit sûrement pas manqué d'en faire usage dans son excellente comédie de l'*Avare*.

On raconte que M. le Comte de *Lauraguais*, allant un matin en *chenille* dans un fiacre , fut arrêté dans un embarras à côté d'une superbe voiture où étoit M. de *B.*, Intendant de Province, avec sa femme qui est de la figure la plus désagréable. M. de *B.* dit avec hauteur au fiacre de reculer. M. de *Lauraguais* répondit avec fierté , & défendit au cocher de remuer. M. de *B.* demanda excuse au Comte , sous prétexte de ne l'avoir pas d'abord apperçu. *Qu'importe ce que je suis*, dit le Comte ; *qui êtes vous ici , Monsieur , pour parler d'un ton si haut au dernier particulier ?* Madame, l'Intendante qui avoit jusques-là gardé le silence, s'écria que ce propos n'étoit guere honnête pour un homme de qualité , & en disant cela elle mit la tête à la portiere. *Ah ! pardon , Madame*, dit M. de *Lauraguais*, *si vous vous fussiez montrée plutôt , le cocher , les che-*

*vaut, moi, tout l'équipage auroient reculé.*

Le jeune *Feron* s'est fait beaucoup d'honneur par la fermeté noble & décente avec laquelle il a soutenu la vive mercuriale du Lieutenant de Police sur la manière dont il avoit traité le comédien *Desferts* dans ses feuilles. Les protecteurs de l'histrion exigeoient du Journaliste une rétractation en forme d'excuses. Le magistrat fit venir *Feron* & lui ordonna d'ôter son épée : *J'aime mieux, dit-il, rendre mon épée que ma plume.*

On lit dans une feuille publique, le récit suivant qui peint assez bien une des classes de nos citoyens. --- J'étois hier chez un de mes amis. Une femme y vint pleurer la mort de son mari soldat invalide. La scène m'a paru si plaisante qu'aussitôt que cette veuve fut partie, j'ai demandé une plume & j'ai transcrit mot pour mot ce qu'elle avoit dit. Mon ami qui ignoroit la mort de l'invalide, lui dit, Eh bien ! comment se porte votre mari ? -- Bien, Monsieur, bien, oh, très-bien. Le pauvre cher homme, il a été enterré hier.... C'est jeudi matin qu'il me dit.... J'étouffe ; --- Tu étouffes, pauvre Jacques ! je l'appellois quelquefois comme ça par



drôlerie. Je te l'avois bien dit : c'est ton asthme. Mais pourtant respire... --- Je ne peux pas. --- Ah, que si, ne fais donc pas tant le douillet : mon Dieu, que je suis fâchée de lui avoir dit ça ! car il ne pouvoit pas. Ça le tenoit comme un plomb. Je lui fis boire la *portion de confession* d'hyacinthe que le chirurgien m'avoit donnée. Ça coûtoit trente-deux sous ni plus ni moins, sans que je le lui reproche au pauvre cher homme : mais ça ne passoit pas. Quand je vis ça, je lui dis : Eh bien, Jacques, si j'envoyois chercher le Prêtre ! il se confessa, le pauvre cher homme. Il n'avoit pas plus de malice qu'un enfant, c'étoit tout un. Quand il fut confessé : Eh bien, vois-tu ? on ne fait qui meurt ni qui vit, tu le vois. Ça ne fait ni bien, ni mal. On lui porta le bon Dieu à dix heures. Il étoit assez tranquille. Je croyois qu'il alloit s'endormir. Un petit moment après : ma femme, ma femme, ... --- Eh bien, que veux-tu ? -- Ah, mon Dieu, je vois les poêlons qui tournent. C'est que j'avons quelques poêlons attachés à la muraille vis-à-vis de son lit. Ah, mon Dieu, je me sauve, je cours appeler des voisins ; je reviens. Il étoit déjà mort. On ne l'auroit jamais dit ; le pauvre homme ! il n'a pas eu d'agonie. Il n'a pas fait de *frime* du tout : me voilà

toute seule, sans homme. Je voyois bien qu'il n'iroit pas loin. Le jour de notre délogement, qui étoit donc, il y eut mardi huit jours, il n'a jamais pu porter que quatre chaises; encore il suoit. Il étoit fainéant, c'est vrai; mais il ne me disoit rien. Le veux-tu blanc, le veux-tu noir? c'étoit tout un; & il faut que je rende tout à la compagnie, jusqu'à ses cravates, & j'en ai égaré deux, ou peut-être bien les a-t-il vendues, le pauvre homme, pour boire un coup d'eau-de-vie. Il n'avoit que ce défaut-là. Plus d'homme, ô ciel, ô ciel, plus d'homme! il ne disoit pas grand'chose, mais encore c'étoit une consolation de le voir là. Il me l'avoit toujours bien dit: Va, cet asthme me jouera quelque tour... le voilà. Encore si c'étoit un homme comme un autre, on diroit: mais jamais rien. Il ne m'a cassé qu'un miroir en vingt ans, encore, c'est que je l'avois obstiné; & moi je l'appellois quelquefois grand couard, grand lâche, il ne répondoit pas plus que ce chenet. Je me le reproche bien à présent. Eh, mon Dieu, plus d'homme! je n'en trouverai plus un comme cela: mais ce n'est pas tout encore; il emmènera quelqu'un de la famille, car il avoit une jambe plus longue que l'autre quand on l'a mis dans la bière. Il n'y



a rien de plus sûr & certain. Adieu, Monsieur, son enterrement m'a coûté un louis, au lieu que s'il avoit été enterré à l'hôtel, ça ne m'auroit rien coûté; & puis on n'auroit que ça, il faut bien que je lui fasse dire quelques messes, car il ne me laisseroit pas tranquille. Adieu, Monsieur, ne m'oubliez pas, je vous en prie... Mon ami lui donna un louis, elle fit la révérence & s'en alla. Que ne puis-je vous rendre les inflexions de voix, les gestes, les soupirs, les larmes, & ces passages subits du calme aux emportemens de la douleur, dont cette femme animoit sa conversation! cette scene vous paroîtroit vingt fois plus plaisante; car pour me servir d'une expression populaire, *c'est le ton qui fait la musique*. Mais malheureusement tout cela ne peut se rendre sur le papier, comme je le désirerois.

Le fameux Fermier général *Bouret* a été un jour trouvé mort dans son lit. Peu de jours avant, il avoit annoncé sa fin à ses amis, ce qui a fait croire qu'il s'étoit empoisonné. Avec des richesses immenses il a eu le secret de vivre toujours dans la gêne, & il étoit prêt à tomber dans la misère; il a lais-

fé 5 millions de dettes, & est mort presque insolvable. Un faste & un luxe dont on ne peut se faire d'idée, l'ont réduit là ; il les pouffoit au point d'avoir nourri une vache avec des petits pois verts à 150 liv. le litron, pour pouvoir en régaler dans la primeur, une femme qui ne vivoit que de lait. Il y a de lui mille traits de cette nature.

Une petite fille très-jolie étoit prête à se marier. On ne pouvoit assez admirer son air virginal. Son prétendu soupe avec elle chez ses grands parens. Elle suppose une incommodité & se retire dans son appartement. On croit procurer à son époux futur un avant-goût du bonheur dont il doit jouir bientôt ; on le mene auprès de sa maîtresse, pour savoir par elle-même des nouvelles d'une santé qui doit intéresser un amant empressé de former le nœud conjugal. Le pere & la mere entrent les premiers, suivis du prétendu. Quel spectacle pour leurs regards ! le pere laisse d'effroi tomber la lumière. La jeune vierge étoit couchée entre deux moines..... On ne fera pas tenté de demander ce que devint l'aspirant à la couche nuptiale. La chaste Demoiselle a été enfermée à *Ste Pelagie*, couvent où l'on soumet à une exacte clôture, les femmes un peu trop indulgentes pour leur lubricité.



Notre fameux Arlequin *Carlin* fut invité par un de ses amis à aller manger à table d'hôte. Le hasard le fit placer devant un homme qui ne s'occupoit qu'à manger, & qui ne se méloit en rien de la conversation, quelque intéressante qu'elle pût être. *Carlin* devina la raison qui empêchoit ce convive de prendre part à la conversation qui avoit été fort gaie. Il prit un verre de vin, & en s'inclinant d'un air riant & gracieux, lui dit tout haut; *Monsieur, allez-vous faire F....* Tous les assistans se regarderent avec un étonnement qui fut suivi d'un grand éclat de rire, lorsque celui à qui *Carlin* s'étoit adressé, répondit fort civilement, *Monsieur, vous êtes bien poli, vous me faites beaucoup d'honneur.* C'étoit un sourd, qui n'ayant point entendu le propos d'Arlequin, s'étoit imaginé, à l'air affable de ce dernier, qu'il lui faisoit l'honneur de boire à sa santé.

Un Cordelier alloit à pied prêcher dans un village éloigné de dix huit lieues de cette capitale: il rencontre un jeune homme âgé tout au plus de quinze à seize ans, n'ayant point encore de barbe & d'une figure très-agréable, lequel alloit occuper une place de commis aux aides dans une ville voisine du village où le Moine alloit.

sermoner. Ils lient conversation & poursuivent ensemble la même route. Chemin faisant, le jeune homme se plaint de ne pouvoir changer de linge; le sien est excessivement sale, sa malle étoit partie par le coche; il apperçoit dans une prairie au bord d'une petite rivière, du linge nouvellement blanchi & étendu sur des cordes pour sécher. Il demande au Cordelier s'il ne pouvoit pas sans crime ou sans péché troquer sa chemise qui étoit toute neuve, contre une de celles-là. Après avoir quelque tems réfléchi, le Moine lui dit qu'il n'y voyoit aucun inconvénient. Alors le jeune homme se déshabille, prend la chemise la plus sèche & remet la sienne à la place. En la passant, il s'apperçoit que c'est une chemise de femme. Il n'y en avoit pas d'autres; & paresseux de se remettre encore nud, il se décide à la garder telle qu'elle est: nos voyageurs continuent leur route. La nuit les surprend. Ils sont obligés de s'arrêter à une auberge où il ne se trouve qu'un lit de vacant. Les deux voyageurs consentent à y coucher ensemble. Ils soupent gaiement; & comme ils étoient très-fatigués, ils se mettent au lit & s'endorment tout de suite. Vers les onze heures du soir, la maîtresse de l'auberge fait sa ronde ordinaire dans les cham-



bres, pour voir si tout est en bon ordre. Elle entre dans celle de nos voyageurs. Elle trouve le Moine qui ronfloit de toutes ses forces, & le jeune homme à ses côtés, les bras étendus, la gorge découverte, formant un contraste frappant avec le gras Franciscain. A l'air efféminé & surtout à la chemise du jeune compagnon, elle ne doute point que ce ne soit une fille qu'il a débauchée. Très-scandalisée de ce que sa maison sert à de pareilles intrigues, elle réveille le Moine, le tance très-vertement, & envoie le jeune homme coucher pour plus de décence avec sa propre fille âgée de quatorze ans, très-fraîche & très-jolie. Vous devinez bien que le jeune homme ne se fit pas beaucoup prier; qu'il n'employa point toute la nuit à dormir, & que la fille de l'hôtesse s'accommoda fort bien d'une pareille compagnie : mais une chose qui a fort surpris la bonne mere, c'est qu'au bout de neuf mois sa fille qu'elle avoit toujours surveillée avec la plus scrupuleuse rigueur accoucha d'un beau garçon.

Un Contrebandier a joué un tour plaisant à la ferme générale. Depuis plusieurs années, il sortoit de Paris en carrosse comme pour aller à une maison de campagne & revenoit tous les

foirs. Alors il mettoit derrière sa voiture deux laquais habillés l'un comme l'autre. Un de ces deux laquais étoit d'ozier & creux. On le remplissoit tous les jours d'une très-grande quantité de marchandises prohibées. Lorsqu'on arrivoit à la barrière, le laquais qui n'étoit pas d'ozier descendoit, ouvroit la portière aux commis, qui accoutumés à voir le maître de la voiture, ne se donnoient pas la peine d'examiner ce qu'elle contenoit & se contentoient d'un léger coup d'œil. Le laquais postiche restoit derrière ; & l'autre, après l'examen fait ou censé fait, remontoit à son côté. Il y avoit longtems que cet homme avoit fait heureusement ce métier-là : mais il a été découvert ayant été trahi. On a arrêté sa voiture, on l'a mis en prison, & il n'en sortira pas qu'il n'ait payé une très-grosse amende.

Le célèbre Abbé *Prevost* soupoit un jour avec quelques amis intimes, pareillement hommes de lettres. Après qu'on eut épuisé la politique, la littérature, l'histoire du jour, la conversation insensiblement tomba sur la morale. Un des convives avança que le plus honnête homme ne pouvoit répondre de ne jamais subir les supplices réservés aux criminels : ajoutez, dit l'Abbé *Prevost*, ni même de les méri-



ter. Chacun se récria sur cette dernière assertion. Oui, Messieurs, reprit l'Abbé, je vous soutiens qu'on peut très-bien avec un bon cœur, une ame droite, avoir le malheur de commettre un crime qui conduise à l'échaffaut. On dit que ce n'étoit guere possible. Messieurs, continua-t-il, vous êtes tous mes amis; je puis compter sur votre discrétion, & vous faire en toute assurance une confidence que je n'ai encore osé faire à personne. Vous me croyez tous honnête homme? Chacun dit qu'il ne doutoit nullement de sa probité. Eh bien, poursuivit l'Abbé, je me suis pourtant rendu coupable du plus grand des forfaits, & il s'en est peu fallu que je n'aie péri de la mort la plus ignominieuse. Chacun crut d'abord qu'il plaisantoit. Rien, dit-il, n'est plus sérieux. On se regarde avec surprise. Puisqu'il faut vous le dire, moi, j'ai tué mon pere. On ne sait ce qu'on doit croire. On le presse d'expliquer cette énigme. Il poursuit son histoire ainsi. En sortant du college, je devins amoureux d'une petite voisine de mon âge: je m'en fis aimer: j'obtins tout ce que peut désirer un amant. Enfin elle ne tarda pas à porter des fruits de sa foiblesse. J'étois enivré d'amour. Je désirois d'être sans cesse à ses côtés. Je passois tout mon tems avec

elle. Mes parens me pressoient de choisir un état. Je ne voulois que le plaisir d'adorer secrettement ma maîtresse. Toute autre occupation me sembloit fastidieuse : mon pere , qui conçut quelque soupçon sur les motifs de cette indifférence , m'épia , me suivit & parvint à découvrir mon intrigue. Il vint un jour chez ma maîtresse grosse de trois ou quatre mois , dans le moment même que j'y étois. Il lui fit en ma présence des reproches amers sur la liaison criminelle qu'elle entretenoit avec moi. Je gardai le silence. Il lui reprocha encore qu'elle mettoit obstacle à ma fortune. Elle voulut se justifier. Il l'accabla d'injures ; elle pleura. Je la défendis : mon pere devint furieux , & enfin s'enflamma tellement , qu'il s'oublia au point de frapper cette infortunée. Il lui donna même un coup de pied dans le ventre. Elle tomba sans connoissance. A ce spectacle je perdis la tête , je me jettai sur mon pere ; je le précipitai à travers l'escalier. Cette chute le blessa si dangereusement qu'il mourut le soir même. Il eut la générosité de ne me point dénoncer. On crut qu'il étoit tombé naturellement. On l'enterra ; & je fus sauvé par son silence , de l'opprobre & des supplices. Cependant , je n'en sentis pas moins toute l'énormité de ma faute. J'ai long-



tems conservé une douleur morne & taciturne que rien ne pouvoit dissiper. Je résolus d'aller dans la solitude d'un cloître ensevelir mes regrets & mon affliction, & j'embrassai l'ordre de *Clugny*. C'est peut-être à la mélancolie profonde que cette première erreur de ma jeunesse a répandue sur le reste de mes jours, que je dois le choix des événemens tragiques, des situations terribles, des couleurs sombres & lugubres dont sont remplis les ouvrages que j'ai publiés. Les amis de l'Abbé écoutoient cet aveu avec une attention mêlée de surprise & d'horreur. Ils ne pouvoient se persuader que cela fût vrai. Ils s'imaginèrent que l'Abbé *Prevost* voulant faire usage de ce trait dans un de ses romans, avoit essayé, en le racontant, l'impression qu'il pourroit faire. Ils lui ont plusieurs fois demandé la confirmation de cette aventure. Il a toujours persisté à leur en assurer la réalité.

Un Financier qui avoit une femme fort galante étant en tournée, elle profita de son absence pour se livrer à toutes ses fantaisies. Le dérangement de sa conduite fut si considérable qu'il vint aux oreilles de ses parens qui lui en firent des reproches; elle leur promit de changer sa façon de vivre: elle le fit seulement en apparence; elle loua

une petite maison & y faisoit souvent de ces soupers libres où l'indécence regne sur le trône de la volupté. Elle avoit surtout un goût décidé pour le vin de champagne ; elle n'ignoroit pas que son mari en avoit d'excellent. Comment le faire sortir de la maison, sans mettre le maître d'hôtel dans la confidence ? un de ses amis lui fournit un expédient. Feignez, lui dit il, d'avoir une de ces maladies auxquelles votre sexe est malheureusement assujéti. Envoyez-moi chercher comme médecin étranger. Je ne suis presque point connu de vos gens ; je me déguiserai, & je me charge du reste. Ce qui fut dit fut fait. Le médecin est appelé : après bien du verbiage, il demande le vin de champagne le plus vieux & le meilleur ; il le fait bouillir avec une poudre qu'il disoit avoir beaucoup de vertus, & ordonne à Mad. de s'en faire tous les jours un bain. Son ordonnance est exécutée. Le Maître d'hôtel apportoit tous les matins, pour la santé de Madame, trois bouteilles de l'excellent vin de Monsieur. La femme de chambre qui étoit dans la confidence, les envoyoit à la petite maison ; par ce moyen on vit la fin de la cave. Le mari à son retour donnant un grand souper, demanda de son bon vin de Champagne. Il n'y en a plus, lui dit-



on. Comment? reprit-il, j'en ai laissé plus de deux cents bouteilles. Cela est vrai, répondit le maître d'hôtel en s'approchant de l'oreille de son maître, mais Madame dans sa maladie s'enfermoit tous les matins pour ses propriétés. Parbleu, s'écria le Financier, je ne suis plus étonné qu'il ait fait tant de sottises puisqu'il s'enivroit tous les matins.

Madame de \*\*\* mariée depuis très-peu de tems, bâilloit beaucoup avec son mari. Celui-ci ayant demandé si elle s'ennuyoit avec lui. *Non, Monsieur,* répondit-elle : *mais vous & moi nous ne faisons qu'un, & je m'ennuie quand je suis seule.* Il n'y a qu'une femme à qui il puisse échapper une saillie aussi naïve & en même aussi ingénieuse.

Le Comte de.... prétendoit se connoître parfaitement en tableaux. *De qui est ce Christ?* lui demanda un jour le Roi, en lui montrant un superbe morceau qui représentoit *N. S.* sur la croix.... *Votre Majesté veut rire,* répondit le Comte, *& s'amuser à mes dépens!* --- *Mais enfin, parlez donc, à quel maître l'attribuez vous?* --- *Eh, Sire, il est signé & le nom est offert aux yeux de tout le monde; mes connoissances me sont inutiles en cette occasion, il faudroit que je fusse*

*aveugle pour ne pas lire d'une lieue*, INRI. On peut jager comme toute la Cour se prit à rire. Cet exemple se renouvelle tous les jours sous mille formes différentes.

Un bon Notaire de Paris qui aime beaucoup les femmes & qui n'a aucun droit à leur plaisir, même celui que donne une main libérale, cherchoit la société de celles qu'une modique rétribution rend complaisantes. On fait qu'elles sont ici en grand nombre, & qu'il y a dans cette capitale une quantité de magasins où l'on vend du plaisir & des regrets cuisans à tout prix. Un jour mon vieux gaillard apperçoit une assez jolie femme à une fenêtre qu'il croit suspecte; il monte. *Peut-on s'amuser ici en payant*, dit il en se présentant à la Dame? Celle-ci, sans se déconcerter, le fait asseoir. A un signe qu'elle donne, la servante va chercher le mari, il paroît. --- Monsieur, passez dans mon cabinet, c'est moi qui fais les honneurs ici.... Le pauvre Notaire voit qu'il s'est abusé, & tremble pour la fin de l'aventure. - Passez donc, M., lui dit le mari, en le poussant brusquement dans une autre piece... Il faut s'y résoudre; le Notaire obéit: là on lui fait, au moyen de quelques menaces, signer un billet de mille écus au



porteur; il part fort content encore d'en être quitte pour un engagement contre lequel il espère bien protester. Arrivé chez lui, sa femme lui présente son billet & lui en demande le paiement sur le champ. — Je ne puis, M. lui dit-elle, vous donner un instant de répit; ce n'est qu'à ce prix que je puis oublier les sottises que vous faites journellement. Il est trop foible encore pour la patience que j'ai de les endurer. Si quelqu'un a jamais été surpris, c'est le Notaire, de voir cet effet entre les mains de sa moitié, à laquelle la jolie & honnête femme l'avoit envoyé sur le champ. La crainte de l'éclat, l'habitude peut-être de céder, la honte, le désir d'effacer les traces de sa faute, l'emportèrent sur son avarice; & le bon vieux paya, sans s'amuser, ce qu'il destinoit à se procurer *mille* délicieux momens. Quel désespoir de consumer ainsi ce qui auroit suffi pour vingt années de plaisirs! on dit que cette aventure l'a rendu sage par économie, quoique sa femme à ce prix lui auroit vraisemblablement tout permis.

Une Femme sortie pour aller se baigner au commencement de l'été, ne reparut plus. On fit des recherches, on tira de l'eau un cadavre féminin, & quoique défiguré on crut le reconnoître.

tre : on l'enterra sous le nom de la femme qui se trouvoit perdue. L'homme veuf vient de mourir sans enfans : une femme se présente & se prétend la sienne : elle réclame en cette qualité l'effet d'un don mutuel par contrat de mariage. Elle est tellement changée que personne ne la reconnoît. On voit qu'elle vient d'avoir la petite vérole. Rien n'est plus difficile à juger que cette cause , dont nos tribunaux vont retentir. Il s'agit d'une fortune considérable sur laquelle des collatéraux avides avoient déjà jetté les yeux. La mort de cette femme qui reparoit , semble constatée par les registres de sépulture & les témoins qui les ont souscrits ; cependant beaucoup d'honnêtes gens ne doutent point que celle qui se présente ne soit la véritable.

Un Militaire fils de M. de *Casse* Fermier général, s'est battu en duel au pistolet avec le fils de M. de la *Reyniere* aussi Fermier général, & voici pourquoi. M. de la *Reyniere* étant au Parterre de l'Opéra, à une des dernières représentations d'*Armide*, se sentit extrêmement pressé par la foule. *Qui est ce donc*, s'écria-t-il, *qui pousse de cette maniere ? c'est sans doute quelque garçon perruquier.* M. de *Casse* qui étoit là, lui répondit : *c'est moi qui pousse, donne moi*



*son adresse ; j'irai demain te donner un coup de peigne.* Le lendemain ils se sont joints , se sont rendus aux champs élysées , & en plein jour devant plus de trois mille personnes , ils se sont battus au pistolet. Le Militaire a été la victime de ce combat ; un coup de pistolet lui a crevé les yeux & labouré la tête ; il n'est pourtant mort que quelques heures après.

Un de nos jolis hommes, qu'un grand mérite , c'est-à-dire, l'art de plaire par mille riens charmans & toutes les frivolités à la mode, avoit fait parvenir à une place éminente, laissoit depuis un an la persévérance d'un jeune homme auquel il avoit promis un emploi. Un beau jour le solliciteur réussit à faire lire un placet à son protecteur. Celui-ci le trouva si bien fait qu'il lui demanda qui en étoit l'auteur. C'est moi, M. répondit très-humblement le jeune homme , & je l'ai mis en vers pour vous le présenter dans le cas où vous préféreriez la poésie à la prose. A ces mots le front du patron se dérida. Voyons , lui dit-il , & après avoir lu : Diable ! s'écria-t-il , il y a de l'imagination dans ces vers , je voudrois les avoir faits. M., dit le postulant, je les ai mis aussi en musique. Cela est si curieux , répond l'homme en place,

que je veux le voir. --- Je ferai plus, faites-moi donner un violon & je les jouerai. La proposition fut acceptée; le mémoire fut joué & l'on en fut enchanté. --- Ce n'est pas tout, M., reprit encore le jeune homme, si vous vouliez vous donner la peine de prendre le violon, car je fais que vous êtes grand musicien, je vous le danserai. Cela parut si plaisant au protecteur, qu'il joua aussi le mémoire pendant que le suppliant le dançoit. Après cette espece de comédie, il lui suta au cou: --- Vous êtes un homme unique, lui dit-il, je vous fais mon secrétaire & dès demain vous entrerez en fonctions; je vous donne de plus la place de chef dans tous mes bureaux.... L'homme qui favoit faire des vers & de la musique, danser & jouer du violon, & pas un mot de la besogne qu'on lui confioit, fit le chemin le plus rapide.

Un Avocat qui plaidoit pour l'état d'un garçon en bas âge, le fit trouver à l'audience. Dans la péroration de son plaidoyer qui fut assez touchante, il s'aperçut que toute l'assemblée étoit émue; & pour déterminer plus sûrement les larmes, il prit entre ses bras l'enfant qui se mit à pleurer & à crier de son mieux. Tout l'auditoire vivement touchés s'intéressoit au sort de cette



te victime. Mais l'Avocat adverse s'avisait de demander à l'enfant ce qu'il avoit pour pleurer si fort. --- *Il me pince*, repartit le petit innocent. Alors tous les spectateurs qui pleuroient, se mirent à rire & à huer l'orateur qui avoit employé, pour les séduire, une aussi méprisable supercherie.

Un homme qui vient d'obtenir une place considérable, la doit à un événement assez singulier où il a fait preuve de cette industrie & de cette hardiesse qui ont presque toujours été couronnées du succès. Sans fortune & sans considération, quoiqu'il en méritât peut-être, parce que l'une est la suite de l'autre, il sollicitoit depuis longtemps un protecteur en sous-ordre qui lui avoit fait de belles offres, pour qu'il le présentât à M. le Duc de \*\*\* duquel dépendoit la place en question. Un jour, il rencontre le Duc dans une promenade publique; il l'accosta d'un grand coup sur l'épaule, & d'un *Bonjour mon ami...* Le Duc se retourne; mon homme d'un air surpris s'étend en humbles excuses & semble *anéanti*: feignant de revenir à lui, il supplie le Duc qui vouloit continuer sa marche, d'écouter sa justification; il l'avoit pris pour M. D\*\*\* qu'il étoit très-empressé de rencontrer, parce qu'il lui

avoit promis de le présenter le jour même à M. le Duc de \*\*\*. Mais, reprend le Seigneur, ce Duc de \*\*\* c'est moi. Nouvelles protestations de regrets, de confusion &c. --- Eh bien, que me vouliez-vous ? pour quel objet désiriez-vous de m'être présenté ? --- Ah, M. le Duc, je ne dois m'occuper en ce moment qu'à obtenir la grâce de mon étourderie ; je n'ai plus rien à demander à M. D\*\*\* que de vous supplier de la pardonner. --- Parlez, à quoi puis je vous être bon ? Enfin, après quelques façons, mon homme ravi du succès de son stratagème, présente sa requête au Duc, & profite des dispositions où la singularité de l'aventure l'avoit mis, pour l'intéresser en sa faveur. Le Seigneur accueille sa demande, lui promet de s'en occuper & l'invite à dîner pour le lendemain. Mon homme ne manqua pas de s'y rendre ; la première personne qu'il rencontre chez M. le Duc est M. D\*\*\* le même qui avoit éludé de le présenter & dont il avoit si adroitement employé la protection malgré lui même ; il lui raconta tout ; M. D\*\*\* ne peut pas reculer, & est forcé d'aller à la rencontre du Duc qui arrive un instant après, & de lui demander ses bontés pour le solliciteur. Vous venez trop tard, lui répond le Seigneur, M. ne doit qu'à lui-même ce qu'il désiroit obtenir, il peut passer à mon



*secrétariat, on expédie le brevet.* Après le dîner mon homme en effet retire ses patentes, & l'on ne doute pas qu'une imagination aussi heureuse ne le mène fort loin.

Le Domestique du Marquis de la Salle étoit marié depuis peu, & n'en conservoit pas moins ses assiduités auprès d'une ancienne connoissance, qu'il fut rendre l'amie de sa femme. Comme sur ces sortes de mystères, les femmes sont clairvoyantes, leurs soupçons les conduisent bientôt à la conviction qu'elles craignent; ce n'est pas qu'elles voyent toujours la vérité, mais leurs oreilles sont subtiles, & la calomnie s'y grave facilement. Celle-ci devint furieuse, en apprenant les fredaines de son mari. Une femme n'eût rien avoué; c'est-là le grand, le seul chapitre de leur discrétion: lui bonnement se déclara coupable, & promit de ne rien distraire à l'avenir, du devoir conjugal. *Promettre & tenir sont deux*, il revit de très-près le fruit défendu; sa femme l'apprit encore, & de ce moment jura la perte des coupables. Elle modéra pourtant les effets de sa vengeance, & ne s'attacha qu'à punir la partie péchereuse de l'un & de l'autre. Pour y parvenir, elle feignit d'ignorer la continuation de leurs familiari-

tés; elle attira chez elle la favorite de son époux, & profita d'une visite qu'elle en reçut dans l'absence de son mari, pour lui jouer sa petite piece. Elle s'étoit munie de cordes, & s'y prit de telle maniere qu'elle parvint à garrotter la donzelle, dont elle prolongea les douleurs, en lui ôtant brin à brin, non pas ce qui environne les yeux, mais autre chose.... Après l'avoir ainsi humiliée & fustigée, elle la chassa honteusement. Quant au mari, son traitement a été un peu plus sérieux. Ignorant la scene qui venoit de se passer, il entre tranquillement & jouit de la sécurité que lui devoient inspirer les caresses perfides de sa femme; la nuit vient, il se couche: la femme prétexte quelque besoin, & passe dans une chambre voisine. C'est là qu'à l'exemple de *Canidie* elle compose sa mixture infernale, de plomb, d'huile & de résine, la met en fusion sur le fourneau, & profite du sommeil de son mari pour suppléer, par cette asperision balsamique, à ce qu'on appelle amputation. Jugez des cris du malheureux; jugez surtout du caractère de cette petite race vindicative.

Les cérémonies nocturnes de Noël ont souvent servi d'époques à des scenes scandaleuses. L'église de *S. Roch*,



qui paroïssoit être le rendez vous de nos *Ribauds* & de nos *Catins*, a enfin cessé d'être le théâtre de mille horreurs, depuis que le fameux *Balbâtre* n'y fait plus raisonner sur l'orgue sa brillante harmonie : mais les filouteries ont succédé aux indécences, & celle que l'on a faite dans l'église *S. Sulpice* est aussi plaisante que hardie. Le Curé faisoit la quête, suivant l'usage, précédé d'un fuisse & suivi d'une sœur. Un groupe de bons apôtres, rassemblés comme par hasard, serrent M. le Curé, l'embrassent & le font trébucher au point qu'il laisse tomber sa bourse. Chacun paroît animé d'un saint zele pour ramasser les écus de M. le Curé ; la sœur quêteuse qui le suivoit se baïsse également pour aider. Un malin saisit le tems, & lui glissa sa main sur la cuisse. Elle fait un cri, & laisse aussi tomber sa bourse. Le drôle s'y attendoit, il la saisit & s'enfuit. Cette scene excite de la fermentation ; chacun des filoux en profite pour s'évader, emportant avec lui les écus qu'il avoit glanés sur M. le Curé.

*Extrait d'une Lettre écrite du Château de Ham en Picardie, le 11 Mars 1781.*

.... En 1753 ou 1754, on a amené au château de cette Ville, en vertu d'un ordre du Roi, M. le Comte de

*Lautrec* , Capitaine de Dragons. Il a été depuis ce tems enfermé dans un cachot obscur , privé de feu & de lumière , de tout vêtement même , à l'exception d'une mauvaise redingotte qui lui couvroit à peu près la moitié du corps , & d'ailleurs déchirée & mangée par les rats qui ont jusqu'à présent partagé la mauvaise nourriture qu'on lui donnoit. Ce gentil-homme est resté pendant vingt-huit ans dans cet état d'abomination & d'horreur ; quelqu'un l'y a été voir. Des rats très gros étoient couchés avec lui dans l'espece de lit sur lequel il prenoit son repos ; comme il étoit un être étranger pour eux , ils se sont dispersés dans différens coins du cachot, aussitôt qu'il y fut entré. Il balançoit à reconnoître le malheureux Comte de *Lautrec* pour appartenir à l'espece humaine ; une barbe d'une grandeur énorme mêlée avec sa chevelure , infectée des ordures des animaux qui partageoient sa retraite , couvroient une portion de son buste. Ces ordures répandoient dans le cachot une odeur suffoquante. M. le Comte de *Lautrec* paroissoit destiné à finir ses jours dans cet état ; mais Mad. *Necker* en ayant été informée par M. le marquis de *Beaudan-Paraber* , qui en a eu connoissance, elle a obtenu de S. M. qu'il fût envoyé à *Ham* , un Commissaire à l'effet de vé-



rifier si l'état de M. de *Lautrec* étoit tel qu'on le lui avoit peint. Le choix est tombé sur M. le *Blanc* subdélégué de l'intendance de *Soissons* : il a rempli sa mission , & sur le compte qu'il en a rendu , Mad. *Necker* a obtenu de S. M. une augmentation de 600 liv. à la pension de 360 liv. qui étoit payée par Elle pour de *Lautrec*. Il a été en même tems envoyé des ordres à l'Etat-Major , de le faire habiller & nourrir convenablement , & de le laisser promener dans le château.

Il se trouvoit à *Nemours* un suppôt de notre finance, qui a, dit-on, le secret d'enlever l'écriture de façon qu'une vieille lettre de change acquittée , qui passe par ses mains , y devient un blanc-seing dont il fait l'usage qu'il lui plait. C'est un très-beau secret dans la spéculation sans doute, mais la pratique en est dangereuse dans ce pays où l'on ne laisse guere les grands talens sans récompense , surtout ceux dont les échaffauts sont destinés à faire éclater le triomphe. Un autre secret dont on prétend que le même homme se sert utilement, c'est de fabriquer une encre qui disparoît totalement au bout de quelques jours. Rien n'est plus commode que cette invention ; on fait des billets qui s'acquittent d'eux-mêmes ;

l'homme qui additionne le soir , la valeur de son porte-feuille , n'y trouve plus le lendemain que des coupons de papier blanc. L'usage de cette encre , ne sera pas , à ce qu'on assure , entièrement proscrit ; il sera réservé pour les billets doux & les lettres d'amour. Au reste , on est allé en cérémonie prier *de par le Roi* , le possesseur de ces merveilleuses recettes , de se rendre en prison.

M. *Linguet* vit entrer dans sa chambre peu de jours après son arrivée à la *Bastille* , un grand homme sec qui lui donna quelque frayeur. Il lui demanda qui il étoit. — *Je suis* , répondit l'inconnu , *le Barbier de la Bastille*. --- *Parbleu* , répliqua brusquement *Linguet* , *vous auriez bien dû la raser*.

Il s'est fait un jour une gageure fort singulière. Un jeune homme nommé *D'Orval* étoit au café de \*\*\* , lorsqu'il vint à passer dans une brouette , un autre jeune homme paré , & dont le visage annonçoit une santé florissante. Il faisoit beau , assez sec ; *D'Orval* se scandalisa de voir par un tel tems , un jeune homme bien portant se faire traîner en brouette. Voilà qui est impertinent , dit-il à son voisin qui se mit à rire de son observation. Personne , dit celui-ci ,



celui-ci, n'a le droit de s'en formaliser. Qui pourroit empêcher cet homme-là d'aller en brouette? Parbleu, moi, reprit *D'Orval*, car je suis piqué; & je le parie. Ah! la bonne folie, s'écria l'autre en éclatant de rire. *D'Orval* insista, & à la fin son pari fut tenu. Il court sur le champ à la brouette, la fait arrêter, & s'adressant au jeune homme: Pardon, Monsieur, lui dit-il, si je vous interromps; mais permettez-moi de vous observer qu'il est bien singulier qu'à votre âge, par le tems qu'il fait, & avec votre santé, vous vous fassiez trainer en brouette. Permettez moi, Monsieur, répondit le jeune homme fort étonné, de vous observer à mon tour qu'il est bien plus étrange que vous fassiez cette observation. --- C'est qu'en vérité cela est bizarre. --- Bizarre, ou non, répliqua le jeune homme un peu impatienté, vous voudrez bien que je continue; & tout en parlant il se disposoit à poursuivre son chemin; mais *D'Orval* s'y opposant: Non, Monsieur, je ne peux pas prendre sur moi de vous voir en brouette par ce tems-là, & je ne le souffrirai point. --- Vous ne le souffrirez point? --- Non, absolument je ne le souffrirai point.... Nos deux têtes s'échauffent. Le jeune homme sort de sa brouette; le fer brille aussitôt; &

*D'Orval* reçoit un bon coup d'épée. Monsieur, dit alors *D'Orval* au jeune homme, vous êtes trop honnête assurément pour aller en brouette, vous qui vous portez si bien, & me laisser à pied quand je suis blessé. A ces mots, il entre dans la brouette, se fait conduire chez lui, & gagne son pari.

Pendant un séjour de la Cour à *Marly*, deux Seigneurs s'étant égarés à la chasse, entrent dans une chaumière où ils trouvent une vieille femme dont le langage & le maintien semblent leur annoncer une personne au-dessus du commun. Revenus au château, ils en parlent aux Dames de la Cour. Cette aventure présentée sous des couleurs romanesques, excite une vive curiosité. Le lendemain *Mad. de Laval* & *Mad. de Luynes* veulent voir la bonne femme : elles vont lui demander des œufs frais. On la questionne ; elle raconte que depuis vingt ans, elle vit dans cette retraite sans avoir aucun commerce avec les autres habitans du hameau ; que le produit de sa vache & de ses poules fournit suffisamment à sa subsistance. Nos belles Dames essayent en vain d'arracher à la vieille, un secret qu'elle n'a peut-être pas : elles payent six francs pour les œufs & se retirent. D'autres reviennent : toujours même curiosité



d'une part, même réserve de l'autre, & des œufs frais qu'on paye fix francs. On ignore encore qui est cette vieille : les gens du village la disent protestante ; elle part tous les samedis au soir pour aller à *Versailles*, d'où elle revient dans sa chaumière le lundi matin.

Une Demoiselle de condition qui se trouve aujourd'hui en *Hollande*, dans l'infortune après un mariage malheureux, tire sur M. le *Voyer d'Argenson*, une lettre de change de 1200 liv. & recommande que l'on présente cet effet à lui seul. Le porteur demande à lui parler, en le prévenant que c'est sans doute une bonne œuvre qu'on lui donne occasion de faire. M. le *Voyer* sans dire un mot, prend la lettre de change, la paye, la déchire & la jette au feu.

Un bon Bourgeois ayant à la vérité une perruque quarrée, se promenoit sur le Boulevard, portant un enfant dans ses bras. Une jeune femme accompagnée d'un Cavalier passe ; ils rient assez légèrement de cette bonhomie ; car d'autres tems, d'autres mœurs ! Mon homme apperçoit un barbet que la Dame porte complaisamment, s'arrête & lui dit froidement : *Madame, vous portez votre chien, moi je porte mon fils.*

Un homme de la Cour est mort d'une maladie de langueur qui n'a jamais été bien connue. La famille s'est déterminée à le faire ouvrir. Tandis que les chirurgiens opéroient sur le cadavre près d'une fenêtre, & au moment qu'ils venoient de faire les premières incisions, le tonnerre tombe & enflamme les vapeurs qui en sortoient : les opérateurs avoient à peine entendu le coup ; la frayeur les saisit ; ils tombent à la renverse & ne recouvrent l'usage de leurs sens que pour éprouver de nouvelles impressions de terreur, causées par des réflexions peu philosophiques sans doute, mais qui, dans un autre siècle, eussent donné à cette aventure toute naturelle, une importance qu'elle n'a pas eue cette fois.

Un Cordonnier de la rue *S. Benoît* a démontré les heureux effets du Bel-esprit contre le suicide. Il avoit une *maîtresse femme*, dans son style, une fille *un peu trop fringante* & un fils bien planté & à peindre. La maison étoit entièrement dirigée par cette *maîtresse-femme* & le premier compagnon. Le fils étoit en apprentissage chez un marchand de cuir ; *car il faut*, disoit le pere, *pousser ses enfans le plus qu'on peut*. La fille n'étoit nullement surveillée par une mere qui étoit trop occupée ailleurs. Le



pere un peu avare avoit grand soin de compter tous les soirs ses chers écus qu'il avoit cachés dans sa chambre. Il alloit dans la matinée prendre quelques mesures, rendre quelques souliers de femmes en ville, & le reste du jour, surtout la soirée, il les passoit hors de chez lui avec des amis choisis qui aimoient autant que lui la littérature. Là on dispuoit sans cesse, *pour s'éguiser l'esprit*, sur mille choses fort sublimes, car on n'y avoit jamais rien compris; & ces instructives séances, à l'aide de quelques bouteilles de vin, se prolongeoient assez avant dans la nuit. Un jour en rentrant chez lui vers minuit, il trouve le jeune apprentif qui l'attendoit seul, & il apprit de cet enfant que sa *maîtresse femme* étoit partie avec le premier compagnon, que sa *fringante* fille avoit été *ramassée* par la police pour avoir à une heure indue fait de tendres invitations aux passans, & que son fils à *peindre* s'étoit *engagé* le jour même. Quels coups de foudre pour cet homme! il court vite dans sa chambre... Ah! c'est bien pis que tout cela pour son cœur sensible!.. Son argent lui a été enlevé. Le jeune garçon après avoir allumé la chandelle de son triste maître, va se coucher, car il ne voyoit là rien qui dût l'empêcher de céder au sommeil. Le pere délaissé, tout hors de

lui, marche à grands pas dans sa chambre, ébranle tous les planchers, fait frémir toutes les vitres, se démène en furieux; enfin il prend un parti violent, extrême, il veut se tuer. Il va chercher un tranchet. Au moment où il alloit se couper la gorge, il réfléchit que depuis que *la mode* de se tuer regne à Paris, presque tous ceux qui l'ont fait ont con- signé sur le papier leurs raisons & l'acte lui-même pour prévenir toutes poursuites de la justice contre des innocens. Il est trop éclairé en *morale civile*, pour n'avoir pas cent fois dans sa société applaudi à une pareille précaution. Ne voulant pas y manquer, il pose le tranchet, prend la plume & écrit:

„Qu'on n'accuse personne de ma mort. C'est moi-même qui me suis tué dans un accès de la plus juste fureur; oui, du plus juste chagrin que jamais *Bourgeois de Paris* ait ressenti; car, comme dit fort bien *Moliere*:

*Quand on a tout perdu, quand on est sans espoir,  
La vie est un opprobre & la mort un devoir.* „

A peine a-t-il achevé d'écrire qu'il lui vient un doute. Est-ce bien *Moliere*? ne seroit-ce pas *J. J. Rousseau*? car celui-là aussi étoit un grand philosophe. Dans cette indécision & pour ne pas déshonorer sa savante coterie par une faute capitale, il remet à s'éclaircir *finement* là-



dessus le lendemain, sans changer de dessein & sans se compromettre. Dès qu'il put sortir il réunit ses amis, proposa sa grave question. L'un dit que c'étoit *Corneille* dans son *Tartuffe*; l'autre *M. Marmontel*, parce qu'il étoit une de ses pratiques; un troisieme dit que c'étoit sûrement dans quelqu'*Opéra Bouffon*. Les opinions étant si partagées, on a d'une commune voix remis l'affaire à huitaine, & chacun doit aller aux informations. Le Cordonnier en attendant a trouvé, en y réfléchissant en philosophe, que sa maitresse-femme le débarrassoit d'un lourd fardeau, que du tems & du travail lui rendroient ses 800 écus, & que son fils étoit un soldat bien planté & à peindre, qui avoit l'ineffable honneur de servir notre bon Roi.

*M. de S. Julien*, fils du fameux Receveur général du clergé, est mort à l'âge de trente ans, universellement regretté. Il a pressenti l'effet d'une saignée qui a précédé sa dernière heure: *Assafinez moi donc, puisque vous le voulez*, a-t-il dit en tendant le bras. Le fameux *Bouvard* étoit son médecin.

Le fils d'un ancien tailleur de cette capitale, élevé dans une sorte d'aifance & de luxe, ne trouvant plus les mêmes

ressources dans la maison paternelle, s'étoit insensiblement fait un besoin d'escroquer pour soutenir ses plaisirs & sa parure. Il alloit manger depuis quelque tems assez fréquemment chez un traiteur nommé *Meunier*, & avoit eu la bonne fortune d'y enlever *incognito* plusieurs couverts d'argent. Le traiteur, ne sachant à qui s'en prendre, en prévint un inspecteur de police qui mit des *mouches* dans la salle à manger. L'élégant *tailleur* arrivant l'un de ces jours derniers comme à son ordinaire, l'épée à travers le corps, un gros manchon sur la poitrine, s'empare d'une petite table qui étoit dans un coin, s'assied auprès & demande à dîner. La servante lui apporte un couvert : retardée par le service, elle diffère quelque tems à servir cet homme. Il l'appelle de rechef : elle lui présente enfin un potage. --- Un couvert, étourdie que vous êtes !.. La fille n'osant repliquer, croit avoir oublié & lui rapporte un second couvert. Il transvase sa soupe dans une assiette, met adroitement l'écuelle d'argent dans son manchon & mange tranquillement. Cela fait, il appelle la fille ; elle paroît. *Quoi*, lui dit-il, *vous emportez mon écuelle & ne m'apportez pas de bouilli ? vous êtes une grande étourdie !* Troublée par le cahos d'un monde prodigieux, cette fille ne réplique qu'en



bégayant & va chercher le bouilli de M.; mais tout ce petit manège n'étoit pas tellement fait avec dextérité, que les *mouchards* ne l'eussent vû d'un bout à l'autre. L'un d'eux va trouver le traître : *Nous tenons votre homme* : lui dit-il, *le voilà dans ce coin*. Le tailleur est accusé hautement; il veut nier; mais l'un des *mouchards* lui sautant au collet, fouille dans sa poche, d'où il retire le couvert, tandis qu'un autre lui prenant son manchon, en fait tomber la fatale écuelle. Confondu, hors de lui-même, ne voyant plus de ressource, il est assez heureux pour pouvoir ôter son épée dont il se donne trois coups dans le corps. On le porte chez un Commissaire, d'où après avoir été pansé, on l'a conduit au *Châtelet*. On ne doute pas, s'il en revient, qu'il n'aille traîner le boulet à *Toulon* ou à *Brest* pour ses escroqueries; ou que s'il en meurt, il ne soit traîné sur la claie comme suicide. Quelle que soit la juste tolérance avec laquelle on traite aujourd'hui ce crime de leze-société, celui-ci, relativement à l'individu, est de nature à paroître mériter la sévérité de la loi.

On lit le paragraphe suivant dans un Journal fort répandu.

Le lundi 5 Novembre 1781 au matin, dans le couvent des Capucins mineurs de *Cenzano*, deux de leurs plus vénérables Peres furent sommés de dire vérité, quoique sans formalité d'examen. Et dans leur étroite, mal arrangée, & poudreuse bibliotheque, après les plus exactes recherches, on ne trouva point le livre prophétique & astrologique prohibé depuis deux mois à son de trompe. Les deux moines convinrent cependant que ce livre y avoit été pendant plusieurs années, mais négligé & abandonné, & ils assirerent par serment qu'il n'y étoit plus, & protestèrent que ce livre ne méritoit aucune créance, qu'il étoit indigne d'être lu par tout homme doué de religion, de raison & de bon sens; qu'ils remercioient Dieu de ce que ce livre avoit disparu, ne doutant point qu'il n'eût été emporté du couvent, parce que depuis deux mois ils avoient été obligés de le laisser lire à divers curieux & fanatiques; que ce livre appartenant au couvent, ils ne pouvoient pas le donner à lire au dehors, attendu l'excommunication lancée contre le cloître, si on l'en faisoit sortir, & que si l'Esprit d'en haut ne leur avoit pas défendu de le brûler, ils l'auroient réduit en cendres, d'autant qu'il contenoit des choses désagréables à l'Eglise & offensantes pour les



Princes ; en raison de quoi ils en détestoient le contenu. Malgré ces protestations plus politiques que chrétiennes , on continua tranquillement le procès-verbal , & l'on apprit que depuis peu de jours ce livre qui étoit dans la chambre d'un frere visiteur , ne s'y étoit plus trouvé après son départ ; d'où l'on conclut que le pere *Edouard Ralkenspurg* , ministre général des Capucins mineurs à Rome , l'avoit envoyé prendre par un des freres officians de son généralat , & qu'il devoit maintenant être entre ses mains.

Continuant avec douceur les interrogations , on apprit que cet ouvrage depuis longtems célèbre , est le recueil des prophéties de *Michel Nistradamus* , médecin , astronome françois , imprimé peut-être à la fin du XV<sup>e</sup> siecle , écrit dans son langage primitif , c'est-à-dire l'idiôme gaulois de ce tems-là , tel qu'il fut publié par l'auteur , avec les noms en chiffres des sujets qui dans les tems postérieurs devoient avoir part aux événemens.

Par exemple on y prédit le ministere du Cardinal *Mazarin*. Le nom *Mazarin* est écrit au rebours *Nizaram*. Méthode qu'il faut suivre en lisant les autres noms inintelligibles.

Cet antique volume est enrichi de notes , d'observations , d'interprétations

des sens obscurs. Toutes ces annotations & additions sont en partie imprimées, en partie manuscrites, avec des additions dans les idiômes françois moderne, latin & toscan. Ces additions manuscrites le rendent précieux; il a coûté beaucoup de travail & d'application à un érudit, religieux Capucin appelé *Palatin le philosophe*, qui avoit voyagé en France & s'étoit rendu expert dans l'intelligence non-seulement du moderne, mais encore de l'ancien idiôme françois. Voici un extrait du procès verbal fait à cette occasion.

Les vénérables Peres pressés de raconter quelques fragmens relatifs à l'accomplissement des prédictions qui font tant de bruit depuis deux mois, ont appris que *Nostradamus* avoit prédit la suppression de l'institut des Jésuites pour l'année 1773, & plusieurs événemens arrivés dans l'église depuis lors jusqu'à ce jour.

Il prédit clairement que l'église perdra son autorité.

Que la France souffrira, & que ses plus grands malheurs tomberont sur la Bourgogne, après quoi les Puissances de l'Est & du Nord feront entr'elles une étroite alliance, contre quiconque s'opposera à elle.

Cette alliance sera suivie d'une guerre qui désolera la France & l'Italie.

Le Pape sera entièrement dépouillé de ses domaines temporels.

Ensuite les ecclésiastiques & les réguliers, de



quelque classe & ordre que ce soit , recevront des Puissances laïques leur subsistance alimentaire, leurs vêtemens & le pur nécessaire pour l'entretien du ministère de Dieu , des ames & du culte dans les temples qui lui sont dédiés.

Tellement que tous leurs biens seront anéantis, ainsi que toutes les communautés & les ordres réguliers , à la réserve d'un seul , auquel il sera prescrit de vivre suivant les regles de la plus stricte ob servance des anciens moines.

Par une suite de ces funestes calamités le Pape cessera de vivre.

Il résultera de ces grandes pertes que l'église de *Jésus-Christ* tombera dans une affreuse anarchie , parce que par l'influence des trois puissances , trois élections auront lieu dans le même tems, savoir d'un Italien , d'un Allemand & d'un Grec.

Enfin il s'élèvera des querelles très vives entre les Puissances alliées de l'Est & du Nord.

En attendant se fera l'élection du Chef de l'église , du légitime Pape romain. Il portera un nom angélique , & sera tiré de l'ordre des moines non éteints. Ce sera un sujet tellement pieux, savant & de mœurs si exemplaires, que sous lui l'église recouvrera sa pureté, sa simplicité & son innocence primitive, pour son édification & l'instruction du clergé & du peuple.

On fixera un revenu suffisant & honorable au Pape pour son entretien ; & dans une juste proportion aux Evêques & à toutes les classes du clergé. On verra le Pape & tous les autres dignitaires ecclésiastiques dépouillés de toute pom-

pe mondaine , & vivre , comme vivoit anciennement tout le clergé , suivant la discipline primitive.

Le saint Pere expédiera douze hommes apostoliques tirés de son couvent d'institut régulier non éteint , pour aller en mission dans les quatre parties du globe , & ils auront le don de convertir tout le monde à la foi catholique , apostolique & romaine , excepté les perfides Juifs réservés à la consommation des siècles.

Le texte imprimé , les notes manuscrites en latin & en toscan disent que tout cela arrivera depuis l'année 1780 jusqu'en 1792.

*Protestation.*

*Vera fuit existentia voluminis in Cynthiano ;  
Nulla fides habenda prædictionibus.*

Un caporal condamné à mort à Dublin , voulut , dit-on , mander à sa femme cette triste nouvelle. Il écrivoit le jeudi ; or , comme il devoit être exécuté le lendemain & que sa femme ne devoit recevoir sa lettre que le samedi , il songea qu'il valoit mieux lui mander ce qui seroit vrai ce jour-là , que ce qui étoit vrai le jour qu'il écrivoit. Ainsi il lui envoya la lettre suivante.

*Ma chere femme , après t'avoir souhaité une santé aussi bonne que la mienne l'est quant à présent , je te dirai que j'ai été pendu hier à onze heures & demie. J'ai fait , grace au ciel , une assez belle mort , & j'ai eu le plaisir de voir*



*que toute l'assemblée me plaignoit. Souviens-toi de moi, & fais-en ressouvenir mes pauvres enfans qui n'ont plus de pere. Ton affectionné mari jusqu'à la mort.*

Malgré toutes les précautions de ce bon homme pour écrire au juste ce qui en étoit, sa nouvelle se trouva fautive, car il eut sa grace. Il ne fut pas aussi exact à en instruire sa chere moitié; celle ci s'étoit hâtée de se remarier, & le bon caporal ne crut pas devoir protester contre ce mariage, ayant fourni lui-même son certificat de mort de sa propre main.

Le Comte de *Lauraguais*, après avoir vécu pendant quelques années avec la Dlle *Arnoult*, lui a fait 20,000 liv. de rente. Il s'ennuya un jour de trouver sans cesse le Prince de d'H..... chez sa maîtresse, qui s'en disoit elle-même obsédée. Pour l'éloigner, il s'avisa de présenter à divers médecins, une consultation tendant à savoir si l'on pouvoit mourir d'ennui. Plusieurs ont signé l'affirmative. Muni de cette piece, le Comte est allé trouver de fameux avocats, pour décider si, d'après le danger de mourir d'ennui, une femme n'étoit pas en droit de chasser de chez elle un homme qui la faisoit bâiller à chaque instant du jour. Deux avocats ont conclu également par écrit que l'expul-

tion en pareil cas seroit juste & naturelle. Les deux consultations ont été ensuite adressées au Prince de la part du Comte, & celui là furieux l'a sur le champ appelé en duel; ils se sont battus, & le prince a continué ses visites chez l'actrice.

Un Conseiller à un *Conseiller supérieur* de Normandie étoit inaccessible à une des parties dans une affaire dont il étoit rapporteur. Il s'agissoit d'un courant d'eau dont la jouissance étoit contestée. Le plaideur parvint cependant un jour à joindre le magistrat. --- M., je vous prie de me faire la grace de m'entendre; je me nomme *un tel*. --- M., je n'entends personne, j'ai vos pieces & cela me suffit. --- Mais; M., deux mots, je vous le demande instamment! --- Non, M., je ne vous écoute pas. --- Mais vous permettrez bien, M., que je vous fasse un petit mémoire instructif? --- Non, M., je n'en ai pas besoin. --- Enfin, M., puisque vous ne voulez ni me lire ni m'entendre, permettez au moins que je vous fasse à l'instant un plan de mes possessions, afin de vous rendre la chose plus palpable.... En même tems le plaideur s'approche de la cheminée, & tirant de sa poche une poignée de louis d'or, dont il forme sur la tablette une ligne horizontale, il dit: *Voici la façade*



de de ma maison ; puis décrivant avec le même crayon un grand cercle ; *Ceci est mon Colombier....* --- Ah , je commence à comprendre, dit le conseiller, mais n'y a-t-il rien del'autre côté ? *Oh, pardonnez moi, M. ! ....* Il prend le bonnet quarré du Rapporteur, le place à l'autre extrémité de la cheminée, & traçant une nouvelle ligne de lous aboutissant à ce Bonnet, il y répand en même tems une poignée toute pleine. --- Mais, M., ceci m'embrouille, je n'entens plus rien à votre plan; qu'est-ce que cela signifie ? --- *Ah, M., ne voyez-vous pas que c'est le courant d'eau qui va se perdre dans le fossé, & que mon voisin voudroit détourner ?* --- Oh, il a tort assurément ! --- Sans doute, M., parce que cette eau-là est destinée à faire aller le moulin qui m'appartient à juste titre & qui m'est d'un très-grand rapport. --- Mais votre affaire me paroît claire & juste; allez, M., & soyez tranquille: vous pouvez remporter votre plan, & tout en disant cela, M. le Conseiller tournoit le plaideur, & le conduisoit vers la porte. Celui-ci s'applaudissoit du succès de sa ruse, mais le Rapporteur n'ayant pas réussi à mettre les Juges de son avis, l'affaire a été perdue. Le client destinataire, désolé, alla redemander au Conseiller le plan qu'il lui avoit confié, le fit citer sur son refus & ne recouvra

ses lous qu'en recourant à l'autorité & donnant lieu par là à une nouvelle scene peu honorable pour la *Justice*.

Deux dragons logés ensemble à S. Denis, se sont tués mutuellement, il y a quelques années, & ont laissé sur une table, leur testament de mort en ces termes :

„ Un homme qui meurt avec connoissance, ne doit rien laisser desirer à ceux qui lui survivent. Nous sommes dans ce cas plus qu'aucun autre. Notre intention est d'empêcher que nos hôtes soient inquiétés, comme aussi de faciliter leur besogne à ceux que l'intérêt, sous prétexte de formalités de justice, fera se transporter ici, quand nous ne serons plus.

„ *Humain* est le plus grand de nous deux, & moi *Bordeaux* le plus petit. Il est tambour-major du régiment de Mestre-de-camp-général, Dragons, & moi très simple Dragon de Belzunce.

„ La mort est un passage. Je m'en rapporte au Procureur-fiscal de S. Denis & son premier clerc, qui va lui servir comme d'adjoint pour faire une visite ici. Ce principe joint à l'idée que tout doit finir, nous met le pistolet à la main. L'avenir ne nous offre rien que de très-agréable; mais cet avenir est court. *Humain* n'a que 24 ans; pour moi je n'ai pas encore quatre lustres accomplis. Aucune raison ne nous force d'interrompre notre carrière; mais le chagrin d'exister un moment, pour cesser d'être une éternité; est le vrai point de réunion, qui nous fait préve-



nir de concert cet acte despotique du fort ; enfin le dégoût de la vie est le seul motif qui nous la fasse quitter. Si tous les malheureux osoient être sans préjugés & regarder leur destruction en face , ils verroient qu'il est aussi aisé de renoncer à l'existence , que de quitter un habit dont la couleur ne plait plus. On peut s'en rapporter à notre expérience ; nous avons goûté toutes les jouissances & même celle d'obliger nos semblables ; nous pourrions nous les procurer encore , mais enfin ces plaisirs ont un terme , & ce terme en est le poison. Nous sommes dégoûtés de la scène universelle ; la toile est baissée pour nous ; nous laissons nos rôles aux autres & à ceux qui feront assez foibles pour vouloir les jouer encore pendant quelques heures.

„ Quelques grains de poudre vont briser bientôt les ressorts de cette masse de chair mouvante , que nos orgueilleux semblables appellent le Roi des êtres.

„ Messieurs de la Justice ! nos corps sont à votre discrétion. Nous les méprisons trop pour nous inquiéter de leur sort. „

Ce qui suivoit contenoit des dispositions réellement testamentaires , des legs &c. Ces malheureux étoient des jeunes gens de bonne famille , qui avoient fait de bonnes études.

On n'a rapporté nulle part , à ce que je crois , un bon mot du Peintre *Doyen* , qui vaut la peine d'être recueilli. Il se fait annoncer un jour chez la Comtesse

du Bary, qui étoit au bain. Elle le fait venir; la conversation tombe sur le tems qu'il faisoit, ainsi qu'il est d'usage quand on ne fait trop de quoi parler. Il y a environ un an, dit Mad. du Bary, qu'étant au bain, j'entendis un coup de tonnerre épouvantable. j'en fus si effrayée que, sans faire attention à l'état où j'étois, je traversai mon appartement pour aller me cacher dans la piece du fond. *Doyen* ne disoit mot & se tenoit à la fenêtre. *Que faites-vous donc là, Doyen ?* --- *Madame la Comtesse, je regarde si le tems n'est pas à l'orage; cela feroit un beau coup de théâtre pour un peintre !*

Un jour l'abbé Prince de Salm, très-contrefait, comme l'on sait, traversant l'antichambre du Roi, appelé *œil de bœuf*, plusieurs seigneurs qui y étoient à se chauffer, s'aviserent de dire assez haut pour qu'il l'entendît : *Voilà Esope à la cour.* Le Prince sans se déconcerter, répondit : *Messieurs, le parallele est bien flatteur pour moi, car Esope faisoit parler les bêtes.*

Le Roi félicitoit M. le Marquis de Carracioli sur la place de Viceroy de Sicile que S. M. Napolitaine venoit de lui accorder. --- *C'est une excellente place que vous venez d'obtenir.* --- *Ah, sire,*



répondit l'Ambassadeur , *il n'en est pas comme la Place Vendôme* (où il demeurait à Paris.)

Le Monarque qui voyage sous le nom de Comte de Haga , fit quelque séjour à Spa , dans l'année 1781. Un jour , il alla faire une promenade à cheval avec le Prince de Nass-Sieg-. Celui ci , au paiement d'une barrière, voulut prendre fait & cause pour les gens , dans une dispute avec le receveur. Une foule de payfans se rassembla bientôt , & déployant l'esprit républicain avec toute l'énergie dont leurs bras étoient capables , ils firent voir que la force de muscles bien conformés peut l'emporter sur celle qui résulte des conventions humaines. Enfin , il y eut des coups vigoureux de donnés , & tout le monde en reçut , excepté les payfans.

En 1780 , un aventurier nommé F... eut une rixe en pleine redoute à Spa avec le beau D... Irlandois très répandu à Paris & bien à la Cour. Il n'a pas soutenu dans cette affaire la réputation de bravoure qu'il a acquise en d'autres occasions. L'Espagnol a raison de dire : *Il fut brave hier*. Ce F... avoit un dédit de cent louis avec M... autre Irlandois , à qui seroit surpris par le premier des deux à jouer au Pharaon ; M... ayant

oublié la convention fut pris sur le fait. M. F... demanda la somme du dédit, l'Irlandois refusa de payer sous prétexte de n'avoir pas joué pour son compte. Les propos s'échauffèrent : alors le colonel D... se mêla de la querelle : F... lui dit sechement : *Monsieur, il y a longtems que vos tons me déplaisent ; je suis charmé que cette occasion me procure le plaisir de vous le témoigner : je sais que vous n'êtes que le fils d'un cabaretier de Bordeaux ; tant de suffisance ne vous sied point : ainsi je vous prie de vous taire & de vous mêler de vos affaires ; si vous ne vous rendez pas à cet avis, je pourrai vous y contraindre.* M... paya les 100 louis le lendemain, & tout fut fini, au grand étonnement de tout le monde.

Sans doute que M. de D... a cru que son grade & son rang le dispensaient de prêter le colet à un inconnu en pays étranger : peut-être a-t-il senti qu'il avoit eu tort. Quoi qu'il en soit, il a reparu à la Cour avec la même faveur.

C'étoit à une femme à prouver qu'au milieu du bruit & du tumulte, on peut conserver beaucoup de gaîté & de liberté d'esprit. Mad. la Comtesse de God. est connue pour en avoir infiniment : elle étoit à la table de *Creps* où il est rare de voir des femmes, à côté



d'un homme qui perdant beaucoup d'argent, s'emportoit, juroit & blasphémoit ; celui-ci s'aperçut enfin qu'il étoit auprès d'une dame, & lui demanda pardon de s'être livré en termes aussi énergiques au chagrin que la perte de son argent lui caufoit. Mad. de God. le rassura en lui disant : *Allez, allez, Monsieur, ne vous inquiétez pas, quand une femme se résout à être où je suis, elle doit commencer par laisser ses oreilles à la porte.* C'étoit la même dame qui disoit à un gros Hollandois qui la coudoyant, à la même table, la repouffoit de sa place au lieu de lui offrir la fienne : *Ah, Monsieur, vous devez avoir de bien grandes obligations à votre nourrice, mais en vérité vous pouvez sans ingratitude ne pas vous souvenir de votre précepteur.*

M. le Marq. de G. jouoit au *Creps*, & comme il est très-gros joueur, il avoit devant lui un grand tas d'or qui lui servoit à payer ce qu'il perdoit, & où il rassembloit ce qu'il gagnoit ; un escroc sous un extérieur honnête, qui étoit à côté de lui, tâchoit de confisquer à son profit les louis qui n'étoient pas rassemblés, & il avoit répété si souvent & si maladroitement cette manœuvre que plusieurs personnes s'en étoient apperçues. En vain avoit-on fait des signes au Marquis pour le lui

faire remarquer, on n'y avoit rien gagné, jusqu'à ce qu'enfin l'attrapant sur le fait, il lui demande avec ce ton agréable dont il accompagne tout ce qu'il dit: *Ah ça, Monsieur, combien est-ce?* L'impudent coquin de lui répondre sans émotion: *Monsieur le Marquis, donnez m'en encore treize, cela fera cinquante...* Non pas, s'il vous plait, répondit M. de G., j'aime mieux que vous m'en deviez trente-sept, qu'un Rouleau entier. Un autre jour dans une semblable occasion, M. de Gen. dit à l'escroc avec un grand sang froid: *Finissez-donc, M., la galerie vous voit & se moque de nous deux.*

C'étoit le même de M. de G... qui répondit un jour à H... connu pour calculer parfaitement tous les jeux, & pour en tourner à son profit l'avantage, tandis qu'il le pressoit de jouer quelque chose de plus sur un coup de Creps qui lui paroissoit favorable: *Mon cher H., est-ce bien à moi que vous faites cette proposition là? eh, mon ami, ignorez-vous que je sais que vous avez le regard si corrosif qu'un louis que vous avez regardé bien fixement ne vaut plus que vingt & une livres: nous jouerons, s'il vous plait, ce coup-là sans plus.*

Le



Le vieux & malheureux *Ramier de la Raudiere*, connu dans tous les endroits d'Eaux & de Bains, s'est tué d'un coup de pistolet à *Aix-la-Chapelle*, pendant la saison de 1784. Il avoit déjà plusieurs fois fait ses adieux à toutes ses connoissances ; mais ayant répété souvent cette scene, on n'y croyoit plus, & l'on y répondoit par un rire sardonique. Enfin il alla au spectacle, un jour que l'on y jouoit *Beverley* Drame de M. Saurin ; après la comédie il alla à la *Redoute* où ayant joué une bagatelle qu'on lui avoit donnée & qu'il perdit, il dit au banquier que c'étoit le dernier argent qu'il lui gagneroit, renouvela ses adieux qu'on reçut de la maniere ordinaire & retourna chez lui. Pendant tout le spectacle, il avoit paru très-ému, & probablement exalta-t-il ses sens au point de se décider fermement à s'ôter la vie, car il est constant qu'il rentra avec cette résolution dont une circonstance qu'il n'avoit pas prévue suspendit l'exécution jusqu'au lendemain. Le fils de son hôte couchoit dans sa chambre, & ce jour là par le plus grand hasard il ramena loger un de ses amis avec lui. Ces deux jeunes gens ne dormant guere s'entretinrent une partie de la nuit ; Ramier se mêla de tems en tems à leur conversation, plaisantant avec eux & disant qu'heureusement il n'étoit

pas disposé à dormir , sans quoi il les gronderoit de la belle maniere ; l'heure où le jeune homme étoit accoutumé de se lever étant arrivée , il descendit avec son camarade , & laissa le vieillard dans son lit , qu'il ne quittoit pas ordinairement si matin ; ce fut ce moment qu'il faisoit pour remplir son projet. Il se hâta de se lever , va prendre la clef qu'il met en dedans & fait tous ses apprêts ; on entend du bruit vers les huit heures & demie , on y fait peu d'attention , parce qu'on étoit loin de prévoir ce qui l'avoit causé , lorsque des voisins effrayés accourent , crient que le feu est à la maison. Le monde s'assemble : on voyoit une fumée noire & épaisse sortir par quelques carreaux de fenêtre que la violence du coup avoit fait tomber ; on court à la chambre où est cette croisée , on frappe à la porte , on crie , on appelle M. Ramier : il n'y avoit pas de tems à perdre , on ne voit de secours qu'en enfonçant la porte , & c'est le parti qu'on prend ; elle tombe , une fumée terrible repousse ceux qui veulent entrer , & il n'y a que le danger d'un incendie plus considérable qui puisse faire surmonter le péril qui se présente. On y parvient , mais quel spectacle s'offre aux yeux des personnes qui y ont pénétré ? qu'on se repré-



sente leur effroi en voyant un vieillard blanchi par les ans, ses lunettes sur le nez, un livre à la main, & tenant encore dans la bouche le canon de l'arme qui venoit de le tuer, étendu sur un lit tout en flammes, il s'étoit servi d'un pistolet sans chien, & pour le faire partir il avoit semé sur son oreiller plusieurs traces de poudre qui se rendoient toutes à la lumière, & qui ne pouvoient être allumées que lorsque la mèche seroit à peu près entièrement consumée : c'est par-là que le feu s'étoit communiqué au lit. On s'empressa à l'éteindre; on y parvint en peu de tems; mais si le malheureux *Ramier* avoit exécuté son dessein pendant la nuit, il eût peut-être causé la perte de deux ou trois rues, par l'incendie qu'il auroit pu produire: son hôte étoit un boulanger dont la maison pleine de farine, de buches & de fagots, attenoit par devant à une Auberge, où il y avoit une grande quantité de foin & de paille & par le côté opposé à l'hôtel du *Dragon d'or*, un des principaux de cette ville. Jugez avec quelle rapidité les flammes se seroient communiquées, si jamais elles avoient gagné ces différentes maisons; *Ramier* avoit 72 ans: c'est une preuve que les réflexions de la vieillesse ne suffisent pas toujours pour garantir des passions. Cet in-

fortuné n'étoit pas né sans talent ; il peignoit parfaitement l'écriture , & il avoit été Secrétaire d'un Ministre de S... Ayant lu dans l'histoire de l'Académie des sciences , par Fontenelle , que M. Sauveur étoit parvenu à calculer la Bassette , il s'étoit mis en tête d'en faire autant sur le Pharaon qui est la même chose ; il eut le malheur de se persuader qu'il y avoit réussi , & dès ce moment il n'avoit plus été occupé que des richesses qu'il alloit immanquablement gagner. Il oublia , négligea des objets qui eussent pu faire son bonheur , pour se livrer à toutes les illusions de son imagination ; il se défit de toutes les choses qui lui étoient même les plus nécessaires , pour se procurer de l'argent , & le voilà qui vogue sur cette mer orageuse ; son premier essai ne fut pas heureux ; son second ne réussit point davantage , mais il lui eût trop coûté pour s'arracher à l'opinion d'une fortune certaine , pour ne pas préférer de mettre sur le compte d'une distraction , ce qui n'étoit que l'effet de l'avantage du banquier sur le pont ; ayant perdu ce qu'il avoit & conservant toujours cette funeste persuasion , il se mit à courir tous les lieux où les jeux , les eaux ou les bains rassemblent les étrangers ; là il cherchoit quelque dupe qu'il pût séduire par la *perpendiculaire* ou la *trian-*



gulaire (c'étoit des termes qu'il avoit adoptés à son systême) & souvent il en trouva; mais l'événement ne répondant jamais aux espérances qu'il avoit données, c'étoit autant d'ennemis qu'il se faisoit: vouloit-on le dissuader, lui remontrer le ridicule, le danger d'une opinion qui depuis cinquante ans le rendoit malheureux, il vous rioit au nez, haussait les épaules, & avec un air de pitié il vous plaignoit sincèrement d'être assez borné pour ne pas apprécier la solidité de ses principes qu'il appelloit modestement évidens: insistiez-vous, il se fâchoit, vous disoit des choses désagréables qu'il falloit bien passer à son âge, & il récompensoit souvent des avis que la commisération inspiroit, par des réponses peu honnêtes, & qui détournoient de les renouveler; il avoit même trouvé une réponse aux objections, que chacun de ceux qui lui avoient donné de l'argent à jouer pouvoit lui faire, & à la remarque qu'il ne gagnoit jamais: sa raison éternelle étoit que les fonds qu'on lui avoit procurés n'avoient pas été suffisans; cela n'encourageoit personne à les augmenter, & ce fut le défaut de ces gens confians qui le réduisit au désespoir: n'en trouvant plus il ne vit point de bornes à son infortune; la certitude qu'il jouoit tout ce

qu'on accordoit à sa misere , avoit rebuté ceux qui cherchoient à la soulager, & ce fut cette inhumanité ( comme il l'appelloit ) qui lui mit le pistolet à la main.... Quelles réflexions la lecture de cette relation ne doit-elle point produire ? quel est l'homme assez insensible pour ne point frémir en considérant les suites effroyables qu'entraîne la funeste passion du jeu ? Comment justifier les gouvernemens qui tolèrent un abus aussi funeste , & qui ne sévissent point contre lui avec toute la rigueur que le bien-être de leurs sujets devoit leur inspirer ?

On a recueilli une infinité de mots ingénieux du Prince *Henri de Prusse*, pendant le séjour qu'il a fait en *France*, dans l'année 1784. Comme on ne doit pas trouver fréquemment cités dans cet ouvrage, les personnages dont on n'a que du bien à dire, bornons-nous à ce trait. Le Comte d'*Oels* a dit au Roi, en prenant congé de S. M. à Fontainebleau : *J'ai passé la plus grande partie de ma vie à désirer de voir la France ; je vais en employer le reste à la regretter.*

On a dit à propos des préparatifs de l'Empereur contre les Hollandois en Novembre 1784 : *La Toile de Hollande va devenir commune & à bon marché, car*



Joseph y fait filer 80,000 hommes. ---  
*Non*, répondoit un autre plaissant, *car*  
*le Roi de Prusse y fera défilér des troupes*  
*dans la même proportion.*

Un anglois prêt à partir de Londres, écrivoit en ces termes à la fameuse Gourdan. --- „ Comme j'ai oui dire, Madame, que vous connoissiez toutes les Demoiselles (*terme technique*) de Paris, & qu'on ne pourroit mieux faire que de s'adresser à vous pour avoir une jolie maîtresse, je vous prie de m'en tenir une toute prête pour mon arrivée qui sera du 15 au 20 Janvier. Voici comme je la veux: âgée de seize ans, blonde, de cinq pieds six pouces (*mesure d'Angleterre apparemment*) taille svelte, les yeux bleus & langoureux, la bouche petite, la main jolie, la jambe fine & le pied mignon. Si vous me la trouvez telle, il y aura 50 louis pour vous. Adressez-moi votre réponse à mon passage à Calais à l'auberge de *Dessain*. „

On a prêté au Duc de L.... une idée fort ingénieuse au moins, si elle n'est pas fort solide. Il fait, a-t-on dit, dresser deux aigles pour les atteler à un Ballon aërostatique, & se flatte d'en obtenir dans les airs autant de docilité que de deux courriers sur la terre.

On raconte un tour singulier du fameux Escamoteur *Pinetti*. Le Duc de Chartres venoit d'entrer à son spectacle avec quelques autres seigneurs. *Pinetti* s'avance vers S. A. & montre une espee d'étonnement. --- Qu'avez-vous donc, *Pinetti* ? --- Mgr., je vous avoue que je suis surpris de vous voir au milieu d'un cercle si brillant, sans avoir de chemise. -- Qu'est-ce à dire?... Le Prince se regarde & se trouve effectivement sans chemise. Surpris au-delà de toute expression, il demande à *Pinetti*, s'il est possible qu'il la lui ait escamotée ? --- Non, Mgr., mais bien M. de Fitz-James à qui vous vous fiez & qui l'a dans sa poche.... M. de Fitz-James se fouille & trouve la chemise. Ce n'est pas tout. *Pinetti* prend la chemise & la jette dans un brasier. Quand on la croit en flammes, Mgr s'en trouve revêtu.

M. le Duc de Chartres avoit une montre du plus grand prix ; *Pinetti* la lui demande & la met dans un mortier de métal. L'Escamoteur s'empare du pilon, broye la montre de toutes ses forces, aux yeux des spectateurs stupéfaits, & moyennant quelques paroles bien magiques, la fait reparoître d'un coup de baguette dans son premier état.

Le Marquis de Bievre remettoit à *Prault* l'imprimeur, le manuscrit de sa



comédie du *Séducteur*, & Prault s'avisa de trancher du Magister. --- M. le Marquis, lui dit-il, voici qui vous classe parmi nos meilleurs auteurs dramatiques, mais plus de *Calembours*, car... --- Ah, parbleu, c'est nous la donner belle! Puisque tu le prends ainsi, mon cher Prault, j'en ferai sur toi & sur toute ta maison. *Toi, tu es un Problème* (Prault blême) *ta femme une profanée* (Prault fanée) & *ta fille une pro nobis*.

Un jeune officier faisoit un jour une question à M. Duhamel sur un objet que le flambeau de la philosophie n'a point encore parfaitement éclairé. *Je n'en fais rien*, répondit le modeste philosophe, comme il le faisoit souvent. --- *A quoi sert-il donc d'être de l'académie*, dit le jeune homme? Un moment après interrogé lui même, il se perdit dans des réponses vagues qui déceloient son ignorance. --- M., lui dit alors M. Duhamel, *vous voyez à quoi il sert d'être de l'académie; on ne parle que de ce que l'on fait*.

M. Potevin constructeur de navires à Bordeaux, ayant quelques obligations à M\*\*, lui écrivit en 1769, pour le prier de donner le nom à un vaisseau qu'il avoit sur le chantier. M\*\*\* lui indique M. *D'alembert*. En 1772, M.

Potevin fit une proposition semblable à son bienfaiteur : celui-ci répondit qu'il désirait que le choix en fût remis à M. D'alembert lui-même ; ce qui fut fait, & le navire fut nommé le *Marmontel*. Une troisième fois, ce fut à M. Marmontel à nommer, & celui-ci indiqua M. *Turgot* auquel M. Potevin demanda son consentement. Le vertueux intendant de Limoges refusa une gloire qu'il prétendait n'avoir point méritée. *Vous avez*, écrivit-il au constructeur, *des noms célèbres à choisir, tels que ceux de MM. D'alembert, de Buffon ; la ville de Bordeaux a donné le jour à un des hommes qui ont le plus honoré le siècle & la nation ; je parle de M. de Montesquieu.* Cette lettre communiquée à M\*\*\* lui causa autant d'admiration que de surprise : il monta le même jour sur l'étrave du navire, & il y écrivit, pour me servir de ses propres expressions, ce qui avait toujours été gravé dans le cœur de M. Turgot, *la modestie*. Il se consola de ne pouvoir y mettre son nom ; en y inscrivant au moins une de ses vertus.

La considération qu'on a pour un auteur influe sur les jugemens qu'on porte de ses écrits : personne peut être ne l'a jamais éprouvé plus directement que l'auteur de *Macbeth* à la première



représentation de cette piece. On n'en a pas moins, suivant l'usage, accablé de mauvais calembours, de méchantes épigrammes le pauvre M. *Ducis*. Voici la plus piquante. Le comte de la *B...* apprenant que l'on devoit donner *Macbeth* un dimanche, jour où le peuple peut assister au spectacle sans nuire à ses affaires, s'écria: *Mauvais calcul, les fripiers se connoissent en guenilles.*

Un malheureux pere ayant porté jusqu'au dernier haillon au Mont-de-piété, & se trouvant enfin sans savoir de quel bois faire fleche, s'avisa d'y porter les deux enfans dont il étoit chargé, & qu'il ne pouvoit plus nourrir. Il les arrange dans un panier, les couvre d'un linge, & se rend au Lombard vers l'heure du dîné. Les Bureaux étoient fermés; il le savoit, & dit qu'il alloit attendre. En conséquence il pénétre, pose à la porte son précieux fardeau, & s'en va sans rien dire. Les directeurs arrivent, voyent ce paquet, demandent *ce que c'est?* Personne ne répondant, on leve le linge; & l'on apperçoit deux pauvres petites créatures levant leurs têtes, raconter innocemment que leur pere avait mis en gage tout ce qu'il avoit dans une affreuse saison où son travail ne pouvoit

fussire à ses besoins , & que ne sachant où prendre pour les nourrir , il les avoit exposés à la pitié de ceux qui possédoient tout ce qu'il avoit possédé. On leur fit des questions ; mais fideles à l'injonction paternelle , les pauvres petits ne voulurent jamais déclarer ni leurs noms ni leur demeure.

Une femme du commun traversoit un jour le jardin du palais royal avec une jeune fille & son frere. Un jeune éventé sortoit fort aviné de chez le restaurateur. Il lui lâche le quolibet , & se permettoit davantage si la jeune fille ne l'eût vivement repoussé. Le frere menace. Le petit maître redouble d'insolence. La femme craint les suites des propos , & s'indigne contre l'impertinent : *Eh , Morguenne* , lui dit-elle en le prenant rudement par le bras , *quand on a tort , on s'en va*. Cette saillie pleine de sens & de morale frappe l'étourdi qui reconnoit son tort & se retire.

On n'imagineroit pas l'effet que la vie & les miracles du mendiant LABRE ont produit sur les têtes parisiennes : une infinité de femmes jeunes & vieilles , une multitude d'hommes de tout âge ont enveloppé leurs jambes malades , d'un papier chargé du nom de ce bienheureux , en triangle , en lozange ,



en quarré : on le trempoit dans de l'eau bénite pour l'appliquer sur des yeux fatigués ; on le mâchoit pour guérir les maux de dents ; tout le monde enfin s'applaudissoit des effets merveilleux de ce remede plus subtil encore que l'agent du Charlatan *Mesmer*. Ce dernier avoit tout à craindre de son rival dont le secret ne coûtoit point un denier. L'abbé \*\*\* disoit un jour : » Rien ne me surprend dans tous les écrits qui paroissent sur le bienheureux Labre , que leur date. »

Au passage du Grand-Duc de Russie par la principauté d'Anhalt, dans le tour d'Europe que ce Prince fit en 1783, le gouverneur d'une ville avoit fait placer sous une arche du pont une troupe de musiciens qui devoient exécuter de la musique turque. Au moment qu'on s'y attendoit le moins, le son des instrumens éclata : le Général Romanzow qui étoit de la suite de S. A. I. demanda d'où il sortoit. Le Prince lui répondit : Général, c'est une musique turque ; elle se cache en se rappelant la journée où vous troublâtes si fort son harmonie.

M. de S... A... jeune poëte chargé du choix & de l'arrangement des pieces fugitives dans le mercure , s'est avisé

d'y insérer une épigramme sanglante contre un avocat. Ensuite il a eu l'imprudence de s'en avouer l'auteur au café de l'ancienne comédie françoise. L'avocat qui l'apprend, arrive un soir à ce café, y trouve son homme & l'interpelle de déclarer s'il est effiet en l'auteur de l'épigramme. Le poëte l'avoue, l'avocat veut le faire sortir pour en avoir raison; le poëte refuse & veut persiffler l'avocat: celui-ci lui détache un soufflet des mieux appliqués. M. de S... sort tout confus, & en marmottant, dit-on, avec la candeur du nom qu'il porte: » Heureusement qu'il ne m'a pas fait de mal. » L'aventure étoit trop publique pour rester ignorée. Le petit poëte se trouvant, quelques jours après, au Muséum de la rue *Dauphine*, eut une querelle avec le Président. Celui-ci lui reprocha l'affront qu'il avoit reçu. M. de S... voyant qu'il n'avoit pour adversaire qu'un pauvre abbé paralitique, s'avise de montrer du courage, leve sa canne, le Président sa béquille, & l'on vit commencer un combat assez bizarre entre ces deux champions. On les sépara, la garde vint, & le petit poëte chassé, jura d'en tirer vengeance, dans le prochain mercure.

Le S. Lainez, la première haute-



contre de l'académie royale de musique, perd beaucoup de sa voix, & ce genre de chanteurs devient plus rare de jour en jour. Un amateur passionné disoit, ces jours-ci, dans le parterre de l'opéra, qu'il seroit tems de prendre les précautions que l'on prend en Italie, pour avoir de belles voix claires. Un politique l'entend & se récrie avec chaleur contre un usage si funeste à l'humanité. » Qu'appellez vous humanité, réplique l'amateur de musique ? on va peut être égorger cent mille hommes pour l'Escaut dont je ne me foucie point du tout, & vous regrettez huit à dix savoyards auxquels on assureroit 15 ou 20 mille livres de rentes & un fort heureux, en les privant seulement d'un bien dont ils ne connoîtront peut-être jamais l'usage ! Oui, oui, notre nation est trop brute pour prendre ce sage parti. » Cette faillie fit rire de bon cœur les assistans.

On regarde en France comme un phénomène très curieux le parti que M. de Carmer, chancelier de Prusse, a pris de soumettre son projet de code de loix à l'examen de tous les jurisconsultes philosophes de l'univers. Les philosophes voudroient bien qu'il leur fût permis d'exalter le courage de ce chancelier, mais on pense que cette satis-



faction leur sera refusée, & cela paroît juste dans le moment où l'on défend à tous les journaux de parler de législation, attendu la fermentation que peut causer dans les esprits toute discussion à cet égard. On fait d'ailleurs que M. Dupaty, président au parlement de Bordeaux, ayant témoigné à M. le garde-des-sceaux quelques doutes sur l'excellence de la jurisprudence française, M. de M. lui répondit qu'il n'y avoit rien à dire ni à écrire là dessus, puisqu'il s'occupoit lui-même d'une refonte générale de nos loix, & que son ouvrage étoit fort avancé. Les étrangers qui ignorent cette anecdote apprendront sans doute avec admiration que la réforme des loix françaises est prête à éclore, & que c'est pour ne point ombrager l'effet de cette réforme nécessaire, qu'il est enjoint à tous les écrivains de ne point s'en occuper, sous peine d'être traités comme M. *Br. de W.* Ce régime n'est pas aussi philosophique que celui de M. de *Carmer*, mais enfin chaque pays a ses usages.

C'est l'évêque de Chartres qui a célébré la messe de rentrée du parlement, après les vacances de 1784. Comme ce prélat est un beau diseur, bien venu des femmes, on a remarqué qu'il y en avoit à cette cérémonie un si grand nombre



nombre que les avocats n'ont pu le placer, & faire la prestation de serment d'usage, excepté trois ou quatre qui ont rempli cette formalité. Cette affluence extraordinaire ayant fait murmurer, une femme s'est avisée de dire assez haut : » MM. les avocats, au lieu de se plaindre, devroient nous remercier : nous les empêchons de faire un faux serment. » Pour sentir cette épigramme, il faut savoir que les avocats jurent d'observer les réglemens de la Cour, qui leur défendent de recevoir plus de 15 liv. pour leurs honoraires, dans telle affaire que ce soit.

M. *Augeard* ancien fermier général & secrétaire des commandemens de la Reine, avoit acheté de M. de *Boulogne*, trésorier de l'extraordinaire des guerres, la belle terre de Buzances en Lorraine. Le château de cette terre avoit coûté plus de trois millions à bâtir & à meubler : un incendie terrible vient de le détruire entièrement. Ce malheur est d'autant plus cruel pour M. *Augeard*, qu'en moins d'un an, il a été précédé de la perte de sa femme très aimable & d'un fils qui faisoit sa plus douce espérance. Quand on a annoncé à ce bon pere & à ce bon mari l'incendie de son château, il étoit dans une salle où se trouvoient les portraits

de son épouse & de son fils. Il a levé sur eux des yeux mouillés de larmes, en disant : » Voilà les objets que je dois pleurer, plutôt que mon château ! » Ce trait de sensibilité montre combien nos financiers diffèrent de ceux du tems passé.

L'habile sculpteur *Houdon* a fait le buste du Prince *Henri de Prusse*. Le chevalier de *Boufflers* dont le talent poétique est si digne d'estime, a donné les quatre vers suivans pour être mis au bas de ce buste intéressant.

Dans cette image auguste & chère,  
Tout Héros verra son rival,  
Tout sage verra son égal,  
Et tout homme verra son frère.

Il y a eu dans le mois de Novembre 1784, une rixe très-vive à la Rochelle entre les régimens de Poitou & de Bresse. Ce dernier régiment est un doublement du premier, qui avoit reçu en 1763 le régiment de Flandres par incorporation. Un des grenadiers de Poitou se permit une plaisanterie grivoise qui eut des suites funestes. » Nous avons, dit-il, avalé Flandres en 1763, & en 1776 nous avons chié Bresse. » Aussitôt grande rumeur, les sabres se tirent, on se bat, & 19 grenadiers sont



restés sur le carreau. Les chefs de ces corps sont enfin parvenus à assoupir cette querelle, & la paix a été signée entre les deux régimens.

On s'est fort amusé au dernier voyage de Fontainebleau. Deux jours de chasse ont coûté la vie à deux cents grosses bêtes, tant cerfs que biches, faons & sangliers. La grande chère qu'on y a faite, a donné lieu à quelques événemens singuliers. Il y a même eu un frere Capucin qui, étant allé faire la quête de Fontainebleau, a donné une scène fort plaisante. Il but trop dans l'antichambre d'un Seigneur qui étoit jonchée de sangliers & de cerfs tués à la chasse. Ce frere surpris de vin & voulant le cuver sur le champ, se coucha & s'endormit entre deux bêtes fauves. Dès le matin les valets ayant voulu chargé le gibier sur un chariot, trouverent un corps de plus que la veille, & furent fort étonnés de rencontrer le Capucin ronflant. Ils avertirent leur maître qui accourt & jure qu'il faut expédier le tout ensemble. Le Capucin fut réveillé, se démena beaucoup & réclama avec assez de vivacité son manteau qu'on chercha longtemps. Enfin on le trouva sur un cheval qu'un palfrenier en avoit affublé

en guise de converture. Toute la Cour a beaucoup ri de cette aventure.

Les fermiers-généraux se plaignoient depuis longtems de l'énorme contrebande qui se fait aux entrées de Paris. L'enceinte de cette capitale, dans toute la partie du Sud, sur la rive gauche du fleuve, favorisoit surtout les fraudeurs, parce qu'elle étoit mal fermée & difficile à garder. On a enfin imaginé un moyen de remédier à cet abus, & ce moyen est admirable; il consiste à clorre cette partie par un mur de 12 pieds de haut, qui prendra à l'hôpital général, & qui enveloppant les nouveaux boulevards, l'hôtel des invalides, l'école royale militaire & le *Gros Caillou*, viendra se terminer à la rivière au-delà du Champ de Mars. Cette enceinte aura différentes portes, où seront placées des gardes, & comme elle contient les Invalides & l'école militaire qui jouissent de l'exemption des droits d'entrée pour les denrées à leur usage, il sera fait une évaluation de l'indemnité à accorder à ces deux établissemens, à cause du même droit auquel ils seront désormais assujettis. On compte que cette muraille fiscale ne coûtera pas plus de six cents mille livres de construction, & que le bénéfice des abus auxquels elle remédiera,



s'éleva à trois ou quatre millions par an.

Le *S. Hay* de *L. huissier* - priseur, étoit allé passer quelques jours à la campagne avec son épouse. Il avoit laissé chez lui un jeune homme de 16 à 17 ans qui avoit conçu pour sa femme une passion violente, & qui vient d'augmenter le nombre des victimes de l'amour. *M. H.* envoie son domestique à Paris chercher une robe que sa femme avoit oubliée; la robe ne se trouve point, & le domestique va rejoindre ses maîtres. Au retour de la campagne, on est inquiet du jeune homme qui ne paroît pas. On fait des recherches infructueuses, on veut ouvrir sa chambre; les verroux la fermoient en dedans. On enfonce la porte, & on trouve le malheureux jeune homme baigné dans son sang. Par une de ces idées bizarres que le délire seul peut concevoir, il avoit quitté ses habits pour se revêtir de la robe que *Mad. H.* avoit oubliée, & il s'étoit mutilé de la manière la plus complète.

On raconte ainsi l'histoire d'un jeune homme qui s'est dernièrement brûlé la cervelle dans le jardin du Palais royal. Il étoit devenu fortement épris d'une

beauté toute jeune, dont il avoit fait la connoissance au spectacle, qu'il avoit vue sans cesse accompagnée d'une mere vigilante & sur l'honnêteté de qui il ne lui étoit point venu le moindre doute. La mere se donnoit pour la veuve d'un officier, & ne lui avoit permis que de très rares visites, jusqu'au moment où il avoit fait des propositions de mariage. C'étoit peu de jours après cette démarche qu'à l'aide d'un rayon d'une lune perfide, il apperçut son agnès assise dans un coin du jardin, ferrant de près un vieux financier & lui rendant un service secret qui lui parut pire qu'une infidélité publique. Le jeune homme plein d'honneur ne put se pardonner d'avoir si mal placé ses affections; rempli de rage & de désespoir, sentant qu'il ne pouvoit encore se guérir de sa folle passion, il courut chercher des pistolets & vint se punir de son extravagance, sur la même chaise où s'étoit passée la scene qui l'avoit défabusé.

Au mois de septembre dernier il arriva à Bordeaux un Américain avec beaucoup d'argent & fort peu de connoissances. Il débarqua dans un hôtel garni appelé *l'hôtel de Fumel*, & admit bientôt dans son intimité son hôte & le perruquier qui le coiffait. Sa suite étoit



composée d'un seul negre. Il étoit si désœuvré & si bavard qu'en peu de jours il mit l'hôte & le perruquier au fait de toutes ses affaires en Amérique. Au bout de trois semaines cet homme mourut subitement dans son lit. Ses deux confidens qui avoient sans doute vû jouer le *Légataire universel*, se concertèrent aussitôt pour faire une répétition du testament de Crispin. L'un d'eux se met au lit après avoir caché le cadavre, l'autre avec le negre va chercher un notaire qui reçoit le testament du malade supposé. Après cette cérémonie on envoie chercher un confesseur; & pendant ce tems on replace le véritable mort dans son lit. A l'arrivée du confesseur, des larmes feintes lui apprennent que le malade vient de passer. M. Scrupule revient, lit le testament de la veille & l'on y trouve deux legs considérables pour l'hôte & pour le perruquier. Le negre interrogé confirme toutes les dépositions de ces deux coquins; enfin on enterre l'Américain. Cependant les deux intriguans qui avoient fait les plus belles promesses au negre pour le mettre dans leurs intérêts, eurent la maladresse de le mécontenter au sujet de quelque demande qu'il leur faisoit. Celui-ci piqué va dénoncer leur friponnerie au juge. Ils ont été aussitôt arrê-

tés & l'on instruit leur procès auquel on prévoit pour eux une issue fâcheuse: ce qui justifiera le mot de M. *Mercier*, que le cinquieme acte du *Légataire* devoit être joué à la *Greve*.

On fait que M. *le Mierre*, de l'académie françoise, n'est pas un Narcisse à beaucoup près, & que M. *Palissot* s'est égayé sur la grotelque figure de cet académicien, dans le sixieme chant de sa *Dunciade*. *Le Mierre* se trouvoit l'un de ces jours, dans un cercle avec le marquis de S... un de ces agréables dont le mérite consiste à mystifier les gens & à ennuyer les femmes du récit de leurs conquêtes vraies ou supposées. Le Marquis voulant persifler le poëte, lui demanda quel étoit le plus bel homme de l'académie. » Je n'y ai jamais pris garde, reprit malignement celui-ci, & je croyois que l'on ne s'occupoit de la beauté des hommes que dans certaines sociétés que l'on ne nomme pas en bonne compagnie. » L'épigramme est d'autant plus mordante que le marquis de S... a la réputation de ne pas aimer les femmes exclusivement.

L'ouverture du spectacle des petits Comédiens de Mgr le comte de *Beaujolois*, s'est faite au Palais royal le 23  
Octobre



Octobre 1784. Ce sont des marionnettes qui font les gestes, pendant que les comperes cachés derriere la toile récitent le dialogue. On a débuté par trois pieces mêlées de chants & de danses, qui n'ont point enchanté les spectateurs. Les entrepreneurs se proposoient de donner successivement les drames de Mad. de *Genlis* & de M. *Berquin*, & avoient fait une grande provision de pieces bien morales, dans le louable & difficile dessein d'établir les mœurs dans ce même lieu où on ne les trouve guere, mais ils ont échoué dans cette noble entreprise : l'obstination des pécheurs & des péchereuses qui promènent leurs iniquités dans l'enceinte du jardin, a été invincible, & ces mécréans ont été choqués de voir que tandis que l'immortel *Figaro* les divertit sur le théâtre national, on essayât de les ennuyer par *Ruth* sur un théâtre forain. Aussi se flatte t-on que les directeurs de ce spectacle renverront bientôt leurs acteurs de bois, & leur en substitueront d'autres de chair & d'os, plus analogues à la scene qu'ils occupent, & qui doit se montrer comme une émanation en petit de l'Opéra.

Le fameux abbé *Baudeau*, chargé de la principale direction de ces comédiens de bois, a fourni à la premiere représentation, une scene beaucoup

plus amusante que ses acteurs. On l'a aperçu dans les coulisses indiquant les gestes avec un air d'importance digne de son emploi, applaudissant avec enthousiasme, & pleurant même dans les endroits pathétiques. On se doute bien que cette pantomime excita les huées, que M. le directeur fut sifflé, & qu'on n'a pas manqué de l'appeller depuis, le *Confesseur des Marionnettes*. Les farcafmes l'ont désolé au point qu'il s'est démis de la direction, en faveur des SS. Arnoult & D'orvigny.

MM. Miolan & Janinet ont été turlupinés de toutes les manières sur le mauvais succès de leur Ballon aérostatique. M. Mesmer leur a succédé dans le désagréable emploi de faire rire le public à ses dépens. Il paroît une estampe où le docteur est représenté voulant magnétiser le diable, mais celui-ci s'empare de Mesmer & l'emporte. A droite, le docteur Deslon reçoit des croquignoles de plusieurs démons; du côté opposé, d'autres diables s'amuse à donner des camoufflets au pere Hervier, Augustin qui a écrit pour soutenir la doctrine du magnétisme. Les spectateurs furieux d'avoir été la dupe de ces charlatans, bouleversent le baquet, brisent les instrumens de Mes-



mer & tâchent de reprendre l'argent qui tombe de ses poches.

La Comédie des *Docteurs modernes* a porté un terrible coup au magnétisme. MM. *Mesmer* & *Deslon* se plaignent d'y être baffoués & vilipendés, & il faut avouer qu'ils n'ont pas tout-à-fait tort. Des couplets gais & plaisans ont été très applaudis, entr'autres celui ci qui a décidé du sort de la piece :

Du Vaudeville, enfant gâté,  
Messieurs, avec sévérité  
Ne jugez point les entreprises :  
Pour savoir votre sentiment,  
L'auteur est là qui vous attend  
Dans la *salle des crises*.

On se doute bien que l'auteur a été demandé avec de vives acclamations; Rosiere est venu dire: *Messieurs, l'auteur étoit dans la salle des crises; vos bontés l'en ont fait sortir, nous ne savons ce qu'il est devenu.*

Un domestique placé au parterre assistoit à la premiere représentation de cette piece. On donnoit aussi la *Brouette du vinaigrier*, drame de M. *Mercier*. Après le premier acte, la toile se baisse pour faire un changement de décoration. Elle se relève pour le second acte; aussitôt le laquais muni d'un gros sifflet, le fait jouer, au grand étonnement de

ses voisins, qui font cercle autour de lui, & qui le laissent saisir par une sentinelle. Mené au corps-de-garde, on lui demande pourquoi il a sifflé : il répond ingénument que son maître lui a donné un billet de parterre & un louis d'or pour siffler la seconde piece; qu'ayant vu baisser la toile, il n'a pas douté que la seconde piece ne commençât ensuite, & qu'il s'est dépêché de gagner son argent. On lui a objecté que si son maître lui avoit commandé, en le payant, d'aller tuer quelqu'un, il se seroit donc cru obligé d'obéir; il a répondu que non, & comme on se disposoit à le mener en prison, il a offert de rendre le louis qu'il avoit reçu, plutôt que d'être puni d'une chose qu'il ne savoit pas être défendue. Ce beau raisonnement n'a pas empêché de le mener à l'hôtel de la force.

Cette première tentative a été suivie du pamphlet suivant.

*Réflexions préliminaires à l'occasion de la piece intitulée : Les Docteurs modernes, jouée sur le théâtre italien le 16 Novembre 1784.*

Voici un exemple terrible & d'un nouveau genre qui s'élève dans l'Etat.

M. Mesmer a des ennemis puissans; il en a même qui sont revêtus d'une grande autorité.

Il a fait une découverte; il propose une doc-



trine ; il a beaucoup d'élèves plus distingués les uns que les autres par leur rang , leurs lumières , leur existence personnelle.

Ses ennemis n'osent pas attenter à sa vie ; le tems des *Auto-da-fé* se passe partout ailleurs ; il n'a jamais existé en France : forcés de ménager sa personne , ils l'attaquent dans son honneur. On l'a joué sur le théâtre italien de la manière la plus ridicule & la plus calomnieuse ; lui directement , & indirectement ses élèves & ses malades.

En attendant que M. Mesmer le demande aux loix , on demande aujourd'hui aux peres de famille , aux citoyens honnêtes , en un mot au public impartial :

S'il est bien convenable que dans un Etat policé , une autorité quelconque s'arroge le droit de disposer sur un théâtre , de l'honneur d'un individu ?

*Aristophane* jouoit *Socrate* , & l'a conduit à la ciguë ; est-ce là l'intention des ennemis de M. Mesmer ? Ils se trompent. L'honorable cortège dont M. Mesmer est entouré , portera , quand il en fera tems , aux pieds du trône & dans le sanctuaire de la justice , les témoignages de son savoir & de sa vertu.

Si les ennemis de M. de la Chalotais avoient imaginé la ressource des théâtres , ils auroient pu mener loin ce grand homme & la magistrature française.

Le lecteur est prié de peser ce petit nombre de réflexions dans l'intérieur de son foyer.

L'auteur de cet écrit se nommera un jour.

Connu par son respect pour la puissance du Roi, l'autorité des loix & de la vérité, il a toujours fait profession de ne craindre ni les intrigues, ni l'abus du pouvoir.

Au reste la Comédie des *Docteurs modernes*, loin de produire contre le *Magnétisme animal* l'effet qu'on s'en étoit promis, a donné à cette espece de Charlatanerie une nouvelle célébrité. Les adeptes ont pris chaudement fait & cause pour MM. Mesmer & Deslon; les *Réflexions préliminaires* ont été suivies d'un autre imprimé non moins sérieux. Le comte *Maxime de Puysegur*, colonel, vient de faire paroître aussi un tableau des cures qu'il a faites à son régiment. Ce tableau très curieux est enrichi de notes de M. d'Eprémefnil, (auteur des *Réflexions*.) Parmi ces notes il s'en trouve une très singulière. La voici: M. de Puysegur dit dans le texte: *Si je m'étois fait illusion sur toutes les cures que je cite, je serois dans le cas de me croire bien bête.* La note au bas porte ces mots: *Cet argument paroît très fort.*

Ce ne sont pas seulement les partisans du *Magnétisme* qui sont scandalisés de la piece des *Docteurs modernes*. Les Frans-Maçons trouvent indécent que l'on ait osé parodier un de leurs cantiques dans un couplet d'une scene où



les acteurs autour du baquet se tenant  
par la main chantent en chœur :

Joignons-nous mains en mains ,  
Tenons-nous ferme ensemble , &c.

Les auteurs de cette piece ont donné un désaveu des intentions que le public leur a prêtées. C'est un nouveau sarcasme contre les deux Coriphées du *Magnétisme*. Ils assurent avoir pris pour devise *ludere non lœdere* , & ajoutent que si l'on fait des applications à MM. *Mesmer* & *Deslon* , c'est leur célébrité qui en est cause ; que d'ailleurs le rapport des commissaires , fait au nom du gouvernement par les savans les plus éclairés de la nation , ayant déclaré la doctrine du *Magnétisme* illusoire & sa pratique dangereuse , il étoit bien permis d'en rire.

Les critiques prétendent que MM. *Barré* & *Radet* n'ont point encore tiré assez de parti d'un sujet qui prêtoit autant de ridicule. On se plaint de ce qu'ils ont négligé les merveilleux effets produits par l'arbre magnétisé , par la canne du Magnétisant plongée dans un étang , & qui donne la commotion à l'autre extrémité ( en substituant le baquet à l'étang ) , & surtout par la canne de M. *Mesmer* , qui présentée à quelque distance , au visage des jeunes filles , les fait tomber en syncope. Il s'y

trouve au moins une scene du bouquet qui en vaut bien une autre , & qui fait allusion à une anecdote scandaleuse mise l'année dernière sur le compte de M. Deslon. Voici comme on raconte cette plaisanterie un peu saugrenue. Une Demoiselle & sa mere se trouvoient chez M. Deslon , avec un jeune homme qui les avoit accompagnées. Pendant que l'on magnétisoit la mere , le jeune homme fourioit , ainsi que la Demoiselle , de la crédulité des dupes. Le docteur s'en apperçoit & demande au jeune homme , s'il doute des effets du *Magnétisme*. Celui-ci répond à peu près comme la maîtresse du Financier , dans la nouvelle piece. Alors M. Deslon , pour convaincre ces deux incrédules , leur propose de leur faire ressentir ces effets qu'ils tournent en dérision. Les jeunes gens se soumettent à l'opération : voilà M. Deslon qui les magnétise gravement en présence des témoins. Les deux patients restent d'abord immobiles , puis il leur survient à tous deux une fureur utérine ; leurs yeux s'enflamment , & ils se précipitent dans les bras l'un de l'autre. En vain la mere crie au scandale , à l'indécence , veut les séparer. Cela est inutile , dit froidement M. Deslon , il faut les laisser faire , on leur casseroit plutôt les bras.



Effectivement, ajoute-t on , il fallut attendre que le mystere fût accompli.

C'étoit peu de se voir jouer publiquement. M. Mesmer s'est trouvé ensuite dans une crise bien plus alarmante. M. Mesoduc , médecin de l'hôpital de Londres , se présenta , il y a quelque tems , chez M. Mesmer , pour être initié *en payant* , dans la science du *Magnétisme*. M. Mesmer le reçut d'abord très bien & lui exalta les vertus miraculeuses de son secret. Le médecin anglois lui avoua confidemment que son voyage étoit un objet de spéculation & qu'il avoit dessein d'établir un *baquet* à Londres. A ces mots la physionomie du Thaumaturge allemand se décompose ; il laisse assez entrevoir combien il regrette les politesses qu'il a prodiguées au Docteur anglois , enfin il refuse de l'endoctriner. Celui-ci va chez M. Deslon , qui l'admet sans difficulté à la participation des sublimes mysteres. M. Mesmer avoit le projet de passer en Angleterre ; il croit gagner de vitesse l'Esculape breton , & se hâte de céder ses appareils à un de ses affidés nommé *de la Mothe*. Mais M. Mesoduc instruit des intentions de M. Mesmer , alla le trouver un beau matin , & après l'avoir accablé de reproches , lui dit qu'il saura bien l'empêcher d'exercer le *Magnétisme* à Lon-

dres ; mais que la voie des tribunaux étant trop lente , il le prioit de vouloir bien se décider sur l'alternative qu'il alloit lui proposer , ou lui donner sa parole de ne point aller en Angleterre , ou prendre l'un des deux pistolets chargés qu'il lui présentait. M. Mesmer , comme de raison , ne vouloit point faire un choix entre ces deux partis désagréables ; mais l'Anglois persistant , il ne put s'y soustraire , & promit de ne point troubler les opérations du docteur Mesdud à Londres. Débarassé enfin d'un homme aussi exigeant , M. Mesmer a , dit-on , porté plainte contre ce dur antagoniste.

Un nouvel objet éclipsé un peu le magnétisme & les ballons. C'est un Roi voyageur qui partage avec eux l'attention de la capitale. Ce Prince nommé *Mark Bouda* , Kan ou Roi d'Oère près de la Côte d'or , est un jeune homme de 19 ans ; d'environ 4 pieds 3 pouces de haut , ayant la tête grosse & le nez écrasé ; en un mot un negre fort lippu. Il a été présenté à la Cour , & le Roi lui a fait une pension de 20,000 liv. pendant son séjour en France , où il est venu pour s'instruire à l'exemple du Czar Pierre.

Le 9 Décembre , le monarque africain a honoré de sa présence l'assem-



blée du *Musée* de Paris au Palais-royal. L'empressement de voir le Roi maure y avoit attiré une grande affluence de spectateurs & beaucoup de personnes de distinction. De toutes les lectures faites à cette séance, celle qui, par la circonstance, a intéressé davantage, a été le discours de M. Moreau de St. Remi sur les mœurs & usages du royaume d'Oëre, peu connu jusqu'à présent & sur quelques particularités relatives à l'illustre voyageur. La religion des Oériens est un composé du mahométisme, du judaïsme & du paganisme; ils vendent leurs prisonniers, comme dans toutes ces contrées, mais ils n'ont point la cruauté, ainsi qu'au *Benin*, de sacrifier des esclaves à la mort de leurs Rois. Celui d'Oëre est toujours couronné du vivant de son pere, c'est pourquoi *Marck Bouda* prend le titre de *Kan*.

Voici en peu de mots l'occasion de son voyage; le capitaine *Lansdorf* étant allé l'année dernière au *Benin*, pour la traite des Negres, fut invité par le Roi d'Oëre à passer dans ses Etats, où aucun vaisseau européen n'avoit encore pénétré. Il s'y rendit, & le bâtiment fut pris à la remorque, avec des Canots sur le fleuve *formose*. Ces peuples n'ont nulle connoissance de la marine; ils ne font usage que de canots ou de

pirogues, construits avec d'énormes troncs d'arbres. Pendant l'hivernage qui dura plus de trois mois, le capitaine & son équipage reçurent des *Oëriens* toutes sortes de bons traitemens, & le Roi prit, dans les conversations qu'il eut avec le capitaine, une si haute idée de la France qu'il n'hésita point à lui confier le prince son fils, qui désirait ardemment de connoître les mœurs européennes. *Marck Bouda* ne manque ni de courage ni de discernement. Le capitaine *Landorf* étant tombé à la mer en montant sur son bord, le prince *Maure* s'y précipita le premier pour sauver son conducteur. Il se plait beaucoup en France dont il commence à entendre la langue, & il a tellement pris goût pour nos mœurs & nos usages, qu'il a formé le projet, de retour dans ses Etats, de vivre & de s'habiller à la françoise : malgré les éternels préjugés de sa nation, il commence à croire que le diable pourroit bien n'être pas blanc, & même il fait des vœux pour que toutes les Houris ne soient point noires. Toutes les Dames présentes à l'assemblée ont éclaté de rire lorsque *M. de St. Remi* observa dans son discours que toutes les femmes dans le ferrail du Prince, soupieroient après son retour. Les expériences de physique qui ont terminé la séance



ce, ont beaucoup amusé le Prince Maure, & le duc de Chartres s'est beaucoup diverti de la frayeur de sa Majesté oériene à la détonnation de l'air inflammable, & lorsqu'il reçut l'étincelle électrique. Après la séance, toutes les femmes ont entouré le Monarque africain, & lui ont fait cent questions sur son ferrail, ses goûts, sa maniere de vivre &c., auxquelles il ne répondit que par des gestes assez plaisans. Chacun l'invite à dîner, on cajole le capitaine *Landorf*, qui lui sert de truchement. Madame la princesse de *Listenois* les a reçus plusieurs fois chez elle: c'est à qui pourra traiter Sa Majesté oérienne, & comme elle a beaucoup de goût pour les femmes, on présume qu'elle pourroit bien laisser en partant quelques petits rejettons de sa race.

On vient d'inventer un nouveau genre d'obscénité, inconnu jusqu'à présent & digne de faire nombre parmi les inventions de ce siècle. Ce sont des *vestes de petits-soupers*. Comme l'usage est maintenant d'agraffer l'habit, on ne voit point le haut de la veste, mais dans les orgies d'un certain genre, l'habit se détache & expose aux yeux des Messalines, des peintures & des broderies ana-

logues au sujet de la fête & dignes de toute leur lubricité.

M. François de Neuschâteau, ce poète précoce dont l'âge viril n'a point démenti ce que promettoit son enfance, a débuté d'une manière très-honorable dans la charge de Procureur-général au Conseil - supérieur du Cap dans l'isle *S. Domingue*. Une cause singulière lui a donné l'occasion de signaler ses premiers pas dans cette nouvelle carrière par la proscription d'une coutume ridicule & dangereuse que son ancienneté contribuoit à entretenir malgré les progrès des lumières & de la raison. M. de la Pommeraye greffier en chef de *S. Domingue*, à son arrivée dans l'isle, intenta un procès à l'équipage du navire à bord duquel il avoit fait la traversée, au sujet du *Baptême du Tropic*, quel'on avoit fait cherement racheter à un jeune homme confié à ses soins: les parties ont été mises hors de Cour, mais, à cette occasion, M. François de Neuschâteau a fait abroger & défendre cet usage absurde & tyrannique.

On ignore l'origine de ce baptême, mais les matelots de toutes les nations ne manquent pas de le faire subir ou d'en faire payer le plus qu'ils peuvent l'exemption, à tous ceux qui passent pour la première fois sous le *Tropic*.



La cérémonie varie suivant les peuples: voici la maniere que les François ont adoptée. On range en haie sur le tillac, des cuves pleines d'eau; près de chacune d'elles se tient un matelot avec un seau à la main: le maître-valet vient au pied du grand mât, le visage barbouillé, le corps entouré de *Garcettes* (petites cordes) dont quelques-unes lui pendent des bras: on le nomme *le Bon-homme Tropicque*. Celui que l'on veut baptiser est amené devant lui; on le force de se mettre à genoux, & on lui fait jurer sur un livre, d'exercer les mêmes choses que l'on va exercer sur lui, toutes les fois que la même occasion se présentera. Ensuite il passe au milieu des matelots armés de seaux d'eau qu'ils lui renversent sur le corps. Cette cérémonie indécente & dangereuse avoit échappé jusqu'ici aux regards des législateurs, mais il faut convenir qu'il s'est trouvé de Capitaines assez éclairés pour ne point la permettre sur leurs navires.

Les Journalistes ont tous fait l'oraison funebre de *Diderot*: mais aucun n'a relevé l'Anecdote suivante qui lui fait honneur & qui en fait encore plus au Monarque son apologiste. Lorsque la seconde édition de l'*Essai sur Senèque* parut, quelques courtisans dénoncerent

au Roi le passage où Louis XV étoit maltraité. Le Prince témoigna son mécontentement au ministre supérieur de la librairie qui fit arrêter la vente & examiner le passage. Il se présenta ensuite devant le Roi, & avoua que le morceau étoit affreux, que l'auteur étoit très-punissable. — Très-punissable, répartit le Prince ? mais avez-vous lu l'ouvrage entier ? Non, Sire, je n'ai lu que le passage. --- Lisez-le en entier, continua le monarque juste & bienfaisant, vous y trouverez d'excellentes choses qui rachètent bien le délit de l'auteur, & je lui pardonne bien volontiers.

Un voyageur me raconte le trait suivant dont il a été témoin à *Berlin*.

Un Officier d'un rang distingué avoit une fille qui, devenue veuve, retourna dans la maison paternelle. Elle fit des avances au Chirurgien-Major du régiment. Celui-ci, effrayé d'abord des suites que leur liaison pouvoit avoir, se rendit enfin à ses caresses & à ses présens. Elle devint enceinte : on essaya les médicamens connus pour détruire le malheureux fruit de ces criminelles amours. Ils furent inutiles. Les monstres résolurent d'employer le fer & tout l'art de la chirurgie. La mere dénaturée se soumit à tout : elle n'avoit pu surmonter une folle passion & sup-  
porta



porta courageusement d'affreuses douleurs. L'opération eut un entier succès. Le fœtus enveloppé dans une serviette fut jetté dans des eaux marécageuses près de la ville. La Providence voulut que peu après des ouvriers furent envoyés pour nettoyer ces eaux. Ils trouverent la serviette & ce qu'elle contenoit. On reconnut la marque; le public avoit plus d'une fois jetté les yeux sur les liaisons des coupables, ils furent soupçonnés, arrêtés & convaincus par leur propre aveu. Le chirurgien fut condamné à avoir la tête tranchée & son amante à deux ans de prison. La sentence fut envoyée au Roi, suivant l'usage, pour avoir sa sanction. S. M. ayant lu ces horreurs, mit de sa propre main au bas de la sentence, que l'auditeur du Régiment qui l'avoit rendue, devoit être cassé; que le Chirurgien-Major devoit être roué vif à commencer par les pieds, & que la Dame devoit avoir la tête tranchée.

Une veuve dévote qui loge dans un fauxbourg de Vienne, avoit dans sa chambre une statue de N. D. richement habillée, ornée de perles, de cœurs d'or & d'argent &c. Un quidam vint un jour la trouver, lui reprocha sa défobéissance aux loix du Prince qui avoit fait ôter ces ornemens jusqu'aux

statues des églises mêmes, & qui les toleroit encore moins dans les maisons particulieres, & lui dit enfin qu'il étoit envoyé par la police pour dépouiller sa statue & la citer devant ce tribunal, où elle devoit comparoître le lendemain, y être réprimandée & payer une amende pécuniaire. La veuve effrayée lui livra tous ces ornemens qui valoient au delà de 200 florins & lui donna en outre un ducat en le priant d'excuser son ignorance auprès des Jugss. Le lendemain elle se rendit au Bureau & fut bien abattue en apprenant qu'elle avoit été la dupe d'un filou.

M. de *Maurepas* a conservé jusqu'à la fin de ses jours sa gaîté & son humeur galante. Un Officier de distinction avoit sollicité vainement du Ministre de la guerre un congé pour venir à Paris où l'appelloient, disoit-il, des affaires pressantes. Il ne s'agissoit pourtant que de coucher avec une jolie femme, mais cette affaire, après tout, en vaut bien une autre. Sur des refus réitérés, le Colonel veut s'adresser à M. de M., mais écrivant en même tems à sa divinité, il se trompe d'adresse, & la lettre suivante est celle qui parvient au vieux Ministre. „ Cher ange, *Segur* a la cruauté de me refuser la permission de voler dans tes bras: je serois au déses-



„ poir si je n'espérois une reponse plus  
„ favorable de M..... : c'est un vieux  
„ paillard qui devinera bien l'objet de  
„ ma demande & n'en fera que plus  
„ disposé à me l'accorder. Il sentira  
„ bien qu'à mon âge on aime mieux  
„ mourir entre les bras de sa maitresse  
„ que de vivre dans une triste garni-  
„ son. Encore si faute de myrtes, j'a-  
„ vois des lauriers à cueillir ! Mais je  
„ végete ici, tandis que mes camara-  
„ des se battent ailleurs : c'est un f...  
„ métier que la guerre en tems de paix.  
„ Je dis paix, puisque ce n'est pas pour  
„ moi que le canon gronde. Adieu,  
„ chienne de mine ; si je te tenois, tu  
„ te doutes bien de ce qui t'arriveroit.  
„ En attendant que j'aie te surpren-  
„ dre comme je l'espere, je te baise sur  
„ la parole..... „ M. de M..... a beau-  
„ coup ri de cette aventure, a écrit une  
„ lettre charmante au Colonel, & celui-  
„ ci a obtenu ce qu'il demandoit.

Lorsque la Duchesse de M..... at-  
teinte de la maladie qui l'a conduite au  
tombeau, fut près de sa fin, le Curé  
de sa paroisse fit de vains efforts pour  
pénétrer jusqu'à elle. La famille ayant  
donné aux domestiques des ordres ri-  
goureux pour qu'il fût introduit, il y  
parvint enfin, mais ce fut bien pis ; la  
Duchesse le congédia elle-même avec

humeur. Elle mourut : lorsqu'il fallut transporter le Corps à Chilly où elle fut inhumée, le Curé en chargea un de ses vicaires. L'usage est dans ces occasions que le Prêtre auquel le cadavre est confié, fasse un éloge succinct du défunt en le remettant au curé du lieu. Le vicaire détailla toutes les qualités de la feuë Duchesse & termina son oraison funebre en disant qu'elle avoit été *Magdeleine péchereffe & malheureusement point Magdeleine pénitente*. La famille témoin de ce panégyrique hétérodoxe, en fut fort scandalisée & porta ses plaintes : le Vicaire a été interdit & le curé en a ressenti un chagrin si violent qu'il est tombé malade. C'est un successeur du fameux *Lenguet de Gergi*, qui pour des motifs un peu différens, dit on, a le même désir de conserver la bienveillance des gens riches & en crédit qui meublent sa paroisse.

Deux bons bourgeois prirent un jour la poste à *Chaumont en Bassigny*, pour venir apporter à l'un de nos Ministres un projet à l'exécution duquel étoit, selon eux, attaché le bien de l'Etat. Le Ministre apperçut bientôt que les auteurs & le mémoire n'avoient pas le sens commun : trop honnête pour le leur dire, mais assez gai pour s'en amuser, il prodigua des éloges à leur zele,



leur conseille de retourner dans leurs foyers, & leur promet de les faire avvertir quand il en sera tems. Mes champenois bouffis d'orgueil s'en vont à *Chau-mont*, & s'arrangent comme des gens dont la fortune est faite. Au bout de quelque tems, fort surpris de n'entendre parler de rien, ils croyent qu'on les a oubliés, mais ne doutent pas qu'une gratification considérable ne leur soit destinée. Pour en hâter la jouissance, ils s'avisent fort spirituellement de tirer une lette de change de 20,000 liv. sur le Ministre, le priant de leur faire l'amitié de la payer à compte. Celui-ci trouva le trait plaisant, mais ce qui ne le fut pas au gré des tireurs, c'est que la lettre de change revint protestée. Abandonner la partie n'eût pas été brave; ils en fournissent une autre de 60,000 liv. & pour assurer le payement de celle-ci, ils terminent la lettre d'avis par cette phrase : *Un Ministre qui ne met pas en usage les moyens qu'on lui offre de soulager les peuples & de faire fleurir un royaume dont les intérêts lui sont confiés, & qui ne sait pas récompenser ceux qui lui en indiquent les moyens, se rend criminel de lèse-Majesté & mérite d'être puni en conséquence.* Ceci passoit la plaisanterie. Les deux champenois ont été amenés à la Bastille, en attendant sans doute une place aux *Petites-maisons* (Hôpital des fous.)

Une superbe actrice venue de *Petersbourg*, a débuté au théâtre françois à la fin de 1784, par le rôle d'*Alzire*. Son organe, son talent & son geste ne répondent point du tout aux charmes de sa figure; elle a été traitée avec rigueur par le Public, qui ne trouve jamais une actrice laide quand elle est bonne. Le même jour a donné un spectacle nouveau à l'opéra. Un acteur y a parlé, c'est le *S. Cheron*. Il a annoncé qu'un rhume effroyable alloit l'empêcher de chanter son rôle dans l'opéra de *Dardanus* qu'on donnoit, & en effet il a été conduit à l'hôtel de *la Force*, pour avoir contrevenu aux réglemens qui défendent à tout membre de l'Académie royale de musique, de s'exprimer autrement sur le théâtre qu'en chantant.

L'air de *Richard-Cœur-de-Lion* a servi de patron à une infinité de couplets malins ou gaillards, mais le Vaudeville de *Figaro* n'a rien perdu de ses droits à cet égard. Voici deux Couplets nouveaux sur cet air. Ils font la critique d'un usage qui a pris depuis quelque tems un nouveau crédit parmi les personnes du sexe. La multiplication des Clubs ayant éloigné les hommes de la société des Dames, on prétend qu'elles sont en quelque sorte justifiées de ce



goût bizarre & nouveau ou renouvelé  
des grecs.

Il est des Dames cruelles,  
Et l'on s'en plaint chaque jour :  
Savez-vous pourquoi ces belles  
Sont si froides en amour ?  
Ces Dames se font entr'elles,  
Par un généreux retour,  
Ce qu'on appelle un doigt de cour.

S'il est des dames cruelles,  
On en vaincroit chaque jour,  
Si les hommes pour les belles  
Étoient fermes en amour ;  
Mais leur foiblesse auprès d'elles  
Promettant peu de retour,  
Les réduit au doigt de cour.

Lorsque M. *Turgot* abolit en 1776, les corvées en nature qui portoient seulement sur les pauvres, & qui étoient un monument bien honteux de l'oppression féodale, l'ouvrage de ce Ministre citoyen périt avec lui. Mais comme après l'abolition de la corvée en nature, il parut impossible de la rétablir, on y substitua un impôt en argent pour remplacer ce service nécessaire à la confection, & à l'entretien des routes. Les personnes exemptes de la corvée personnelle crièrent, selon l'usage, à l'arbitraire : pour les appaiser, il fut à peu près décidé que l'impôt pour la corvée seroit

établi au marc la livre de la Taille, mais cette méthode garantissoit aussi de la corvée les exempts de taille. *M. Dupré de S. Maur*, pour éviter cet inconvénient, crut devoir asséoir la corvée au marc la livre de la capitation, dont personne n'est exempt dans le royaume; mais les membres du Parlement de *Bordeaux*, & des remontrances amères furent le bruit d'une répartition juste. Toute la marche de cette affaire est développée dans un mémoire de l'intendant de *Bordeaux* & dans une lettre d'un subdélégué de cet intendant à *M. le Duc d'\*\*\**. Il paroît que le défaut d'une loi claire & précise sur les corvées a donné naissance à ces difficultés, qu'il est important pour le repos du gouvernement & pour le bonheur des cultivateurs, de faire promptement cesser.

L'histoire que l'on a faite de l'exil de l'élégant traducteur de Virgile, n'a aucun fondement. Voici le motif qui a engagé cet académicien à faire un voyage en *Turquie*. L'Abbé de *Lille*, quoique d'une complexion délicate, a toujours plus consulté ses desirs que ses facultés physiques. Lui & l'Abbé de *J.....* devinrent amoureux de deux jolies personnes, sœurs de *M. V...* jeune poète élève de l'abbé de *Lille*. Il parut plaisant au marquis de *Champc...* &

à



à un de ses amis , de souffler aux deux Abbés leurs maitresses ; ce qui fut exécuté à l'insçu des amans , mais un événement imprévu troubla tout. L'une des deux Demoiselles devint enceinte, & ce fut précisément la maitresse de l'Abbé de *Lille*. On voulut lui faire les honneurs de la paternité, dont il se défendit le mieux qu'il put; l'amante infidelle joua son rôle à merveille, pleura, menaça de poursuivre l'Abbé: celui-ci aima mieux arranger cette affaire avec de l'argent. Le Marquis essuya les mêmes reproches, & ne se sentant pas la conscience bien nette donna 40,000 liv. S'il se piqua de générosité à cet égard, il n'eut pas celle de garder le secret ; & l'Abbé de *Lille* baffoué, honni, chansonné, fut enchanté de trouver l'occasion de partir avec M. de *Choiseul-Gouffier*, qui alloit en Ambassade à *Constantinople* ; afin de laisser oublier cette aventure.

Les bons mots de Mlle *Arnoult* ont de la célébrité. On se rappelle que sa fille a épousé un jeune auteur nommé *Murville*. Mad. de *Murville* a tout l'esprit de sa mere, & est extrêmement blonde. Ces deux personnes, en s'aimant beaucoup, se font réciproquement des niches assez gaies. Mlle *Ar-*

noult avoit aimé le Comédien *Florence*, & après quelques mois l'avoit congédié avec éclat. Mad. de *Murville* applaudit à cette rupture, qu'elle croyoit sincere. Ces jours derniers, elle va voir sa mere le matin, & la trouve tête à tête avec *Florence*. Quand celui-ci se fut retiré, elle témoigna son étonnement à sa mere. --- *C'est pour affaire que cet homme est venu ici*, dit Mlle *Arnoult*, *car je ne l'aime plus*. --- *Ah j'entends*, répliqua Mad. de *Murville*, *vous l'estimez à présent*. Allusion fine au conte qui finit par ce vers : *Combien de fois vous a-t-il estimée?* Quelques jours après cette aventure, dont Mlle *Arnoult* n'a pas perdu la mémoire, un de ses amis vient à lui parler de sa fille, & lui demande s'il est vrai qu'un Anglois est amoureux de Mad. de *Murville*. --- *Je ne le crois pas*, répondit-elle, *je n'ai jamais ouï dire que les Anglois prissent la Toison d'or*.

On a tant parlé du monstre de *Chilly* qu'il faut bien en donner la description, quoique ce soit une plaisanterie dans le genre des mystifications, que l'on a voulu faire au public.

Des chasseurs espagnols au *Chilly* ont découvert un animal amphibie qu'ils ont réussi à prendre avec des filets & qu'ils conservent en vie. Ils lui ont donné le nom de *Harpie*. La



représentation de la figure de cet animal a été envoyée à la Cour de *Madrid*, d'où on l'a fait passer en *France*, & elle commence à circuler dans le public. L'*habitude* de ce monstre ressemble en quelque sorte à celle du *Sphinx*, en ce que le train de derriere est horizontal sur la terre & le train de devant est debout. Sa hauteur depuis le ventre jusqu'à l'extrémité de la tête est de quinze pieds, & la longueur depuis deux especes de pattes d'oye qui soutiennent le devant, jusqu'à l'extrémité *des queues*, est de vingt-deux pieds. La partie supérieure est couverte d'un poil rude & la forme du corps ressemble à celle de l'homme. Du tronc s'élève une tête fort extraordinaire, couverte d'une criniere qui pend des deux côtés. La tête au premier aspect offre la ressemblance d'un lion; mais comme la face est entierement aplatie, on y reconnoit bientôt celle d'un finge. Une gueule extrêmement ouverte & avancée lui donne un air de voracité qui est effrayant. Des deux côtés de la tête s'élèvent à une certaine hauteur deux grandes oreilles pointues & velues comme celles d'un âne. Au dessus de ces oreilles sont deux cornes tortues, comme celles du taureau. Et au dos de cet animal, vers la hauteur ordinaire des épaules, sont placées deux ailes très-fortes, qui ont au lieu de plumes des membranes pareilles à celles des ailes de Chauvesouris. Toute cette partie supérieure de l'animal est soutenue par les deux pattes d'oye placées un peu en avant du milieu du corps. La partie inférieure ressemble à celle du Phoque,

excepté qu'elle est couverte de grosses écailles. A deux pieds environ des pattes est placée une seule nageoire qui s'agite véritablement dans l'eau, & qui sur terre augmente la rapidité de la marche de l'animal, de concert avec les ailes, dont il fait usage lorsqu'il poursuit sa proie. La partie inférieure se termine en deux queues, dont l'une ayant des articulations jusqu'à l'extrémité, peut envelopper la proie de l'animal, & l'autre finit par un dard très-pointu avec lequel, dit-on, il la perce.

On peut juger par cette description combien un tel animal est vorace; la relation ajoute qu'il se nourrissoit également de poissons sur la mer & de buffes sur la terre. Elle ajoute que les chasseurs ont eu beaucoup de peine à le prendre en vie avec de grands filets. Il a montré d'abord beaucoup de férocité; mais après qu'on lui a donné de la nourriture, il est devenu fort doux. Il lui faut beaucoup d'alimens, & on le nourrit alternativement avec du poisson & de la viande.

Cette description a donné naissance à une gravure qui représentoit ce monstre chimérique. Il n'est pas bien prouvé que l'inventeur ait eu l'intention de faire une allégorie, mais la malignité en a imaginé mille.

Pendant que le Parlement de *Provence*, instruisoit le procès du président d'*Entrecasteaux* pour le meurtre de sa femme, ce coupable renfermé dans les



prisons de Lisbonne, adreſſoit à la reine de Portugal une requête très ſingulière & digne d'être conſervée. La voici.

V. M. voit à ſes pieds un criminel, qui vient implorer de ſa Juſtice une punition qui pour lui eſt une grace : c'eſt en tremblant qu'il élève vers elle ſa voix douloureuſe ; ſon délit l'air rendroit même indigne, ſi l'excès de ſes remords n'en eſſaçoit pour ainſi dire l'indignité ; cette ſeule réflexion l'engage à demander à V. M., une mort qui en le puniſſant de ſon crime, mettra fin à toutes ſes peines. Je ſuis ce même *François* qui, arrivé dans vos Etats ſous le nom emprunté de Chevalier de *Barral*, ai été arrêté par vos ordres. Je ne cacherai rien à V. M. Au contraire, pour mériter la grace que je lui demande, j'avouerai tout avec l'exaſtitude la plus ſcrupuleuſe. J' m'appelle *Brunzè d'Entrecasteaux*, d'une famille noble de la *Provence*, né avec une ame honnête & créée pour la vertu, mais trop ardente ; je me ſuis rendu coupable d'un aſſaſſinat.

Transporté par une paſſion violente, & peut-être ( pourrai-je ajouter ) par un ſentiment d'honnêteté, que j'ai porté à l'excès, je me ſuis trouvé coupable, au moment où je croyois n'être que vertueux. Dans le tems que je fais en rougiſſant un aveu ſi déſagréable à V. M., mes remords intérieurs ſ'augmentent ; les plaies de mon cœur ſe rouvrent & deviennent plus cruelles. Je ſais bien que ce n'eſt pas là un châti-  
ment proportionné à l'énormité de mon crime ;

tout ce que je demande, c'est de pouvoir en obtenir un qui puisse l'expier. Mes pere & mere me marierent lorsque j'étois encore bien jeune; je n'avois que 18 ans. Je faisois un de ces partis avantageux que les parens acceptent toujours inconsidérément, sans réfléchir avant tout, s'il n'existe pas quelque antipathie entre les personnes qui doivent s'unir pour toujours. Une autre raison les détermina à me faire contracter ce mariage, c'étoit (à ce qu'ils disoient) afin de me mettre à couvert des passions de mon âge. Mais ils ne songeoient pas que les miennes ne s'étoient point encore développées : aussi leur précaution servit-elle plutôt à les enchaîner pour un tems, qu'à m'en défendre. Comme elles se trouvoient ainsi resserrées & restreintes, leur explosion fut plus violente, & les effets en furent plus funestes. L'instant arriva bientôt, auquel devoit naître la plus forte passion. Un objet séduisant me fit oublier ce que je devois à mon épouse. Cette nouvelle flamme embrasant un cœur sensible & neuf, y fit les progrès, les plus terribles. Celle qui me l'inspiroit paroissoit propre à la justifier; elle ne put résister à la véhémence avec laquelle j'exprimois mes sentimens. Le feu qui me consumoit ne tarda point à pénétrer jusqu'au cœur, & ce fut-là l'époque de tous ses malheurs, & par conséquent des miens. Une passion si puissante, soutenue par quatre années d'habitude & de familiarité, étoit parvenue à son plus haut degré, lorsque la famille vint à découvrir la personne qui en faisoit l'objet. Cet accident mit mon amante dans le



ras de perdre l'espoir de sa félicité, sur laquelle elle avoit dû compter ; & elle se vit en outre sur le point de perdre sa réputation , par le bruit qu'un tel événement pouvoit faire naître. Au désespoir de l'avoir réduite à une situation si cruelle , & ne pouvant y remédier , je voulus au moins la partager avec elle. Je lui fis la proposition de prendre la fuite avec moi ; ce parti m'étoit d'autant plus facile , que j'étois en âge de disposer de mes biens , & j'aurois aisément trouvé une somme assez considérable pour l'entretien de nous deux , dans quelque coin de la terre , que nous aurions cherché pour notre asyle ; mais cette ame divine , qui s'étoit perdue pour moi , ne voulut point que je me perdisse pour elle. Malgré mes larmes & mes prières , elle demeura inflexible ; ces refus en me la faisant admirer davantage , me mirent au désespoir. Je ne vis aucun remède à son infortune , sinon celui que j'aurois pu y porter , si je n'avois point été marié. Cette idée fut cause de ma ruine. Le délire de la passion m'ayant réduit à la cruelle nécessité de choisir entre l'honneur de l'objet que j'adorois , & la vie de celle qui m'avoit été donnée pour compagne , le désespoir s'empara de mon cœur , ma tête chancela , & la main devint coupable ; ah , les forces me manquent à ce souvenir cruel , qui m'opprime & me déchire l'ame. Il est nécessaire que j'ajoute encore à ma honte , & pour donner à la vérité toute l'authenticité qu'elle exige , que j'ai été seul l'auteur d'un

crime si atroce ; je n'y ai point été induit par celle pour l'amour de laquelle je l'ai commis : son ame pure m'en auroit détourné, si elle m'avoit cru capable d'en former le dessein.

Voilà le délit que je dénonce à Votre Majesté, je demande vengeance contre moi-même. Elle satisfera à sa justice, en me punissant, & je bénirai sa clémence, qui me délivrera des tourmens que me causent mes remords. Dès que j'eus commis le crime, je me trouvai pénétré de toute son énormité, sans songer au parti qui me restoit à prendre. Cependant ma famille craignant l'ignominie attachée au châtiment, que je n'avois que trop mérité, me fit partir. Je pris la fuite sans savoir où je devois aller passer le reste d'une vie si coupable. A peine mon esprit put-il recouvrer sa vigueur, qu'il l'employa toute à se tourmenter lui-même. Chaque jour me retraça l'image des tourmens les plus affreux. Le calme qui succéda quelquefois à ces troubles, me fit sentir des peines d'une autre espèce. Ma passion n'étoit point éteinte par le crime qu'elle avoit occasionné, elle paroissoit avoir pris de nouvelles forces, & remplissoit le vuide de mon désespoir.

Dans cette situation cruelle, je fus tenté plusieurs fois de me donner la mort ; mais, V. M. le croiroit-elle ? qu'elle juge par-là de la violence de mon délire. L'amour qui m'avoit rendu coupable, qui redoubloit encore mes peines, étoit le seul obstacle qui m'empêcha de mettre fin à mes jours. L'espérance de revoir celle qui en étoit l'objet, combattoit mes re-



mords, dans le tems que j'en éprouvois toute l'horreur. Dans cette situation j'arrivai dans les Etats de V. M., où arrêté par ses ordres, je ne pus ignorer la cause de ma détention. Me voilà donc privé de l'unique espérance qui me soutenoit ; il ne me reste que mes remords & mon désespoir. La justice de la *France* me reclame ; ma famille a eu assez de crédit pour obtenir que ma peine fût commuée en une prison perpétuelle. Mon esprit ne peut soutenir aucune de ces perspectives. Ce n'est certainement pas la mort que je crains, puisque je la demande à V. M. comme une grâce. Mais ce que je ne pourrai jamais soutenir, c'est l'ignominie qui m'attendroit à mon arrivée dans ma Patrie, qui accompagneroit tous mes pas & qui empoisonneroit les derniers momens de ma vie. Ah, si je dois mourir, que ce ne soit point dans mon pays ! La seconde perspective me présente des idées encore plus terribles. En effet quel genre de vie peut être plus triste que celui de se voir enfermé pour toujours, en bute à ses seuls remords, qui deviennent encore plus cruels par le défaut de distraction ? Ces tourmens quoique longs & affreux n'effaceroient jamais mon crime aux yeux de la Justice & des hommes. La mort donc, de quel que genre qu'elle puisse être, est mille fois plus préférable. Dans cette disposition, je me jette aux pieds de V. M. & je lui demande comme une grâce de me faire subir dans ses Etats la peine que je n'ai que trop méritée.

Mon ame n'étoit point faite pour le crime,

un moment de délire l'a trainée dans l'abîme où elle est tombée. Non moins coupable, ni moins digne de châtement, si elle ne peut obtenir le pardon, elle peut mériter quelque pitié. Que V. M. daigne écouter cette pitié, en m'épargnant la honte de subir le supplice dans ma patrie, & en l'effectuant en *Portugal*. Je fais bien que les préjugés des *François*, lors même que j'aurai payé à la Justice la peine qui m'aura été imposée, ne me délivreront pas de l'infamie attachée à ma mémoire. La justice étant une fois satisfaite, il ne reste plus aucune trace du délit, & le préjugé devrait s'en contenter. J'ose donc espérer, qu'en demandant moi même le supplice que j'ai mérité, & en m'offrant volontairement, je pourrai délivrer mon âme d'une ignominie pour laquelle elle n'étoit point faite & qu'elle a pourrant encourue.

J'aurai dans mes derniers momens la consolation de penser que mon nom ne sera plus en horreur; & lorsque je ferai mes derniers adieux aux auteurs de mes jours, je pourrai leur dire : *vous fils est encore digne de vous, il a effacé la honte dont il vous a couverts, il a satisfait pour le crime dont il étoit coupable; par-là, il est devenu digne de votre compassion.* Si j'avois le bonheur d'émouvoir la pitié de V. M., & que sa clémence l'induisît à m'accorder une telle demande, il ne devroit sûrement point arriver que sa Justice, qui s'intéresse pour tous les objets, craignit d'offenser le droit des Nations, en punissant dans ses



propres Etats le sujet d'une autre Monarchie, qui a commis son crime dans sa patrie. Je me flatte au contraire de démontrer à V. M. que la Justice même doit l'intéresser à me punir. Je ne suis pas coupable comme *François*, ce n'est pas cette Nation que j'ai offensée; je suis coupable comme homme, & c'est à l'humanité entière que je dois la peine de mon crime. Partout où il y a des hommes & des loix qui les gouvernent, je porte sur moi la marque de désapprobation, dont je suis noté. Partout où elle sera reconnue, on pourra faire couler mon sang; c'est dans ce pays que j'ai déclaré mon crime à V. M., en lui dénonçant le coupable. Je suis à la fois l'accusateur, le témoin & le criminel. Que manque-t-il de plus? sinon la condamnation, que je supplie Votre Majesté de prononcer.

J'ose avoir le plus grand espoir dans une demande, qui met V. M. en état de réunir la Justice & la Clémence, deux choses bien difficiles à concilier dans ceux qui gouvernent. Si les tourmens d'une ame, violemment émue contre un délit si opposé à son essence, peuvent mériter quelque pitié, c'est la grace que j'implore de la Clémence de V. M., en lui demandant la mort, pour mettre fin à toutes mes peines, & expier un crime qui révolte l'humanité. Si au contraire je suis trop coupable pour mériter aucune grace, je provoque sa justice, je lui denonce un coupable & la supplie de lui dicter son supplice.

Si V. M. avoit eu une guerre à soutenir, je l'au-

rois supplié, avant d'expier ma faute par le châ-  
timent qui m'est dû, de pouvoir verser mon  
coupable sang à son service, afin que ma mort  
ne fût point entièrement inutile. Mais comme  
V. M. jouit du bonheur de faire goûter à ses  
sujets les douceurs d'une paix profonde, tout  
mon sang appartient à sa justice; si j'obtiens  
cette grâce, je lui serai redevable de l'acqui-  
sition de ma vertu, de la sûreté de mon bonheur,  
& de la fin de toutes mes peines. Si au contrai-  
re elle juge que, vu l'énormité de mon crime,  
mon sang ne doit point infecter ses Etats, il ne  
me reste d'autre parti que celui du désespoir.  
Dans l'un & l'autre cas je ne cesserai, en expi-  
rant, de former des vœux pour la prospérité  
du regne de V. M. En attendant la décision  
qui doit fixer mon sort, je suis avec espérance,  
crainte, & avec le plus profond respect,

De Votre Majesté

*Le très humble & le très obéissant  
serviteur, Brunzi d'Entrecasteaux.*

Nous avons plusieurs classes de roués.  
Les plus gais, mais non les plus benins,  
sont ceux que l'on nomme mystifica-  
teurs. Un de ces Messieurs a un jour  
trouvé plaisant d'inviter à souper les  
plus hupées de nos filles d'Opéra & de  
faire habiller en Capucins quelques uns  
de ses amis, qu'il leur a présentés com-  
me le Général & les principaux officiers  
de la Capucinière de Rome. On leur a



témoigné pendant le repas le respect le plus profond; & enfin à la pénible contrainte que les Belles ont été obligées d'observer pour soutenir leur rôle, a succédé l'humiliation de se voir traitées par les prétendus Capucins avec le dernier mépris & le libertinage le plus audacieux.

On portoit en terre un paysan de *Monbazon* près de Tours. Deux de ses voisins qui soutenoient le devant de la biere, entendent un bruit à *posteriori*. --- Grand bien vous fasse (disent-ils sans s'arrêter ni se détourner: c'est l'usage en pareil cas entre paysans, comme chez d'autres de faire une inclination lorsque quelqu'un éternue.) Ils présu- moient que l'éruption venoit de l'un des deux autres. A quelques pas de là seconde canonade, même réponse. Vient enfin une salve générale: la patience leur échappe, ils mettent la biere à terre pour se gourmer avec l'arriere-garde, lorsque tout à coup le mort vivant fait un dernier effort, pousse le dessus de la biere, en sort, l'emporte sur son dos, court en cet état au village, & arrive enfin chez lui où il surprend sa femme qui le croyoit déjà bien enterré. On a soupçonné celle-ci d'avoir un peu aidé à la lettre; car l'homme étoit brutal, yvrogne, tant soit peu débauché, sujet

d'ailleurs à des assoupissemens léthargiques. Faute de preuves, il n'a été fait aucune recherche à cet égard.

Un de nos Banquiers avoit pris en paiement un Billet de 64,000 liv. d'un Ministre étranger. Il en prévient l'Excellence. -- M., répond elle, je n'ai point sur la place de billet de cette somme; celui ci est faux; je veux l'avoir.... On se rend ensemble chez le Banquier: l'Ambassadeur seul avec lui dans son cabinet, n'a pas plutôt le billet entre les mains qu'il le déchire, en disant que c'est un billet escroqué. Le négociant veut faire fermer les portes, appeller un Commissaire. L'ambassadeur se radoucît & lui dit: -- M., j'ai fait une étourderie, tenez vous tranquille, je vais vous donner un nouveau billet semblable. Après l'avoir écrit il reprend: -- Mais, M., le billet que j'ai déchiré étoit nul: je l'avois fait pour le montant d'une partie de diamans que j'ai achetés de Mlle Duver....; je lui ai payé ce billet depuis, & j'ai cru le lui voir brûler: elle a sans doute jetté au feu devant moi un autre papier en place du billet: avant de vous remettre le nouveau, je veux savoir comment il vous est venu, & que vous m'accompagniez chez le lieutenant de police pour y faire votre déposition. Le Ban-



quier monte dans le cabriolet de l'Ambassadeur qui le menoit lui-même; mais au lieu d'aller à la police; celui-ci fait de grands détours, & dit enfin au négociant qu'il doit absolument se séparer de lui pour aller chez un autre ministre avec lequel il a un rendez-vous important. Après deux heures de promenade & de discussion, il fallût bien que le pauvre Banquier quittât la partie les mains vuides. Il s'est plaint, & a obtenu que M. de Vergennes intervînt pour arranger cette affaire.

On a vérifié qu'en effet le billet avoit été escroqué à l'Ambassadeur & mis ensuite sur la place. S. E. l'a racheté moyennant 600 louis, d'après ce principe que les François ont tant d'occasion de mettre en pratique, que, *quand on fait une sottise il faut la boire.*

Un ingénieur au service de l'Empereur s'étoit distingué dans une opération dont il avoit été chargé. Le Conseil aulique de guerre, en faisant son rapport au Souverain, demanda pour lui une gratification de 500 florins. S. M. I. par une distraction qu'occasionna la foule des expéditions, écrivit 5000 au lieu de 500. Le Président du Conseil représenta au Monarque cette différence. Je me suis bien apperçu, dit S. M., que je mettois un zero de trop; mais

puisque je l'ai mis , il restera & l'ingénieur aura 5000 florins: *Quod scripsi, scripsi.*

Il vint à Vienne en 1782 , un Ambassadeur de l'Empereur de *Maroc* , qui fournit une ample matière à la curiosité & aux conversations. En passant à Venise il alla au spectacle & y fut reçu dans une loge richement décorée. On avoit couvert la balustrade d'un superbe tapis de velours cramoisi brodé en or. Le Ministre africain se méprit d'une manière très fâcheuse sur sa destination , & chercha à s'y asseoir à la Turque. La place étoit un peu incommode ; mais les modes sont si bizarres & si diversifiées qu'il crut devoir se prêter en cette occasion à celle de Venise , non sans peiner intérieurement contre les fots usages d'Europe , ou l'ignorance de ses hôtes. En travaillant à arranger ses jambes sur cette étroite surface , l'équilibre lui manqua tout à coup & l'Exc. Marocaine culbuta dans le parterre , au grand scandale du Corps diplomatique. Il en fut quitte heureusement pour de grands éclats de rire des spectateurs indiscrets , & une blessure à la jambe.

Cet Ambassadeur étoit au reste un homme aimable & instruit , mais il n'en étoit pas de même des gens de sa suite. Comme ils mouroient de froid à Vienne ,



ne, dans le mois de février, ils faisoient dans les poëles & dans les cheminées un feu épouvantable. Le propriétaire de la maison, jugea prudent, au bout de quelques jours, de faire ramoner ses cheminées pendant que les Marocains dormoient encore. Ils s'éveillèrent au bruit que le ramoneur fit en descendant du tuyau & en sautant à terre. On ne peut peindre la frayeur de ces hommes superstitieux à la vue du fantôme noir qui leur offroit un spectacle tout nouveau pour eux. Ils ne douterent pas que ce ne fût l'ange noir de Mahomet, & ils sont partis sans être dissuadés.

Lorsque l'Empereur envoya des troupes dans les Pays-bas, pour soutenir ses prétentions contre les Hollandois pour l'ouverture de l'escaut, on a fait courir cette prétendue réponse du Roi de prusse au Commandant de l'une de ses places, qui lui avoit demandé quelle devoit être sa conduite dans le cas où les Autrichiens voudroient passer sur son territoire: *Si les Autrichiens se présentent pour traverser mes Etats, dites-leur qu'ils se trompent; s'ils persistent, faites-les prisonniers; s'ils se défendent, tuez-les.*

On cite mille mots heureux du Duc de Nivernois. La Reine remarquoit un jour que la médaille d'un Chapitre dont elle venoit de se rendre la protectrice, n'avoit point de légende. Cette médaille représente d'un côté l'image de la Vierge & de l'autre celle de la Reine. La Légende, dit le galant élève ou fils de Voltaire, se présentera à l'esprit de tout le monde. En voyant la Mere de Dieu, on dira : *Avè Maria* ; & pour le portrait de V. M., l'on continuera : *Gratiâ plena*.

Si les lettres ne jettent pas aujourd'hui en France un éclat aussi brillant que le regne de *Louis XIV*, ce n'est pas faute de soins de la part du gouvernement ni de protection de la part des grands. Il y a peu d'écrivains, même parmi ceux dont le talent est médiocre, qui ne reçoivent des bienfaits de quelque Prince ou de quelque grand seigneur ; certains Ministres vont même au devant du mérite littéraire dès l'instant qu'il leur est annoncé. M<sup>r</sup> le Baron de Breteuil a formé un établissement qui honoreroit les plus beaux jours de la littérature. Il a choisi dans l'Académie des *Inscriptions*, huit hommes de lettres qui sont chargés d'examiner & d'extraire les principaux manuscrits de la Bibliothèque du Roi. Chacun de ces



écrivains jouira d'une pension de 1500 liv. ; & celle de M. *Dacier* qui est à la tête de ce comité, sera de 2000 liv. Un pareil encouragement seroit très-avantageux pour les autres gens de lettres, & l'on assure que, pour remplir cet objet, M. le contrôleur général a formé le plan dont voici le précis. Les feuilles périodiques seroient confiées à des écrivains qui se feroient fait des titres par leurs ouvrages. Le produit de ces feuilles leur assureroit d'abord un revenu convenable ; la critique passant par les mains de gens exercés, perdrait cette âpreté qui la rend si fâcheuse ; & l'excédent du bénéfice seroit employé en pensions pour les écrivains que leur âge ou leur fortune mettroient dans le cas d'avoir besoin de ces secours. Ce projet est beau ; mais son exécution paroît susceptible de bien des inconvéniens, quand on songe que les entreprises littéraires seront données comme celles des vivres, à la richesse & surtout à la faveur, qui est toujours capricieuse & qui s'obstine à ne vouloir pas être gênée dans ses préférences.

Le Magnétisme joue un rôle jusques chez les Confiseurs de la rue des *Lombards*. Ils ont coutume d'offrir au public dans le tems des étrennes, des pla-

teaux ornés de figures , & représentant les événemens les plus intéressans qui sont arrivés dans l'année. Au 1<sup>er</sup> de l'an 1785 ils ont fait choix des principales scènes de *Figaro* & des *Docteurs modernes* ; particulièrement celle du *Baquet de santé* & de la *Salle des Crises*. On s'y porte en foule. Dieu fait quel scandale pour les partisans de la nouvelle Doctrine.

Dans un pamphlet qui ne fait pas le moins sensible de leurs chagrins , on a pris pour base l'anecdote que voici.

Mlle *Arnoult* de l'Opéra avoit un petit chien auquel elle étoit fort attachée. Il tombe malade ; on le porte chez *Mesmer* qui pour prouver la vertu du fluide sur les animaux , magnétise le chien. Le malade éprouve des crispations , des convulsions , en un mot les crises les plus favorables. Il guérit. On le rapporte à sa maîtresse qui donne gaîment un certificat de guérison ; mais le lendemain le chien meurt. *Au moins*, dit malicieusement Mlle *Arnoult*, je n'ai rien à me reprocher , le pauvre animal est mort en parfaite santé.

On a raconté cette anecdote du voyage de M. le Comte de *Choiseul-Gouffier*, dans sa navigation de *Toulon* à *Constantinople*. L'Abbé de *Lille* qui est passé



avec cet Ambassadeur , se trouvant à portée de la côte de l'ancienne ville de *Troye* , ne put résister au désir de reconnoître les ruines de cette fameuse ville. Il s'embarqua , lui troisième avec deux Officiers , dans une chaloupe. M. de *Senneville* qui commandoit le vaisseau le *Séduisant* , exigea que le voyage de ces MM. ne durât que deux heures , & qu'ils ne communiquassent pas avec les Turcs qui sont suspects de contagion ; mais à peine la chaloupe les eût elle mis à terre qu'ils oublièrent l'ordre. On fit le signal de retour à la chaloupe , elle rejoignit le vaisseau & les laissa sur la côte. Sur les instances de l'ambassadeur , le Capitaine attendit encore quelque tems les voyageurs qui revinrent e fin sur une saïque turque. M. de *Senneville* craignant d'infecter son vaisseau , refusa de les recevoir , à moins qu'au préalable ils n'eussent été purifiés en se faisant plonger trois fois nus dans la mer. Cette cérémonie fut faite & ensuite on les reçut dans le vaisseau. Les lettres de l'Abbé de *Lille* que l'on a reçues par le retour du vaisseau qui a ramené M. de *S. Priest* à *Toulon* , ne font pas mention de cette anecdote. Il y confirme ce que M. le Baron de *Tott* a avancé dans ses mémoires , de l'état déplorable de la *Turquie* , & dit qu'il croit assister à la dernière représentation de l'Empire *Ottoman*.

Parmi les inventions nouvelles il en est une fort singulière que M. d'*Audouard* vient d'annoncer. C'est un nouveau moulin sans ailes ni croisées. Un mouvement auquel il suffira de toucher une fois pour lui donner l'essor ou l'arrêter, n'aura d'autre interruption que la volonté de celui qui le dirigera. Cette machine ira sans secours humain, sans celui de l'air ni de l'eau ni du feu, sans contrepoids ni balancier. Ce qu'il y a peut être de plus étrange, c'est que l'inventeur ne demande ni fonds ni souscription, mais seulement le tems nécessaire aux ouvriers pour la construction. En attendant la réussite de cette merveilleuse machine, il est prudent de la mettre dans la classe des chimeres du mouvement perpétuel ou des *sabots élastiques*.

M. *Pilâtre de Rozier*, tranquille dans son atelier, écrivoit à ses amis que son *vol* n'étoit pas prêt, & qu'il étoit certain de le devancer. M. *Blanchard* harcelé de son côté par ses souscripteurs & par le Docteur *Jffries*, son obstiné compagnon de voyage, n'annonçoit rien, mais il travailloit à préparer son *Aérostat*. Depuis le 1<sup>er</sup> de l'an 1785, les côtes d'*Angleterre* & de *France* étoient couvertes de curieux & de lunettes, toutes les fois que les



vents paroïssioient favorables à l'arrivée de quelque voyageur aérien. Enfin, le vendredi 7 de Janvier vers 2 heures & demié de l'après-midi, un observateur placé sur la côte de *Boulogne*, découvrit en l'air un petit point noir, qu'il prit pour un Ballon. Il monta aussitôt à cheval, & suivit en diligence le ballon qui grossissoit en s'approchant & qui longoit un peu la côte vers la forêt de *Guines*. A quatre heures du soir, il vit s'abattre un Aérostat & dans la Gondole M. *Blanchard* avec son fidele compagnon le Docteur *Jefferies*. Ainsi M. *Blanchard* est le premier navigateur aérien qui ait traversé la mer. Les Professeurs de physique continuent de soutenir qu'il n'y entend rien & que ce voyage est tout simple; mais le Public qui se rappelle avec quelle audace cet aéronaute partit seul du *champ de Mars*, lorsqu'on eut mutilé son globe, reconnoit un courage aussi intrépide dans le voyage hardi qu'il vient de faire le premier, & qui immortalisera son nom, ainsi que celui de son compagnon. Les envieux qui cherchent toujours à atténuer la gloire qui les offusque, répètent que son entreprise étoit bien plus facile que le voyage projeté par M. *Pilâtre*. A la bonne heure, répondent les bonnes gens, que M. *Pilâtre* fasse donc ce voyage; alors nous le fêterons;

mais il ne sera toujours que le second voyageur aérien qui ait franchi un bras de mer. Un homme de beaucoup d'esprit devant lequel on déprisoit le voyage de M. Blanchard, dit: M. Blanchard a été regardé jusqu'ici par les savans, comme le Poinfinet des Ballons; mais aujourd'hui l'on pourroit bien le regarder comme le Voltaire de l'art de naviguer en l'air.

On donne pour authentique la relation suivante d'une maladie singulière qu'a eue un Curé italien. Quoi qu'il en soit, il est mort en France, dans l'année 1766, une Religieuse qui avoit éprouvé des accidens à peu près semblables.

Je suis né en 1745 dans le village de Maria, de parens jeunes, sains & robustes. Je passai du sein de ma mere dans ses bras pour être nourri de son lait. Cet aliment salutaire donna à mes organes un prompt accroissement & surtout une constitution vigoureuse. Les ris, les jeux, la santé, soignerent mon enfance; nulle langueur, nulle infirmité. Il sembloit que j'avois été excepté des malédictions lancées contre la race d'Adam; & ces heureuses dispositions hâterent ma virilité. A peine avois-je achevé ma onzième année, que la beauté séduisante faisoit déjà sur mes sens & sur mon cœur une vive impression. J'aimois à rencontrer ce sexe enchanteur, & j'égarois déjà mon imagination sur les charmes qu'il dérobe à nos yeux.



*Et vidi, ut perii, ut me malus abstulit error.*

Jaurois sans doute obéi à de si doux penchans, si je n'avois été retenu par les exhortations continuellés de mes parens qui me destinoient à l'état ecclésiastique, non comme à l'état le plus saint, mais à celui qui pouvoit relever ma famille. Je n'entrois point dans ces vues d'économie, & ce combat entre les sens & la raison fut l'époque de mes maux & la cause de mes infortunes. Je ne prétends pas dire que dans un âge si tendre il m'eût été salutaire de suivre les conseils de mes passions, mais peut-être mes parens devoient-ils chercher à les adoucir & non à les étouffer. Ils auroient pu détourner ma curiosité sur d'autres objets, occuper mon esprit des sciences, dompter mon tempérament par les exercices du corps. Mais tous ces objets ne faisant point partie de mon éducation, la nature me ramenoit sans cesse vers ceux qui portoient le bonheur dans mon ame. Partagé entre l'amour impérieux du plaisir & les remords de ma conscience; épouvanté de l'horreur qu'inspire le premier crime, ne pouvant plus supporter un état si violent, je pris la salutaire résolution de répandre mes chagrins dans le sein de mon pere.

Cet honnête homme plus occupé de sa profession que de mon état douloureux, plus attaché à ses intérêts qu'à ma félicité, ou plutôt (je lui dois cette justice) la cherchant où il ne devoit pas la trouver, m'expose la médiocrité de sa fortune, le nombre de ses enfans, & exagere les richesses & les avantages de l'état ecclésiastique, auquel me destinoit un oncle qui vouloit me faire

passer ses bénéfices. Me voyant insensible aux flatteuses espérances que l'avenir faisoit briller à mes yeux, il me serra tendrement dans ses bras, me conjurant de donner du pain à lui & à mes frères. Père aveugle ! il ne savoit pas tous les maux qu'il préparoit à lui & à toute sa famille ; il ne savoit pas que la violence que je me faisois pour obéir, devoit me rendre victime d'une des plus affreuses maladies... Hélas ! je l'ai vu depuis ce père infortuné, surpris, atterré, immobile à la vue d'un fils languissant. Je l'ai entendu exprimer sa douleur, se reprocher une faute, qui est peut-être plus celle de la Société que la sienne ; je l'ai vu enfin succomber sous ses remords trop tardifs, & descendre au tombeau avant d'être parvenu à la moitié de la carrière ordinaire.

Ma vocation à l'état ecclésiastique fut donc décidée par intérêt, & acceptée par résignation. De ce moment je jurai au ciel de combattre la nature. Quelle entreprise ! celle de ces audacieux mortels qui entassant monts sur monts vouloient détruire l'Olimpe, ne peut pas lui être comparée. Quel abîme s'ouvrit sous mes pas !

Je commençai d'abord par établir mon nouvel état sur deux bases inébranlables. La crainte de Dieu, sans cesse présente, s'opposoit à mes pensées, à mes desirs, à mes sentimens les plus secrets. La crainte du blâme public m'éloignoit des Sociétés dangereuses & d'un monde un peu choisi. Au milieu des efforts qui agitoient mon âme, je désirai un guide. C'est dans la tempête qu'on a besoin d'un pilote expérimenté. Mon choix tomba sur un vieux ecclésiastique chez qui les passions



étoient éteintes, ou plutôt qui n'en avoit jamais connu d'autres que celle d'accoutumer les jeunes gens au célibat.

La plus forte preuve que je pusse lui donner de la sincérité de mes intentions fut de lui ouvrir mon cœur, & de lui dire combien la fougue de mon tempérament étoit opposée aux devoirs qu'imposoit la Religion à ses Ministres. Ce premier aveu au lieu de le rebuter ne fit qu'enflammer son zèle. Selon lui j'étois destiné à remporter une victoire qui intéressoit le ciel; j'étois dans le cas de fixer l'attention de Dieu & de la cour céleste, & sur le point de cueillir des lauriers auxquels il vouloit prendre part comme *Patrocle* faisoit pour *Achille*. Il voyoit déjà dans les cieux la couronne de gloire & d'immortalité. Zèle inconsidéré! ce bon prêtre ne savoit pas quelles contradictions s'élevent entre la *Nature* & la *Grace*; que la grace soutient, purifie, perfectionne la première mais ne détruit jamais, à moins d'un miracle, & quel miracle encore!

Cependant victime de l'ignorance de mon directeur & de ma crédulité, j'acceptai ses conseils & j'entrai dans toutes ses vues. Il me parloit sans cesse de la faute du premier homme que devoit expier sa postérité, & me représentoit un Dieu vengeur, jaloux, terrible. Pour lui plaire je m'interdisois jusqu'à la vue de la campagne. La lecture des livres ascétiques fut la seule nourriture de mon ame. J'éprouvai une tristesse profonde que je crus être la perfection de la religion chrétienne. Mon directeur me disoit que le malin esprit m'empêchoit d'embrasser l'état ecclésiastique; mais

qu'aussitôt mon sacrifice fait, la paix & la sérénité descendroient dans mon ame.

Le jour de ce sacrifice arriva enfin Je me trainai aux pieds des autels avec cet ennui secret qui accompagnoit toutes mes démarches; je fléchis le genou, baissai la tête, & tombai comme une victime sous le couteau du sacrificateur, couteau mille fois plus cruel que celui qui immola la fille de *Jepthé* & d'*Agamemnon*, puisque celui-ci frappa la victime d'un seul coup, tandis que mon supplice dure encore.

Puisqu'il étoit prononcé, ce vœu barbare, il falloit l'accomplir. J'adoptai le genre de vie des anciens anachorettes, & résolu de m'occuper sans cesse pour éloigner toute pensée voluptueuse.

Sur ces entrefaites mourut mon vieux oncle, qui devoit me faire hériter de ses biens économiques & de ses bénéfices. Ce prétendu héritage suffit à peine aux frais de ses funérailles, & quant à ses emplois, ils furent donnés à des hommes plus capables de les remplir. La voilà donc évanouie cette flatteuse espérance! après trois ans de sollicitations & d'importunités, j'obtins la cure d'une pauvre paroisse de campagne. Ma solitude nouvelle me fit espérer une existence plus tranquille. Quel danger pouvoit il y avoir au milieu de quelques familles d'agriculteurs, que je voyois une fois la semaine! Six mois s'étoient déjà écoulés depuis que je goûtois quelque ombre de tranquillité, lorsque la saison de l'automne, qui peuple les campagnes, des oisifs des villes, vint de nouveau troubler mon repos. Ma défaite étoit d'autant plus sûre, que je ne craignois pas le danger.



J'étois dans ma trente deuxieme année, lorsqu'une nuit, mon ame échauffée par le souvenir de certains objets, & faisant passer son trouble dans mes sens, je m'imaginai que j'étois prêt à tomber dans un désordre que j'avois eu tant de peine à éviter. Réveillé par une si forte impression, en maudissant la cause, je me traitois comme si j'avois été coupable, & voulant tromper la nature, je me levai bien avant l'aurore. Après diner je fus dans une maison voisine où m'appelloient les devoirs de la société. En entrant dans la salle, mes regards se porterent sur deux dames qui intéresserent si fort mes yeux & mon cœur qu'elles me parurent tout en flammes, & étincelantes comme des personnes qu'on électrise. Ignorant la cause physique d'un effet si singulier, je l'attribuai à un prestige surnaturel, & je me retirai. La maîtresse de la maison, surprise d'un départ aussi précipité & aussi incivil, m'en demanda la raison. Je lui répondis franchement qu'elle avoit chez elle des objets trop séduisans, qui m'obligeoient à partir: mais que j'aurois l'honneur de la voir une autre fois. Ce qu'il y avoit de plus surprenant dans cette aventure, c'est que la maîtresse de la maison n'étoit pas moins belle que les deux autres dames, & cependant elle ne faisoit sur moi aucune impression.

Sorti de cette maison, éloigné des objets qui m'avoient si subitement attaché, devenu plus tranquille enfin, je sentoits toujours une chaleur extraordinaire que je ne pouvois comprendre ni expliquer.

Le jour suivant je résolus de retourner à la

maison : monté en voiture , je me croyois toujours sur le point de tomber comme si elle se fut renversée. Je criai plusieurs fois au voiturier de s'arrêter , mes puériles frayeurs le faisoient rire , & je ne soupçonnois seulement pas de quoi il rioit. Tout étoit dérangé dans mon être. Mon erreur consistoit à attribuer aux objets extérieurs un dérangement qui n'étoit que dans mes organes. Arrivé à un petit village , & m'arrêtant à un cabaret , je demandai à manger. Mais le pain , le vin , tout ce qu'on avoit servi me paroissoit mis pêle-mêle. Persuadé alors que l'esprit d'illusion me poursuivoit par-tout , je me mis à crier contre l'hôte , que je soupçonnois d'y entrer pour quelque chose ; je remontai furieux , dans ma voiture & continuai ma route. Rapprochant ce que j'avois vu la veille de ce qui m'arrivoit , je me confirmai dans l'opinion que j'étois le jouet d'une puissance supérieure. Vinrent s'offrir alors à ma mémoire une foule de passages de l'écriture sainte. Comme c'étoit le livre que j'avois le mieux lu , je l'avois si présent à ma mémoire qu'il n'y a guere de circonstance de ma vie à qui je ne pusse en appliquer quelques-uns. Je me rappelai donc ce que dit S. Paul , que nous n'avons pas à combattre contre le sang & contre la chair , mais contre la malice & la méchanceté des puissances surnaturelles. Je ne reconnus plus pour auteur de mes maux que le démon auquel je me proposai de faire une cruelle guerre par les prières , les jeûnes , les exorcismes. Je continuai mon voyage , mais comme un autre *Saül* ne respirant que vengeance contre l'esprit tentateur.



Arrivé dans la maison de mon pere, je me crus moins agité, soit que l'éloignement des objets tranquillisât mon imagination, soit que le plaisir d'embrasser les miens occupât doucement mon ame : mais tout-à-coup après le-dîner je sentis mes membres s'étendre, se roidir, & tout mon corps trembler avec d'horribles convulsions comme une forte attaque d'épilepsie. Il me sembloit que la machine du monde étoit d'effoute, que le ciel & la terre trembloient, & que les élémens mêlés & confondus avoient perdu leur forme & leur couleur. Mes parens étant accourus, me prirent dans leurs bras, me mirent au lit & me réchauffèrent, croyant que j'avois froid.

L'excès du mal fut accompagné d'une espece d'aliénation d'esprit & d'un fréquent délire. On me saigna, mais la saignée augmenta mes souffrances. On me fit prendre des bains ; mais avec si peu de précaution, que sans la vigueur de mon tempérament, j'y eusse trouvé la mort. Ils me calmerent sans doute ; mais peu après mon imagination fut remplie d'une foule d'images séduisantes. Toutes les beautés de l'Asie, les physionomies agréables de l'Europe, me passèrent tour à tour sous les yeux. Il me sembla encore qu'un personnage de distinction, que je connoissois pour un fort galant homme, étoit devenu un libertin, & se moquoit avec mépris de mon attachement pour les devoirs imposés à mon état. D'autres fois je croyois être Joseph, & avoir à mes côtés la luxurieuse Putiphar. Rien ne peut égaler l'horrible supplice que me faisoit éprouver la cruelle alternative de résister aux graces qui allumoient

le désir, ou de transgresser des sermens faits au pied des autels.

Ces tourmens n'étoient pas toujours de la même violence, ils changeoient aussi d'objet. Quelquefois l'activité qui me devoit devenir aussi une fureur guerrière, j'assistois aux combats, aux sièges dont j'avois entendu parler & je me croyois un *Alexandre*, un *Achille*, un *Pyrrhus*, un *Henri IV* & un *Charles XII*. Victorieux à Arbelles, faisant le siège de Tyr, mon imagination me représentoit les sept cents Tyriens crucifiés sur le rivage de la Mer. A ce spectacle, saisi d'horreur, j'abhorrois le Héros sanguinaire de la Macédoine & ne voulois plus être un pareil monstre. Je m'attendrissois sur les victimes de sa cruauté, je leur rendois la vie, je les consolais, je leur donnois des noms; il me sembloit les voir, leur parler, entendre leurs remerciemens.

Quelque tems après je crus être Achille assiégeant Troye; lorsque les flammes l'eurent consumée, je devins Charles XII à la tête des braves Suédois; la belle & séduisante Comtesse de Königsberg venoit, au nom d'Auguste, me supplier de poser les armes & de laisser respirer la Pologne. Ce n'étoit pas le terme de mes folies héroïques. Je crus voir un Roi à la tête d'une puissante armée, venir renouveler la trop fameuse St. Barthelemi.

Je ne quittois les fureurs guerrières que pour un autre genre de folies. Je me crus Roi, & fis fleurir dans mes états toutes les sciences, la peinture, la sculpture, l'architecture, la Géométrie. Chaque rêve sembloit pour moi une réa-



lité. Après avoir été affecté d'une foule de desirs il me vint dans l'esprit de me marier. Je crus voir des femmes de toutes les nations, de toutes les couleurs.

Mon imagination hésitant entre tant de beautés, il me sembla que je devois en épouser une de chaque nation, & selon les usages & les loix de leur pays. Je n'y trouvois nulle répugnance, si ce n'est de tomber dans une mollesse si contraire à mes premiers principes. Pour la prévenir je résolus de laisser mes femmes chacune dans leur province & de les voir seulement dans mes différens voyages. Une d'entre elles étoit sans cesse présente à mon souvenir. C'étoit une jeune & belle fille que j'avois apperçue quelques jours avant ma maladie. Je lui ouvris mon cœur, je lui exprimais mes desirs avec tant d'ardeur! je n'avois jamais lu de roman, je n'avois jamais rendu de soins, je ne savois pas dire quatre paroles à une femme. Les cantiques de Salomon pouvoient seuls suppléer à mon inexpérience. Je doute que ce Roi, des Rois le plus sage, ait jamais brûlé d'une ardeur plus vive que celle qui me consumoit. J'en parlois ouvertement. Mon pere & ma mere étoient dans ma confidence. J'avois oublié mon état, & je leur parlois avec candeur, des besoins de mes sens. J'étois surpris qu'ils pussent me contredire. Un prêtre des environs se mit un jour de leur parti; je lui parlai avec tant d'éloquence, qu'il se tût. Il avertit ma famille que j'étois possédé du même démon que St. Paul avoit chassé du corps d'une fille. Je ne pouvois gueres en vouloir à un diable qui éloignoit de moi de semblables

oisifs, dont l'indiscrete curiosité retardoit sa guérison.

Il seroit trop long de raconter tout ce qu'éprouva de tourmens & d'illusions ce malheureux curé; il doit la cessation de ses maux à cette même nature qu'il avoit tant combattue. On peut deviner quelle espece de remede il mit en pratique. Il recouvra ses forces & pour être utile à ceux qui éprouveroient le même sort, il écrivit un traité pour démontrer que la continence répugne à la nature, à la morale que Jesus Christ a enseignée, à la discipline, établie par St. Paul, à l'esprit d'une sage législation, au bien de l'état, à la religion même, dont elle éloigne les cœurs. Ce traité n'a pas encore été imprimé. Au reste, personne ne pouvoit mieux écrire sur le célibat que celui qui en a été si cruellement victime.

*Fin du second Volume.*



CHOIX DES PIÈCES FUGITIVES.

*Les plus piquantes qui ont circulé dans les  
sociétés en 1783 & 1784.*

---

*Requête des Biens-aimés de Nosseigneurs les  
Prélats, adressée à M. le baron de Bre-  
teuil au sujet de l'ordre du Roi qui a ren-  
voyé les évêques dans leurs diocèses.*

Supplie humblement en Chorus  
Votre généreuse Excellence,  
La Société de *Venus*:  
Au nom de la Tout-Puissance,  
Du très Haut & très saint Amour,  
De rappeler, en ce séjour,  
De nos chers amans la présence.  
Ils nous livrent à l'abandon,  
Pour obéir à votre lettre...  
Envers nous, s'ils ont pu commettre  
Une odieuse trahison,  
Vous venez de le leur permettre.  
Hélas ! nous avons des enfans  
Privés des secours de leurs peres.  
Voyez les, pâles & souffrans  
Sur le sein de leurs tristes meres,...  
Précieux à l'humanité,  
Ces êtres trempés de nos larmes,  
N'ont rien : -- On leur a tout ôté.  
Nous succombons à nos alarmes :

Si, nous refusant sa bonté,  
 Votre Excellence est inflexible,  
 Nous allons mourir de douleur,  
 N'ayant pu dans notre malheur,  
 Rencontrer un mortel sensible..

Monseigneur, un Prélat galant,  
 A nos yeux est un homme aimable :  
 D'esprit, d'amour étincelant,  
 Il devient bientôt adorable. --  
 Ah le moyen d'y résister !  
 Quand sur un lit, semé de roses,  
 Un bel Ev<sup>que</sup> ose tenter,  
 Sur nos lèvres à demi closes,  
 Un doux, tendre & brûlant baiser,  
 On lui donne alors mille choses,  
 Sans pouvoir rien lui refuser.  
 Très faiblement la main s'oppose,  
 A celui qui sait tout :  
 On ne doit jamais repousser  
 Le plaisir que l'Amour propose.

Nous avons vu nos bons amans,  
 Attendis, humains, charitables,  
 Laisser, de leurs mains vénérables,  
 Mille fois tomber des présens..  
 Sur la foule des indigens,  
 Fleurer avec ces misérables.

Dans le temple, aux pieds des autels,  
 Sous la chasuble & sous la mitre,  
 Ne nous paroissant plus mortels,  
 Des Dieux ils méritoient le titre :



Les prêtres, sous leurs saints habits,  
Remplissant les sacrés mystères,  
Impriment, dans les sanctuaires,  
Des traits dont le cœur est surpris.

Malgré soi, l'on sent qu'on les aime;  
Ils prêchent toujours l'art d'aimer...  
Et l'amour de l'être suprême,  
Bien senti, vient nous enflammer,  
Pour ses charmans ministres même.

Introduites chez les Prélats,  
La nuit partageant leurs foiblesses,  
Nous recevons, entre leurs bras,  
Les plus agréables caresses. --

*Paris* s'en doute & ne fait pas  
Qu'ils ont de charmantes maîtresses,  
Dont ils chiffonnent les appas,  
Pour mieux exciter leurs tendresses...

Leur amour n'est point scandaleux,  
La discrétion, le silence,  
La paix président à leurs feux. --  
L'œil fin du public curieux,  
Ne surprend point leur jouissance:  
Avec un peu de vigilance,  
On sait conserver l'apparence;  
Il est facile d'être heureux...

Les fots ne sont pas généreux;  
Et pour un prélat amoureux --  
S'ils le savoient, leur voix barbare  
Pousseroit des cris furieux. --

Ah ! qu'un tendre évêque s'égare ;  
 Faut-il pour cela le punir ?...  
 Non : Monseigneur ! à la nature ,  
 Sur l'autel du plus doux plaisir ,  
 Tout mortel a le droit d'offrir  
 L'encens d'une volupté pure.  
 Nature , Hymen , voilà les loix  
 Qui doivent gouverner le monde ;  
 Réglant , de la beauté féconde  
 Les plaisirs , les devoirs , les droits.  
 Ils disent aux humains sensibles : --  
 „ Vivez , aimez , multipliez ,  
 „ Si vous voulez fouler aux pieds  
 „ Les passions les plus terribles. „  
 C'est la morale de l'amour ,  
 Le ciel en approuve l'hommage :  
 Ici bas , fixant son séjour ,  
 Dieu chercheroit un bon ménage ;  
 Il y trouveroit son image...  
 Sa main y verse , chaque jour ,  
 Ses biens... Le couple , heureux & sage ,  
 Devient son plus parfait ouvrage. --

Ce n'est pas au fond d'un couvent ,  
 Que le bonheur tient son empire :  
 Quiconque gémit & soupire ,  
 N'est pas heureux un seul moment.

Ici , l'humaine destinée  
 Est de se revoir dans ses fils...  
 Voir mûrir ces objets chéris ,  
 Voilà l'attente fortunée  
 De tous les cœurs vraiment unis.



O Monseigneur ! Daignez nous rendre  
 Nos amans , que vous exilez :  
 Dans leurs évêchés rappelés ,  
 Ils nous ont laissé l'ame tendre ,  
 Avec laquelle vous voulez  
 Qu'ils soulagent leur bergerie :  
 Ils lui portent des sens troublés ,  
 Comme nous mêmes déolés ,  
 Ils sont dégoûtés de leur vie.  
 D'ennuis , de douleurs accablés ,  
 Ils maudissent la Prélature :  
 Les soins touchans de la nature  
 Sauront dissiper leurs chagrins...

A nos vœux soyez exorable ;  
 Daignez adoucir nos destins :  
 A des veuves , des orphelins ,  
 Daignez vous montrer charitable !

Il n'est de bonheur véritable  
 Pour un ministre tel que vous ,  
 Que de faire le bien de tous.  
 Vous fûtes tendre époux , bon Pere....  
 Au nom du ciel , soulagez nous ,  
 Du pouvoir grand dépositaire ,  
 Il est glorieux & bien doux  
 De chercher le bien & le faire.



## CHANSON.

Sur l'air : *Qu'est-ce que cela me fait à moi ?*

Que digne enfant de Mégère ,  
Un vil Zoïle en fureur ,  
Déchire l'heureux vainqueur  
Et de Sophocle & d'Homere :  
Hé ! qu'est ce que ça me fait à moi ;  
J'aime , je lis mon Voltaire :  
Hé ! qu'est-ce que ça me fait à moi ,  
Quand je chante & quand je boi !

Que Life passe en caprices  
L'esprit le plus à l'envers ;  
Qu'aux plus singuliers travers  
Chloé joigne tous les vices :  
Hé ! qu'est-ce que ça me fait à moi ,  
Rosette fait mes délices :  
Hé ! qu'est ce que ça me fait à moi ,  
Quand je chante & quand je boi !

Qu'un riche habit à la mode  
Soit le passeport d'un fat ;  
Qu'un élégant Magistrat  
Des Loix ignore le Code :  
Hé ! qu'est-ce que ça me fait à moi ,  
Moi , des plaideurs l'antipode :  
Hé ! qu'est ce que ça me fait à moi ,  
Quand je chante & quand je boi !

Qu'une Conseillère aimable  
Pour amie ait pris Laïs ;

Que



Que d'un tel écart surpris  
 Son mari la donne au diable :  
 Hé ! qu'est-ce que ça me fait à moi ;  
 Chacun aime son semblable :  
 Hé ! qu'est ce que ça me fait à moi ,  
 Quand je chante & quand je boi !

Qu'à trente ans au fond de l'ame ,  
 Mainte fille à qui l'Hymen  
 Ne dira jamais *Amen* ,  
 Contre le siecle declame :  
 Hé ! qu'est ce que ça me fait à moi ;  
 Je vis si joyeux sans femme :  
 Hé ! qu'est ce que ça me fait à moi ,  
 Quand je chante & quand je boi !

Que sur la Scene divine ,  
 Où six esprits immortels  
 Auront toujours des autels ,  
 Le goût des Drames domine ;  
 Hé ! qu'est ce que ça me fait à moi ,  
 J'y vois Moliere & Racine :  
 Hé ! qu'est ce que ça me fait à moi ,  
 Quand je chante & quand je boi !

Que tout claque Gabrielle  
 Quand son cuisinier lui sert ,  
 Dans une fausse à robert ,  
 Le cœur d'un amant fidele :  
 Hé ! qu'est ce que ça me fait à moi ;  
 Je siffle une horreur si belle :  
 Hé ! qu'est-ce que ça me fait à moi ,  
 Quand je chante & quand je boi !

Qu'un sot, chez qui l'or abonde,  
 Soit partout chéri, fêté;  
 Qu'un Astronome vanté  
 En rêvant creux nous inonde:  
 Hé! qu'est-ce que ça me fait à moi,  
 Qu'un fou submerge le monde:  
 Hé! qu'est-ce que ça me fait à moi,  
 Quand je chante & quand je boi!

Que l'entretien de Fanchette  
 Coûte au vieux Duc un mont d'or;  
 Que la fine mouche encor  
 Plume un Midas en cachette:  
 Hé! qu'est-ce que ça me fait à moi,  
 L'Amour m'a donné Rosette:  
 Hé! qu'est-ce que ça me fait à moi,  
 Quand je chante & quand je boi!

Qu'un Editeur que j'estime,  
 En recevant ma chanson,  
 Ou la brûle sans façon,  
 Ou dans son Journal l'imprime:  
 Hé! qu'est-ce que ça me fait à moi,  
 Rosette la croit sublime,  
 Hé! qu'est-ce que ça me fait à moi,  
 Quand je chante & quand je boi!





---

Les ON-DIT,

Sur l'air : mon pere étoit pot...

Voulez-vous savoir les *On-dit* .

Qui courent sur Thémire?

*On dit* que , par fois , son esprit

Paroit être en délire.

Quoi ! de bonne foi ?

Oui , mais croyez moi ,

Elle fait si bien faire ,

Que sa déraison ,

Fussiez vous Caton ,

Auroit l'art de vous plaire.

*On dit* que le trop de bon sens

Jamais ne la tourmente :

*On dit* aussi qu'un grain d'encens

La ravit & l'enchanté.

Quoi ! de bonne foi ?

Oui , mais croyez moi ,

Elle fait si bien faire

Que même les dieux

Descendroient des cieus

Pour l'encenser sur terre.

Vous donne-t-elle un rendez-vous ,

De plaisir ou d'affaire ;

*On dit* qu'oublier l'heure en vous ,

Pour elle c'est misere.

Quoi ! de bonne foi ?

Où , mais croyez-moi ,  
 Se revoir auprès d'elle ,  
 Adieu tous les torts ;  
 Le tems même alors  
 S'envole à tire-d'aile.

Sans l'égoïsme rien n'est bon ;  
 C'est là sa loi suprême :  
 Aussi , s'aime t-elle , dit-on ,  
 D'une tendresse extrême.  
 Quoi ! de bonne foi ?  
 Oui , mais croyez moi ,  
 Laissez lui son système ;  
 Peut-on le blâmer  
 Et savoir aimer  
*Ce que tout le monde aime.*

#### EPIGRAMME.

Quelqu'un disoit qu'à l'Opéra  
 Le public , nombreux ce jour là ,  
 Avoit , dans l'ardeur qui l'entraîne ,  
 Claqué Suffren plus que la Reine.  
 De Bievre dit : je l'ai prévu ;  
 La plus charmante des Princesses ,  
 Quoique Reine , n'a que deux fesses ;  
 Au lieu que *Suffren* a vaincu (vingt culs.)



## LE PALAIS ROYAL.

*Air : du Vaudeville du Mariage de  
Figaro.*

Vivent les nuits étoilées  
De ce jardin enchanteur  
Où nos femmes sont voilées,  
Aux dépens de la pudeur !  
Dessous ces fraîches allées  
Là moins sage est à l'abri  
De la honte & du mari.

La femme mûre & facile  
Y vient tromper un moment,  
Mais la jeune plus subtile  
Trouve la main d'un amant :  
Alors, par un charme utile,  
Aux doux accens des chanteurs,  
La voix manque aux spectateurs.

Mais chut, on y voit sans cesse  
Les illustres de la cour  
S'y délasser dans la presse,  
Des bienséances du jour :  
Aisément chaque Princesse,  
Docile à son écuyer,  
Saïsit le ton du quartier.

Ce mélange d'impudence,  
De tendresse & de gaité,  
Depuis quelque tems en France,

Fait notre amabilité :  
 La prude & froide décence  
 Combat , brouille tous les goûts ;  
 La licence les joint tous.

---

VAUDEVILLE sur l'Air : *Changez-moi  
 cette tête.*

Momus , prends ta fêrûle !  
 L'hydre du Ridicule  
 Demande un autre Hercule ;  
 Elle n'a plus de frein.  
 Poursuis de rue en rue  
 La fatale cohue  
 Qui va choquant la vue ;  
 En chantant ce refrain :  
 Changez-moi cette tête ,  
 Cette grotesque tête ,  
 Changez-moi cette tête ,  
 Tête de Mannequin.

Courtisan très-solide ,  
 Robin souple & timide ,  
 Colonel intrépide ,  
 Qui bravez les sifflets ;  
 Docte encyclopédiste ,  
 Honnête Journaliste ,  
 Amusant nouvelliste ,  
 Brochurier à pamphlets ,  
 Changez toutes ces têtes ,  
 Ces intrigantes têtes ,  
 Changez toutes ces têtes ,  
 Têtes à Camoufflets.



## M. de la Land...

Un petit astronome  
 A figure de Gnome,  
 Veut devenir grand homme,  
 On ne fait pas par où.  
 Il rate la Comète,  
 Dérange sa planète;  
 Et tout Paris répète  
 En lui faisant hou hou,  
 Changez moi cette tête,  
 Cette comique tête,  
 Changez moi cette tête,  
 Tête de sapajou.

## Mad. de B.....

La libertine Orphise,  
 Coquette à tête grise,  
 Etend sur sa peau bise  
 Trois couches de Carmin;  
 Mais sa gorge tombée,  
 Et sa face plombée,  
 Et sa taille bombée,  
 Font peur même à Jasmin.  
 Changez moi cette tête,  
 Cette lascive tête,  
 Changez-moi cette tête,  
 Tête d'une Catin.

## L'Abbé de Lisl...

Un poète à front blême  
 Donne à certain poème  
 Sa sécheresse extrême  
 Et son air minaudier;

Maint bataud imbécille  
 Va di'ant par la ville.  
 Messieurs, place à Virgile;  
 Mais il entend crier,  
 Changez moi cette tête,  
 La plagiaire tête.  
 Changez moi cette tête,  
 Tête de Teinturier.

Mad. de la Rey.

Diogene moderne,  
 Un fou que chacun berne  
 Croit tenir la lanterne  
 Et tranche du Caton;  
 Contre la raillerie  
 Sa cervelle aguerrie  
 Affiche la folie,  
 Et prêche la raison.  
 Changez moi cette tête,  
 Cette grimaude tête,  
 Changez moi cette tête,  
 Tête de hérisson. (\*)

Le Parl....

Un corps antique & grave  
 A des formes esclave  
 Assemble son conclave  
 Pour réformer ses loix;  
 Mais à son avarice  
 L'habitude & l'épice  
 Fut toujours trop propice

---

(\*) *Allusion à sa coiffure.*



Pour en céder les droits :  
 Qu'on me change ces têtes ,  
 Ces formalistes têtes ,  
 Qu'on me change ces têtes ,  
 Toutes ces têtes de bois.

Les Docteurs *Mesmer* & *Des'on*.

Un Tudesque empirique .  
 Au bout d'un doigt magique ,  
 Fait naître la colique  
 Ou la chasse à l'instant ;  
 Son Don Quichotte assure  
 Que la mort en murmure ,  
 Et cite mainte cure  
 Dont il est seul garant.  
 Changez moi ces deux têtes ,  
 Ces magnétiques têtes ,  
 Changez moi ces deux têtes ,  
 Têtes de Charlatans.

Le Musée.

Un prétendu Musée  
 A la tourbe abusée  
 Debite prose usée  
 Et grands & petits vers ;  
 La bourgeoise Caillette  
 La Pédante en lunette ,  
 Rimailleur à soubrette ,  
 Loue à tort à travers.  
 Qu'on me change ces têtes ,  
 Ces méiromanes têtes ,  
 Qu'on me change ces têtes ,  
 Têtes à bonnets verts !

Le Docteur *Franklin*.

Nestor de l'Amérique ,  
 Prise la voix publique  
 Du monde politique  
 Et du monde savant ;  
 Mais dédaigne l'hommage  
 Dont ce peuple volage  
 Sans respect pour ton âge  
 T'ennuie à chaque instant ;  
 Conserve bien ta tête ,  
 Ta vénérable tête ,  
 Conserve bien ta tête ,  
 Mais sans la montrer tant.

L'Auteur.

Un Rimeur satirique  
 Dans son humeur caustique ,  
 Des sots qu'il mord & pique  
 Fait le portrait hardi :  
 De sa plume maligne  
 La pétulance insigne  
 Aux masques qu'il désigne  
 Se joint lui-même ici.  
 Changez-moi cette tête ,  
 Cette fantasque tête ,  
 Changez-moi cette tête ,  
 Tête d'un étourdi.

## A FIGARO.

Disciple enjoué de Thalie ,  
 Toi , qui du bonnet de Momus  
 Coëffes la tête d'Uranie ;



Toi qui le martyr de l'envie ,  
 Au moment qu'on te crut exclus  
 Par une cabale ennemie ,  
 Revins soudain d'Andalousie  
 Escorté de jeux & de ris ,  
 Pour dérouter la calomnie  
 Et faire rire tout Paris ,  
 Salut , enfant de la folie.

Par un accueil bien mérité ,  
 Le public a donc fait justice  
 Des fots qui t'ont persécuté :  
 En vain leur absurde malice ,  
 Au Roi t'avoit représenté  
 Comme un fou digne du supplice ,  
 De qui la coupable gaité  
 Alloit choquant l'autorité ,  
 Compromettant mainte Excellence ,  
 Se jouant de la gravité  
 De plus d'un corps plein d'importance ,  
 Et poussant même la licence ,  
 Jusqu'à dire la vérité :  
 Comme Tartuffe maltraité ,  
 Tu trouves la même vengeance.

Qu'un triomphe aussi glorieux  
 Echauffe, excite ton courage ,  
 Tu fis un chef-d'œuvre , fais mieux ,  
 Aristophane de notre âge ;  
 Pénètre jusques dans les cieux ;  
 Bannis en maint sot personnage  
 Que l'erreur met au rang des Dieux.

A ton folâtre persifflage ,  
 Immole ces grands si petits ,

Chardon qu'un hasard fit éclore,  
 Où le laurier croissoit jadis ;  
 Fléaux dont le luxe dévore  
 Le peuple objet de leur mépris,  
 Que leurs mœurs corrompent encore,  
 Et qui de titres souvent faux  
 Repaissent leur stupide yvresse,  
 Semblent penser que la noblesse,  
 De vertus ainsi que d'impôts,  
 Exempte leur vaine hauteesse.

Peins d'une couleur vengereffe,  
 Les vils pontifes de Themis,  
 Prévaricateurs aguerris,  
 Qui, le front armé d'impudence,  
 A la toilette de Cypris,  
 Vont de l'arrêt de l'innocence  
 Fixer & recevoir le prix ;  
 Ces publicains aux mains avides,  
 Dont les cœurs offrent le portrait  
 De la tonne des Danaïdes ;  
 Les vilirs tyrans par brevets,  
 Craints par l'abus de la puissance,  
 Qui sur le front de l'innocence  
 Promènent sans nulle prudence  
 Et les chaînes des malfaiteurs  
 Et le glaive de la vengeance ;  
 Mais laissant ces vices divers,  
 Fredonne encor sur ta guitare,  
 Nos petits talens, nos grands airs,  
 Et la kirielle bizarre  
 De nos jeux & de nos travers,  
 Qu'un jour & vieillit & répare.



Chante nos femmes en faveur ,  
 Donnant dans un boudoir magique ,  
 Le sceptre d'administrateur ,  
 Et le rameau diplomatique ,  
 Et le ruban de la valeur ,  
 Et le fauteuil académique ,  
 Et l'hermine du sénateur ,  
 Et la simarre apostolique ;  
 Célèbre nos jeunes héros ,  
 De Suffren & de la Fayette ,  
 Se croyant les dignes rivaux ,  
 Pour avoir fait mainte conquête ,  
 Prenant d'assaut lits de repos ,  
 Mettant aux fers quelque cailllette ;  
 Maint seigneur se croyant Poète  
 Pour avoir fait des madrigaux  
 Et chanfonné quelque coquette ;  
 Nos begeules d'ies Saphos ,  
 Les conciles de la toilette ;  
 Nos mœurs libres , nos vers moraux  
 Et la guerre de l'ariette ,  
 Et la justice des journaux.  
 Rappelle enfin sur notre scène  
 La joie au front toujours serein ,  
 Dont le Drame à pleurer enclin  
 Usurpe si fort le domaine.  
 Au milieu des ris & des jeux ,  
 Et toujours de bons mots prodigue ,  
 Ramène l'art ingénieux  
 De suspendre au fil d'une intrigue  
 L'essain des spectateurs joyeux.

Conserve surtout la franchise.

Et ton utile liberté :  
 Le Roi le veut & l'autorise.  
 Eh ! comment de la vérité  
 Louis pourroit il se défendre ?  
 On le fait bien , Sa Majesté  
 Ne peut que gagner à l'entendre.

## EPIGRAMME.

*Sur les Danaïdes & le Mariage de Figaro.*

Que penses tu , dis-le moi sans mystère ,  
 Des nouveautés qu'aujourd'hui chez *Moliere*  
 Et chez *Quinault* , on court avec fureur ?  
 -- *L'une fait honte & l'autre fait horreur.*

## CHANSON SUR LES GLOBES.

AIR : le premier jour de l'an.

L'autre jour quittant mon manoir,  
 Je fis rencontre sur le soir  
 D'un Globiste de haut parage ;  
 Il s'en alloit tout bonnement,  
 Chercher un lit au firmament  
 Et moi je lui dis bon voyage.

Dans sa poche un bonnet de nuit,  
 Pour la lune un mot de crédit,  
 C'étoit , hélas ! tout son bagage.  
 Mais avec l'électricité ,  
 Damon l'avoit très bien lesté :  
 Il pouvoit dissoudre un orage.



Le vent devint son postillon ,  
 Un nuage son pavillon !  
 Chacun le combloit de louanges :  
 D'après ce secret merveilleux  
 On ira dîner chez les Dieux ,  
 Prendre son café chez les anges.

Ah ! bon Dieu , que je suis content ,  
 Disoit un fils presque expirant ,  
 A sa bonne mere attendrie !  
 Nous pouvons renvoyer la mort  
 Avec un globe , sans effort ,  
 Dans le ciel j'irai tout en vie.

Sœur Colette dans un couvent  
 A l'aspect du globe mouvant ,  
 S'écrioit : ah ! chose effroyable !  
 Il va pleuvoir dans nos jardins  
 Des étourdis qui par essaims  
 Nous rempliront d'air inflammable.

Lise disoit à son époux ,  
 Qui se plaignoit d'un rendez-vous ,  
 Donné pour les barques volantes :  
 Ah ! Monsieur, pourquoi tant crier ?  
 Je veux aussi que du béliet ,  
 Vous ayez les armes parlantes.

De tous les voyages divers ,  
 Celui qui se fait dans les airs ,  
 Est la plus plaisante aventure ,  
 Souvent par de simples hasards ,  
 De Saturne on passe dans Mars ,  
 Et de chez Vénus dans Mercure.

## EPIGRAMME.

Le grand *Newton* lui-même au ciel marqua  
   sa place ;  
*Montgolfier* cherche encor la sienne en ra-  
   tonnant :  
 L'Anglois d'un coup - d'œil sûr , a mesuré  
   l'espace ;  
 Le François le parcourt sur les aîles du vent.

*Sur les Ballons aërostatiques.*

Le pauvre public est charmant !  
 Souffrir ainsi , qu'on lui dérobe  
 Et ses bravos & son argent :  
 Plaisante merveille qu'un globe  
 Qui met d'abord les gens en l'air !  
 A l'Opéra j'en vis hier  
 Deux bien blancs , bien ronds , qui me firent  
 L'effet que nos badauds admirent ;  
 Hé bien ! je n'en suis pas plus fier.  
 Je ne crois pas que j'imagine  
 De faire imprimer quelque jour ,  
 Quelle longueur a ma machine ,  
 Son diamètre & son contour.  
 Non , je fais jouir en silence ;  
 Longtems , ( je t'en fais confidence , )  
 J'ignorois l'art de maîtriser  
 Mon Gaz qui s'échappoit d'avance ;  
 Mais à force de m'exercer ,  
 De répéter l'expérience ,



Comme un autre j'ai su trouver,  
 Sans me lester avec du sable,  
 Le secret de ne m'élever  
 Qu'à certain degré raisonnable;  
 J'ai bien peur de n'en devenir,  
 Entre nous, qu'un peu trop habile;  
 Au point où je suis descendu,  
 Je regrette, le croiras-tu ?  
 Le tems où comme un imbécille,  
 Je montois à ballon perdu.

*La Semaine Couleur de-Rose.*

Que le Parisien est un franc étourdi !  
 A fêter le Drame il s'étoit enhardi ;  
 Et par ce *Figaro*, follement applaudi,  
 Le voilà sous mes yeux encor ragaillardi ?  
 Pour mot que la gaîté n'aura point affadi,  
 Je tiens de ma semaine un plan bien arrondi :  
 Un joli *Requiem* pour dimanche à midi,  
 Item, chez Curtius les grands voleurs lundi,  
 Item, chez Arlequin *Jenneval* pour mardi,  
 Item, chez Pocquelin *Beverley* mercredi,  
 Le combat du Taureau, près de *Pantin* jeudi,  
 Un spectacle infernal, où l'on fait vendredi, (\*)  
 Ah ! si pour la Clôture, on pendoit samedi !

(\*) *A l'opéra, les Danaïdes.*





„ Une heure ou deux. Dites votre Rosaire.  
 „ Et sur le soir, passez chez notre Apo-  
 thicaire.

„ Allez & recevez ma bénédiction. „

Il dit & dans l'émotion  
 De son premier enthousiasme  
 Il court chez le Frater ; l' tire par le bras ;  
 S'inquiert subtilement si l'art ne pourroit  
 pas ,

Par quelque benin cataplasme  
 D'une belle au besoin , rajuster les appas.

Combien cette cure nouvelle  
 Qu'on pourroit répéter souvent  
 Feroit d'honneur à son couvent !

„ A d'autres ! De Par-Dieu , vous nous la  
 baillez belle ,

Reprit le vieux droguiste en jurant contre lui ,

„ Etes-vous donc fait d'aujourd'hui ,

„ Si nous avions telle recette ,

„ La fortune de l'ordre eût été bientôt faite. „

#### ENIGME *Sur le monstre de Chily.*

Bon public qui d'un œil surpris  
 Contemple ce monstre en peinture,  
 Regarde-toi : d'après nature  
 C'est ton portrait fait à Paris.

Ces cheveux à la conseillère  
 Te représente *Bride-oison* (\*)

(\*) *Juge dans le Mariage de Figaro.*

Qui met comme un autre Samson  
Tout son esprit dans sa crinière.

Sous l'heureux signe du Taureau,  
Ne vois tu pas le mariage,  
Que son ami le cocuage  
Fait directeur dans un bureau.

Cette longue oreille t'explique  
Ce qu'on pense de tes Midas,  
Jugeant ce qu'ils n'entendent pas  
Et sachant tout hors la musique.

Sous cette barbe le clergé  
Recele encor le fanatisme;  
Mais à côté du Magnétisme  
Le bienheureux *Labre* est rangé.

Cette mâchoire si pesante  
Aux dents longues, aux deux crochets,  
Grands & petits faiseurs d'extraits,  
A vous-même vous représente.

Je vois entre ces deux tetons  
La plus fine des épigrammes;  
Elle en veut aux filles garçons,  
Surtout aux hommes qui sont femmes.

Ce nombril est mystérieux,  
Avec l'index il sympathise,  
Et c'est par-là qu'on *mesmerise*  
Nos belles qui s'en portent mieux.

Quelle est donc cette patte d'oie  
Dont les ergots sont si crochus?  
C'est la griffe de nos *Cresus*,  
Qui s'ouvre à l'aspect de sa proie.



Ce large ventre de poisson,  
 Cette nageoire, ces écailles,  
 Ce sont nos marins de Versailles  
 Aussi corsaires qu'à Boston.

La double queue est le symbole  
 Du politique, adroit serpent,  
 Qui marche & s'élève en rampant  
 Ou vous pique selon son rôle.

Enfin, car il faut abrégier,  
 Au derrière ces courtes ailes,  
 Navigateur en l'air, sont celles  
 Qui vous servent à diriger.

Je dois un mot aux grandes vues  
 Du pere du monstre glouton,  
 Qui te propose sans façon  
 De multiplier tes sangsues. (\*)

Vaudeville sur l'air de *Blondel*, dans  
*Richard Cœur de Lion*.

Que maintenant dans *Paris*  
 Nos héros, nos beaux-esprits  
 Forment mille compagnies;  
 Sallons, Clubs, Académies,  
 Et que je ne sois de rien,  
     C'est bien, très bien,  
     Cela ne m'étonne en rien;  
 Je ne pense comme personne  
     Et je chanfonne.

(\*) On espere, dit-il, attraper la femelle du  
 monstre, pour perpétuer sa race.

Qu'au seul nom de Figaro  
 J'entende crier Bravo;  
 Et que tout son coq à l'âne,  
 Son procès & sa Suzanne  
 Caufent un bruit général,  
 C'est mal; très mal,  
 Mais tout cela m'est égal,  
 Je pense comme mon Grand'pere,  
 J'aime *Moliere*.

Que par esprit de parti  
 On claque *S. Hubert*,  
 Qui n'a pour toute maniere  
 Qu'une tête minaudiere  
 Avec un fausset discord,  
 C'est fort, très fort,  
 Mais j'aime qu'on soit d'accord,  
 Moi je hais sa voix glapissante,  
 J'aime qu'on chante.

Que le Charlatan *Mesmer*,  
 Avec un autre *Frater*,  
 Guérissè quelques femelles  
 En agitant leurs cervelles  
 Et les touchant Dieu sait où;  
 C'est fou, très fou,  
 Et je n'y crois point du tout,  
 Mais je pense qu'il magnétise  
 Par la sottise.

Que la galante *Comtat*,  
 Mette en fort mauvais état,  
 La jeunesse & la finance  
 D'un étranger d'importance  
 Qui ne vouloit que l'avoir,  
 C'est noir, très noir,



Mais c'est simple à concevoir ,  
 Elle pense comme sa mere ,  
 Elle est trop chere.

Qu'à dire ainsi son avis ,  
 On ait cent mille ennemis ;  
 Et qu'avec un peu d'adresse ,  
 D'impudence ou de bassesse ,  
 On puisse avoir quelqu'éclat ,  
 C'est plat , très plat  
 Et je n'en fais nul état ,  
 Mais je pense qu'il faut tout dire ,  
 J'aime mieux rire.

#### LE PETIT MENAGE.

Que j'aime ton simple réduit ,  
 Sa propreté , son élégance !  
 Ni l'or , ni l'azur n'y reluit ;  
 Il est orné de ta présence :  
 Caché sous l'aîle du silence  
 Le plaisir y vient chaque nuit ;  
 Tout l'y peint , le jour l'y réveille ;  
 Au lieu d'offrir quelque merveille  
 D'un luxe qui lui feroit mal ,  
 On voit ton bouquet de la veille  
 Qui rafraichit dans le crystal.  
 Au souffle du vent qui frissonne ,  
 Qui passe entre les rideaux blancs ,  
 Suspendu près de ta couronne ,  
 Ton corset de nuit abandonne  
 Et laisse flotter ses rubans.  
 Ta guirlande avec négligence

Tombe du coin de ton miroir ,  
 Et tout le jour par l'espérance  
 L'œil de l'amour jouit d'avance  
 En voyant les bandeaux du soir.  
 Ici me ravit & m'embrase  
 Le moule de ton pied léger ;  
 Là sous des courtines de gaze  
 Les plaisirs semblent voltiger.  
 De leurs traits, lorsque tu reposes ,  
 Tous les amours veillent armés ,  
 Toujours prêts à fouler les roses  
 Dont tes draps blancs sont parfumés.  
 Le luxe a-t-il rien qui vaille  
 Ces six chaises où l'ouvrier  
 Entrel'ça l'or de la paille  
 Sur quatre appuis de cerisier ;  
 Cette table où ta main légère  
 Sur un lin pur sème des fleurs ;  
 Où tout l'éclat de leurs couleurs  
 Se réfléchit dans la fougère ?  
 A la recherche des ragoûts  
 Dont s'éguillonne un goût malade ,  
 Que je préfère la salade  
 Qu'au retour de la promenade  
 J'aime à manger sur tes genoux !  
 Le jus de *Pomarre* & de *Beaune* ,  
 Le Nectar des Dieux & des Rois ,  
 Vaut-il la sève de *Pomone*  
 Qui coule sous tes jolis doigts ,  
 De *Scubac* ou de *Fleur d'Orange* ,  
 Quand nous nous portons un défi ,  
 Si notre cerveau le déränge ,  
 Le plaisir en fait son profit.



Il nous excite, il nous entraîne ;  
 Nous quittons la table tous deux ,  
 Et du coin d'un œil plein de feux ,  
 Ton regard me montre l'arène  
 Où nous attendent d'autres jeux.  
 Ta gaieté folle , intarissable ,  
 Succède à ces tendres ébats ,  
 Et je te vois rire aux éclats  
 Du discours le plus raisonnable.  
 Toujours au lit , toujours à table ,  
 C'est ton esprit qui reste à jeun.  
 Que tu me parois adorable  
 Quand tu n'as pas le sens commun !  
 Rien ne t'attache & ne t'arrête...  
 Que j'aime à te voir sur ce ton ,  
 Que le désordre de ta tête  
 Sied à celui de ta maison !  
 Va , laisse aux autres l'étalage  
 Et le vain luxe de l'esprit ;  
 On peut s'en passer à ton âge ;  
 On en a lorsque l'on sourit.  
 J'aimè mieux ton petit ménage  
 Où le jour du bonheur m'a lui ,  
 Qu'un asyle où le mariage  
 Légitime & fixe l'ennui.

---

#### LE PETIT SOUPER

Dis-moi donc , aimable Henriette ,  
 Lorsqu'au théâtre , hier au soir ,  
 Laisant pour t'entendre & te voir ,  
 Crier *bravo* sur une ariette ,  
 A l'impression du moment  
 Tome. II.

Ayant cédé sans résistance,  
 Sans préambule, sans nuance.  
 Je te déclarai brusquement  
 Mon caprice & ma préférence;  
 Que me disoit ton œil charmant,  
 Et tout l'esprit de ton silence,  
 Et ce souris si finement  
 Mêlé d'un rayon d'indulgence  
 Et d'un léger étonnement ?

Par une règle assez commune,  
 Puis je les expliquer tous deux ?  
 La surprise étoit pour mes feux,  
 Et le souris pour ma fortune.  
 Il est vrai : j'ai passé le tems  
 D'une amoureuse impatience ;  
 Mais il est tel pas dans ta danse  
 Qui me remettroit à vingt ans.  
 Et crois-tu, jeune enchanteresse,  
 Que dans ton bel œil de saphir  
 Je puisse encor voir sans ivresse,  
 Et sans que le trait du desir  
 A l'instant m'atteigne & me presse,  
 Briller le signal du plaisir ?  
 Dans mon asyle viens répandre  
 Son éclat, son charme divin.  
 A souper je t'y vais attendre.  
 Couvert bien net, du plus beau lin ;  
 Une pyramide de roses,  
 A chaque grace un plat bien fin...  
 A toi seule tu les composes.  
 Sous tes doigts de lis jaillira  
 De l'Epernai l'ambre liquide ;  
 L'encens d'Amathonte & de Gnide



Sur un autel y brûlera.  
 Dans l'éclat transparent du verre,  
 Sous mille formes s'y jouera  
 Une flamme vive & légère.  
 Viens faire asseoir à ton côté  
 Les deux enfans de la folie,  
 L'enjouement & la volupté:  
 Du feu léger de la saillie  
 L'un à souper peut pétiller,  
 Plus sensible & non moins aimable,  
 L'autre s'y pourroit ennuyer.  
 Ah ! voudrois-tu la renvoyer  
 Quand nous aurons quitté la table !

# LES AMANS CASUISTES.

## Conte.

Un échappé du séminaire,  
 Bien patelin, bien sensuel,  
 Pressoit la timide Glycere  
 De conduire son ame au ciel  
 Par un chemin qui n'y va guere.  
 Fi donc, Monsieur, c'est un péché mortel,  
 Et si je puis, je ne veux point en faire ;  
 Laissez moi donc, ou j'appelle ma mere.  
 -- Mon bel enfant, quittez ce front sévere,  
 Répond le jeune chérubin,  
 C'est un péché que la colere !  
 Puis promenant sa chatouilleuse main  
 Sur les lys mobiles d'un sein  
 Que couvre une gaze légère :  
 M'enviez-vous, dit-il d'un air benin,

Une innocente fantaisie  
 Qui n'ôte rien à vos appas ?  
 C'est un gros péché que l'envie ,  
 Et Dieu ne le pardonne pas.  
 Le jeune apôtre eut peu de chose  
 Pour combattre un péché d'orgueil ;  
 Son exorde fut un sourire  
 Accompagné du plus tendre coup d'œil ;  
 Tout le sermon fut : *Je vous aime* ;  
 Trois petits mots qu'il fut paraphraser  
 Mieux que n'eût fait S. Augustin lui même ,  
 Et la péroration fut un ardent baiser.  
 Que voulez vous que fasse une novice  
 Contre un séducteur à collet ?  
 Il obtint tout ce qu'il vouloit  
 En prêchant contre l'avarice.  
 Pour un sermon il en fit trois ;  
 Mais las , à quel revers la nature est soumise !  
 Voilà l'éloquence aux abois.  
 La Néophite avec raison surprise  
 Qu'il eût perdu sitôt l'usage de la voix ,  
 Et qui goûtoit au fond d'une ame bien éprise ,  
 Sa morale onctueuse , insinuante , exquise ,  
 Dans la ferveur & le tendre abandon  
 D'une ame à Dieu nouvellement soumise ,  
 Demandoit un nouveau sermon :  
 Il en fit un contre la gourmandise ,  
 La peignit comme un souffle émané du démon.  
 Glycere d'un regard où se peignoit l'ivresse ,  
 Jetté nonchalamment sur le froid directeur ,  
 Lui dit : Je vous entends , mais croyez vous ,  
 Monsieur ,  
 Qu'on se sauve avec la paresse ?



---

MES SPECIFIQUES.

Air : Où allez-vous Monsieur l'Abbé ?

Si l'on en croit certain Docteur,  
*Spécifique* est un mot trompeur ?

Mais, moi, ne lui déplaît,

Eh ! bien,

Je me ris de sa thèse ;

Vous m'entendez bien.

En vain ce Docteur mécréant  
Proscrit l'opium & l'aimant :

En morale & physique,

Eh ! bien,

Il est maint *Spécifique* ;

Entendez-moi bien.

Si j'éprouve un accès d'ennui,

Je prends vite un julep d'Aï ;

Et soudain l'allégresse

Eh ! bien,

Exile ma tristesse,

Vous m'entendez bien.

D'amour ai je un transport févreux ?

Mon fébrifuge est merveilleux ;

Les charmes de ma Belle,

Eh ! bien,

Calment cette étincelle ;

Vous m'entendez bien.

Des Vers quelquefois le Démon

Vient-il me souffler son poison ?

Le spectre d'un Nonnote ,  
 Eh ! bien ,  
 M'en verse l'antidote ,  
 Vous m'entendez bien.

Si des pavots assoupissans  
 Mouillent en vain mes yeux pesans ,  
 Vite , j'ouvre tel Livre...  
 Eh ! bien ,  
 De sommeil il m'enivre ,  
 Vous m'entendez bien.

De la satire le serpent  
 M'atteint-il de son dard perçant ?  
 Je ris de sa piquûre ;  
 Eh ! bien ,  
 Radicale est la cure ,  
 Vous m'entendez bien.

N'ai-je pu me soustraire aux yeux  
 D'un hydrophobe furieux ?  
 Le venin qu'il distille ,  
 Eh ! bien ,  
 Fuit en vapeur subtile ,  
 Vous m'entendez bien.

De tel barbouilleur de papier ,  
 Qui mandie un brin de laurier ,  
 Je ris de la sottise ;  
 Eh ! bien ,  
 Et cela l'émétise ,  
 Vous m'entendez bien.

De la marotte de Momus  
 Je frotte l'orgueil d'un Crassus.



La friction caustique,  
 Eh ! bien,  
 Guérit ce mal chronique,  
 Vous m'entendez bien.

Sous le masque de l'amitié,  
 Si l'on m'a séduit à moitié,  
 Mon cœur rompt la symphise,  
 Eh ! bien,  
 Des nœuds que je méprise  
 Vous m'entendez bien.

Enfin, deux beaux yeux font l'aimant  
 Qui m'attire invinciblement ;  
 Ce puissant magnétisme,  
 Eh ! bien ;  
 Vaut bien le *Mesmerisme* (\*)  
 Vous m'entendez bien.

Pour vous qui ne m'entendez pas,  
 Consultez de jolis appas ;  
 Venez auprès d'Adelle,  
 Eh ! bien,  
 Mais craignez l'étincelle...  
 Vous m'entendez bien.

Si tel dans mes vers croit se voir,  
 Son ame est son premier miroir ;  
 Chantons sans médifance,  
 Eh ! bien,  
*Honni qui mal y pense*,  
 Vous m'entendez bien.

---

(\*) Mot composé par allusion au *magnétisme animal* de M. Mesmer.

Venus pleuroit la mort de son cher Adonis,  
Et pour la consoler l'amour étoit près d'elle :  
Dans ce jour trop affreux , ah , dit-elle , mon  
fils.

Venus pleuroit la mort de son cher Adonis,  
Et pour la consoler l'amour étoit près d'elle :  
Dans ce jour trop affreux , ah , dit-elle , mon  
fils.

Pour finir mes tourmens que ne suis je mortelle !  
Aux amans malheureux que le trépas est doux !  
Quels propos, dit l'amour, Maman, y pen-  
sez-vous ?

On passe un tel souhait à la petite Aurore  
Qui n'ayant que son vieux Titon,  
A force de lui dire : *encore !*

Le précipita chez Pluton ;  
Mais vous , des graces la déesse ,  
L'objet des vœux des immortels ,  
Vous qui voyez sur vos autels

Fumer l'encens qu'allume la jeunesse,  
Pouvez-vous désirer le destin des mortels ?  
Ah ! Cessez de haïr votre divine essence :

Le désespoir n'a qu'un moment ;  
On se calme, & bientôt une femme qui pense  
Songe à l'amant qui doit succéder à l'amant.  
Eh, qui pourra jamais, dit Venus toute en larmes,

Remplacer celui que je perds ?  
Il le fera dans peu , bannissez vos alarmes ,  
Lui répliqua son fils. Pour vaincre l'univers  
Les yeux de la beauté valent mieux que mes  
armes ;

Oubliez ce jour malheureux

Que



Que Phœbus va plonger dans le sein d'Am-  
phitrite,

Venez former de nouveaux nœuds

Dignes de la belle Aphrodite,

L'amour saura les rendre heureux.

Je prétends même augmenter les délices

Qui doivent suivre vos desirs,

Et je veux, prolongeant les amoureux plaisirs,

Corriger la nature & vaincre ses caprices.

Un fruit nouveau, d'un goût divin,

Du parfum le plus agréable,

Ignoré jusqu'ici, va croître en mon jardin.

Bientôt placé sur votre table,

De vos mets succulens ce sera le plus fin ;

Au corps exténué, réduit à l'impuissance,

Son alkali rendra la première vigueur,

Et même sur l'hymen étendant sa puissance

Sa vertu, des époux réveillera l'ardeur.

Mais pour obtenir ce prodige

Que mon cœur prépare à vos feux,

L'implacable destin exige

Un sacrifice rigoureux.

Je tremble en répétant sa sentence cruelle :

Il faut, dit-il, sur le bel Adonis

Renouveler l'aventure d'Atys,

Et que semblable aux prêtres de Cybele,

On livre à Cupidon ce que ces furieux,

Dégradant leur espèce, osent offrir aux Dieux.

Tel est du sort la loi sévère.

A ces mots la fureur s'empara de Cypris :

Dans ses regards en feu, ses transports & ses

cris,

Des filles de la nuit on vit le caractère.

Tome II.

X

De reproches sanglans elle accabla son fils.  
 L'amour leva les yeux : il méconnut sa mere.  
 Ce n'étoit plus la Reine de-Cythere  
 Qu'entourent les jeux & les ris ;  
 C'étoit le masque de mégere.

Sexe enchanteur, vos traits si séduisans, si  
 doux,

Né sont pas faits pour la colere.  
 Evitez les transports furieux ou jaloux,  
 Les graces ne sont plus où l'on voit le cour-  
 roux.

Vos armes sont le don de plaire,  
 Servez-vous du pouvoir qu'il vous donne sur  
 nous.

Tout effort violent est de courte durée ;  
 De la sensible Cythérée  
 Le vif emportement bientôt se modéra.  
 L'amour s'en apperçut, avec elle il pleura ;  
 Venus en sanglotant cessa de se défendre :  
 Résiste-t-on aux pleurs que l'amour fait ré-  
 pandre ?

Ce qu'il demandoit, il l'obtint.

Mais quand la nouvelle en parvint

Aux oreilles de Proserpine,

Grande fut la rumeur dans l'empire des morts.

La jalouse déesse, en son humeur chagrine,

Vouloit quitter les sombres bords.

Junon prend son parti, la querelle s'allume,

Jupiter, selon sa coutume,

Écoute tout avec bonté,

Et de ce qui fut raconté

Mercure (\*) en grossoyant fit un ample volume.

(\*) On sait que Mercure est le Dieu de l'éloquence  
 & des voleurs.



Tandis qu'on occupoit Themis  
 A débrouiller ce cahos insipide,  
 L'amour fuyoit d'un vol rapide,  
 Fier des dépouilles d'Adonis.  
 Bientôt il atteignit les champs de la Doride.  
 Là de ses propres mains, dans un terrain aride,  
 Que d'un de ses traits il bêcha,  
 Avec soin il les met près du temple de *Gnide*.  
 Le mystère servoit de guide  
 Et de son voile le cacha.  
 Phœbus par sa chaleur féconde  
 Les fit germer en éclairant le monde;  
 Le plaisir vint les arroser;  
 Dans ses profonds laboratoires  
 La nature entreprit de les fertiliser;  
 Elles devinrent *Truffes noires*.  
 Jaloux de ce succès l'amour les recueillit;  
 A souper chez Venus lui-même il les servit.  
 Mars avoit accordé le repos à la terre  
 Et venoit à *Paphos* en goûter la douceur;  
 Il les lui présenta, souriant à sa mère;  
 Venus à ce signal du petit enchanteur,  
 Refusa d'y toucher, soupçonnant le mystère,  
 Mais le Dieu des héros les trouvant de son goût,  
 Sans façon en mangea comme on mange à la  
 guerre,  
 C'est-à-dire qu'il mangea tout.  
 Ce qu'il en advint, le dirai je ?  
 Non : je dois taire & respecter  
 Les miracles des Dieux. Je ferois sacrilège  
 Si j'entreprendois de conter  
 Sur mes pipeaux, de faits qu'il faut chanter.  
 Apollon & Voltaire ont seuls ce privilège.

Pour vanter le joyeux pouvoir  
 De la production nouvelle ,  
 Je crois qu'il fût de savoir  
 Que la blonde Venus ne fut jamais si belle  
 Que le lendemain de ce soir.  
 Mars n'avoit plus cet air farouche  
 Qui force les guerriers à braver les hasards ;  
 Les ris voltigeoient sur sa bouche,  
 La douce volupté tempéroit ses regards.  
 Ainsi le vrai plaisir embellit ce qu'il touche ,  
 L'amour, glorieux , satisfait  
 Du succès de cette aventure ,  
 Laisse le soin à la nature  
 De nous dispenser ce bienfait ,  
 Et la nature pour lui plaire  
 Cultive encor la truffe à l'ombre du mystère  
 Et lui conserve sa vertu :  
 Cette plante aux savans prouve son origine ,  
 En vain on la disleque , en vain on l'examine ;  
 Son germe est toujours inconnu.  
 En attendant qu'on le devine ,  
 Jouissons , cher ami ; le reste est tems perdu.

---

#### LES INFORTUNES D'ABAILLARD.

Sur l'Air de *Marlborough*.

Ecoutez , sexe aimable ,  
 Le récit , le récit lamentable  
 D'un fait très véritable  
 Qu'on lit dans S. Bernard.

Le Docteur Abaillard  
 Maître dans plus d'un art ,  
 Précepteur de fillette ,



Soupiroit, soupiroit en cachette,  
 Pour la niece discrète  
 Du chanoine Fulbert.

Sous le même couvert  
 Logeoit le Galant-verd.  
 Son latin avec zèle  
 Il montrait, il montrait à la belle,  
 Et l'on dit qu'auprès d'elle  
 Il ne le perdoit pas.

Mais un beau jour, hélas !  
 Donnant leçon tout bas,  
 Fulbert avec main forte  
 Vient frapper, vient frapper à la porte  
 Entouré d'une escorte  
 De deux hommes à pied.

Abailard effrayé  
 Et mourant à moitié,  
 Quand on vint les surprendre,  
 Lui faisoit, lui faisoit... bien comprendre  
 Un passage assez tendre  
 Du savant arc d'aimer.

Il voulut s'exprimer,  
 Mais sans plus s'informer,  
 L'abbé saisit le drôle,  
 Lui coupa, lui coupa... la parole,  
 Et le maître d'école  
 Par force resta court.

Dans ce funeste jour  
 On vit pleurer l'amour,  
 Sans jeter feu ni flamme;  
 Réfroidi, refroidi pour sa dame,

Abaillard , en bonne ame ,  
A S. Denis s'en fut.

De facin à l'affut  
Il trompa mieux le but  
Que défunt S. Antoine ,  
Car la main , car la main du chanoine ,  
De l'ennemi du moine  
L'avoit mis à couvert.

Voyant tout découvert ,  
Loin de l'oncle Fulbert ,  
La dévote Héloïse  
Qu'on avoit , qu'on avoit... comprise ,  
S'en fut droit à l'église  
Du couvent d'Argenteuil.

Dans l'excès de son deuil ,  
Auprès de son cercueil ,  
Elle invoquoit la Vierge ,  
Et touchoit , touchoit le concierge  
Pleurant aux pieds d'un cierge ,  
L'objet de ses amours.

Mais après quelques jours  
Beaucoup plus longs que courts ,  
Quittant ce domicile ,  
Abaillard , Abaillard plus tranquille ,  
Lui fit don d'un asyle  
Non loin de son couvent.

Trop près de son amant  
En proie à son tourment  
La plaintive fillette ,  
Bien souvent , bien souvent indi scrette ,  
Pour lui conter fleurette  
Oublia son serment.



Héloïse en pleurant  
 Le mit au monument ;  
 Elle eût mieux fait d'en rire ,  
 Car avant , car avant qu'il expire ,  
 Elle eut pu déjà dire ,  
 Ici gît mon amant.

---

# LA PEUR DE LA MORT.

## Conte.

Auprès d'un bois écarté , solitaire ,  
 Un bucheron pauvre comme il en est ,  
 Avoit construit une frêle chaumière  
 Où tous les soirs le bonhomme trainoit  
 Son lourd fagot , la faim & la misère.  
 ( Cela soit dit sans affliger ton cœur ,  
 Car mon dessein n'est tel , ami lecteur. )  
 Le forestier veut & content de l'être ,  
 N'avoit qu'un fils , l'espoir de ses vieux ans.  
 C'étoit Janot : dans le réduit champêtre ,  
 Sous le taillis où le ciel l'a fait naître  
 Il a déjà compté quinze printems ,  
 Et voit , dit on , le seizieme paroître  
 Plus beau pour lui que tous les précédens.  
 Trop foible encor pour porter la coignée  
 Mais de bonne heure au travail façonnée ,  
 Tontôt sa main donne au flexible osier  
 En se jouant la forme d'un panier :  
 Tantôt il sème autour de son asile  
 Non pas des fleurs , mais un légume utile  
 Que l'appétit assaisonne au besoin.  
 Dans ses travaux il avoit pour témoin  
 Et pour compagne Annette sa cousine.  
 Rose naissante , elle étoit orpheline .

Dès son enfance , & n'ayant d'autre appui.  
 Que son pauvre oncle , elle vivoit chez lui.  
 Tout beau , conteur ( vadire un petit-maitre )  
 De sa beauté vous ne nous dites mot :  
 Faites-la belle , ou vous n'êtes qu'un sot.  
 Belle ! eh qu'importe ; a-t-on besoin de l'être  
 A quatorze ans ? mais Annette l'étoit  
 Sans le savoir : ah je n'ose le dire :  
 Une fontaine avoit pu l'en instruire.  
 Sur ce point là si Janot se taisoit ,  
 Dans ses regards elle avoit pu le lire.  
 Concluons donc qu'Annette s'en doutoit ,  
 C'étoit beaucoup : élevée sans culture ,  
 Germe tombé des mains de la nature  
 Ce couple heureux ne savoit presque rien ,  
 A ses penchans se livroit sans mesure ,  
 Et conservant une ame libre & pure  
 Faisoit sans choix & le mal & le bien.  
 Un jour de ceux que le printems ramene ,  
 Qui sembloit naître exprès pour les plaisirs ,  
 Nos deux enfans que le destin entraîne ,  
 S'étant assis à l'ombre d'un vieux chêne ,  
 Y respiroit sous l'aîle du Zéphir ;  
 Mais tout à coup sa douce & fraîche haleine  
 Devint pour eux le souffle du desir.  
 -- Ma chere Annette , hélas , dans le bocage  
 J'étois venu pour goûter la fraîcheur  
 ( Disoit Janot ) mais toute sa chaleur  
 Nous a suivis sous le naissant feuillage.  
 Moi , dit Annette , à ces gazons nouveaux  
 Je demandois un moment de repos ,  
 Mais le sommeil fuit ma paupiere brûlante.  
 C'est pourtant là qu'hier je m'endormis :  
 Mais j'étois seule & ta main caressante



N'y preffoit pas ainsi ma main tremblante;  
 A mes genoux tu ne t'étois pas mis.  
 Séparons nous pour trouver l'un & l'autre  
 Le calme heureux que nous venons chercher :  
 Pauvres enfans ! quel espoir est le vôtre ?  
 Fuyez ! un Dieu saura vous rapprocher.  
 Pour un moment aux vœux de sa cuisine  
 Janot sourit , mais la belle orpheline  
 Fuit lentement : l'amour vient l'arrêter.  
 Du jouvenceau l'embarras n'est pas moindre ;  
 S'il fait lui-même un pas pour la quitter ,  
 Il en fait deux bientôt pour la rejoindre.  
 Bref , le fripon est encore à ses pieds.  
 Là moins soumis, mais plus ardent , plus tendre,  
 -- Nous séparer ! cesse de le prétendre ,  
 Dit il les yeux de quelques pleurs mouillés ;  
 N'ordonne pas que je m'éloigne encore :  
 Dans ce moment plein d'un trouble inconnu ,  
 A tes genoux je me sens retenu  
 Par le besoin du plaisir que j'ignore.  
 Demeure , Annette, ou bien je vais mourir.  
 Mourir ! quel mot , cria la jeune amante ,  
 Quel mot affreux à côté du plaisir  
 Et quelle image , hélas , il me présente !  
 Quand on est mort fais-tu bien comme on est ?  
 Dans cet état j'ai vu ma pauvre mere :  
 J'étois bien jeune alors , mais le portrait  
 De mon esprit ne s'effacera guere :  
 Sans mouvement & ne respirant plus ,  
 On a les pieds & les bras étendus ,  
 D'un voile épais la paupiere couverte ,  
 Les yeux éteints & la bouche entr'ouverte.  
 A ce portrait bien fait pour l'alarmer ,  
 Le jeune amant s'étonne , s'inquiete ;

S'il est ainsi, dit-il, ma chère Annette,  
 Ne mourons pas, vivons pour nous aimer.  
 Déjà leurs cœurs qu'avoit glacés la crainte  
 Sont ranimés par les brûlans desirs.  
 Triste raiso, mere de la contrainte,  
 N'approche pas de cette aimable enceinte,  
 Et toi, nature, appelle les plaisirs:  
 Mais je les vois & la fête commence.

Des deux côtés c'étoit mêmes soupirs  
 Mêmes sermens d'éternelle constance;  
 Aux doux propos succede le silence,  
 Mille baisers échauffés par l'amour  
 Sont pris, rendus & repris tour à tour.  
 Vers le bonheur ainsi Janot s'avance.  
 Les vents légers complices de ses feux  
 Ont dévoilé tous les charmes d'Annette:  
 L'un en jouant fait flotter ses cheveux,  
 L'autre s'envole avec sa collerette;  
 Le plus hardi chatouille ses pieds nus,  
 Un peu plus haut adroitement se glisse,  
 Baise en passant l'albâtre de sa cuisse,  
 Et monte enfin au temple de Venus.  
 Janot le suit, mais le Dieu de Cythere  
 Vient l'arracher à ce guide incertain;  
 En lui mettant l'encensoir à la main,  
 Les yeux fermés le mene au sanctuaire.  
 Arrête, arrête: ô peintre téméraire!  
 La volupté t'en impose la loi;  
 De ses attraits respecte le mystere.  
 Fils de Cypris, dissipe ton effroi:  
 Va, je sais être aveugle comme toi;  
 Et tes faveurs m'ont appris à me taire.  
 Charme puissant des plaisirs défendus,  
 De nos crayons vous n'avez rien à craindre:



Quand on vous goûte , hélas ; peut-on vous  
 peindre ?  
 Peut-on vous peindre en ne vous goûtant plus ?  
 Dans les transports de la première yvresse ,  
 Janot sans force & non pas sans desir ,  
 Suivant de près la trace du plaisir ,  
 Le cherche encore au sein de sa maîtresse.  
 Annette , hélas , sur les gazons fleuris ,  
 Ne répond plus à des caresses vaines ;  
 Le doux poison répandu dans ses veines  
 Tient à la fois tous ses sens engourdis.  
 L'amant novice à l'instant se rappelle  
 Les traits affreux dont elle a peint la mort ;  
 Souleve , presse avec un tendre effort  
 Contre son cœur un des bras de la belle ,  
 Croit lui donner une chaleur nouvelle :  
 Le bras échappe & tombe sans ressort.  
 Annette , Annette , en vain sa voix l'appelle .  
 Janot trop sûr de son malheureux sort ,  
 Reste un moment immobile comme elle :  
 Tout en impose à sa crédulité.  
 Ses yeux fixés sur ceux de sa cousine  
 N'y trouvent plus cette flamme divine  
 Qui tout à l'heure animoit sa beauté :  
 Annette est morte , hélas , je l'ai perdue ,  
 S'écrie alors l'amant épouvanté.  
 Triste tableau qu'elle offroit à ma vue ,  
 Deviez-vous être une réalité !  
 Annette est morte & c'est moi qui la tue.  
 Qui que tu sois dont l'immense pouvoir  
 Rend à nos champs leur première verdure ,  
 Annette est morte , & tu l'as dû prévoir.  
 Fais-la revivre ainsi que la nature !  
 En exprimant ces frivoles regrets ,

Ces vains desirs , de larmes il arrose  
 Le front d'Annette & ses mornes attraits ,  
 Baïsse en tremblant sa bouché demi close.  
 Anne s'éveille : hélas ! ce tendre mot  
 Est le premier que ses levres prononcent ,  
 Et le second que les soupirs annoncent ,  
 Plus tendre encore , est celui de Janot.  
 Elle revit ! Annette m'est rendue !  
 Tristes regrets , vous êtes effacés ;  
 Elle revit , tous mes maux sont passés.  
 Plaisirs , rentrez dans mon ame éperdue,  
 A ce discours Anne ne comprend rien ;  
 E sur Janot fixant un œil surpris  
 Accompagné d'une voix ingénue :  
 Que veux-tu dire & quel est ce transport ;  
 Moi j'étois morte ? oui , tout comme ta mere ,  
 Tu ne l'es plus & je bénis mon sort.  
 S'il est ainsi , répond la bocagere ,  
 Que l'on arrive à son heure dernière ,  
 On est bien sot d'avoir peur de la mort.





CE QUI PLAÎT AUX DAMES,  
 Sur l'Air du Vaudeville du *Bucheron*.

(*Trop de Pétulance gâte tout.*)

Demandez ce qui plaît aux femmes;  
 Voltaire dit tout uniment  
 Que le seul plaisir de leurs ames  
 Est d'avoir le commandement.  
 Le mot de l'énigme, Mesdames,  
 Voltaire ne vous l'a pas dit;  
 Ce qui plaît aux Dames!  
 C'est un bon... Lit. (*bis.*)

Près d'un époux sexagenaire  
 Voyez plutôt la jeune Iris;  
 Le vieux Satyre est en colere  
 Au moindre geste, au moindre ris;  
 Pour lui l'hymen n'a plus de flammes;  
 Iris va coucher de dépit;  
 Ce qui plaît aux Dames!  
 C'est un bon... Lit. (*bis.*)

La Prude Amintha en son ménage,  
 Depuis le matin jusqu'au soir,  
 Se fonde sur ce qu'elle est sage  
 Pour mettre hylas au désespoir.  
 Au lit c'est la perle des femmes,  
 Levée, ah! quel mauvais esprit!  
 Ce qui plaît aux Dames  
 C'est un bon... Lit. (*bis.*)

Clitandre un jour, sous la fougere,  
 Surprit Justine qui dormoit  
 L'endroit étoit propre au mystere,  
 Et le drôle à son but alloit.  
 La belle alors, crainte de blâme,  
 S'éveille, le repousse & dit :  
 Ce qui plaît aux Dames !  
 C'est un bon . . . Lit. (*bis.*)

Je erois par ma chanson, Mesdames,  
 Avoir prouvé, sans contredit,  
 Que rien n'égale dans vos ames,  
 Le plaisir d'avoir un bon lit ;  
 C'est là qu'amour ourdit ses trames ;  
 Ecoutez sa voix qui vous dit :  
 Ce qui plaît aux Dames !  
 C'est un bon . . . Lit. (*bis.*)

#### V A R I A N T E.

Souvenez-vous de vos péchés  
 Pour être indulgent sur les nôtres.





# TABLE

*Des Matieres contenues dans ce second  
Volume.*

<i>Abbé prétendu. Histoire de Mlle de B**</i>	Pag. 3
<i>Afrique de Pétersbourg, mal accueillie</i>	166
<i>Adelaïde (Madame) de France: trait de bonté de cette Princesse</i>	14
<i>Ambassadeur de Maroc à Venise,</i>	184
<i>Anecdote relative au Roi de suedependant son séjour à Spa,</i>	117
<i>Augcard (M.) ancien fermier général. Sa sensibilité,</i>	137
<i>Avarice. Trait singulier d'un Conseiller au Parlement,</i>	68
<i>Avocat. Singuliere ressource pour aider à l'effet d'un Plaidoyer pathétique,</i>	88
<i>Ballons aérostatiques Epigramme sur celui de Lyon 16. Singulier procès verbal qu'ils occasionnent 20. Idée ingénieuse à ce sujet</i>	127
<i>Belle action du Roi 25, 40. --- de la Reine 41. de Mr. le Voyer d'Argenson</i>	99
<i>Billet escroqué à un Ambassadeur</i>	182
<i>Blanchard aéronaute; vers en son honneur 16. traverse par les airs le pas de Calais</i>	190
<i>Bons mots de Mad. de Murville</i>	18

T A B L E.

de Mlle <i>Arnoult</i> 46. 168. 188 ; du Marquis de <i>Créqui</i> sur la famille des <i>Le jeune</i> , 46. d'une femme qui s'ennuyoit avec son mari, 83. d'un financier sur les sottises de sa fem- me, 81. de M. <i>Linguet</i> sur la Bas- tille 96. d'un Bourgeois à une Dame, 99. du Peintre <i>Doyen</i> 115. de l'abbé Prince de <i>Salm</i> , 116. du Marquis de <i>Caraccioli</i> , ibid. de la Comtesse de <i>God*</i> , 118. du Marquis de <i>G**</i> 119. du Prince <i>Henri de Prusse</i> , 126. sur la Guerre de l'Empereur avec la Hollande, ibid. sur la foi dans les Reliques du Bienheureux <i>Labre</i> , 132. du <i>Grand Duc de Russie</i> au Général <i>Romanzow</i> , 133. d'une femme à la Messe de rentrée du Parlement, 136. de M. <i>Le Miere</i> , 144. du Duc de <i>Nivernois</i> , 186
<i>Bouret</i> , fermier général. Son luxe, 73
<i>Bourreau</i> . Exécution mystérieuse que fait celui de <i>Landau</i> 66
<i>Calembour</i> du Marquis de <i>Bievre</i> sur l'Imprimeur <i>Prault</i> 128
<i>Carlin</i> . Son aventure avec un sourd 75
<i>Caporal</i> , qui se hâte d'annoncer sa mort, & qui obtient sa grace 110
<i>Capucin</i> ivre, mêlé dans un tas de gros gibier 139
<i>Chéron</i> , acteur de l'opéra, mis en prison 166



# TABLE.

<i>Chivry</i> (Mlle de) tirée de l'indigence par Mad. de <i>Boulainvilliers</i>	30
<i>Comédiens</i> de Mgr. le Comte de <i>Beaujolois</i> . Plaifanterie sur l'abbé <i>Beau-deau</i> à l'ouverture de ce spectacle	146
<i>Contenance</i> . Maladie singuliere produite par son excès,	190
<i>Contrebande</i> . Stratagème plaifant pour en faire entrer,	77
<i>Cornuaud</i> (M.) un des Coopérateurs de la Révolution de Geneve. Son portrait attaché à une potence	10
<i>Corvée</i> en nature, abolie par M. <i>Turgot</i> . Difficulté d'asseoir l'impôt qui la remplace,	167
<i>Courtisane</i> sollicite un abbé pour les pauvres. 9. Faveurs escroquées à Mlle <i>Granville</i> , 19. Nuit escroquée à Mlle <i>Longeau</i> , 24. négociée 49. à qui un moment de tempérament fait perdre un amant riche & généreux,	56
<i>D'Auc*</i> (M.) fils d'un fermier général. Expédient qu'il employe pour payer ses dettes	59
<i>Débauche</i> . Excès où elle entraîne. Histoire de <i>Martal</i>	33
<i>D'Entrecasteaux</i> (Le President) Sa Requête à la Reine de Portugal	172
<i>Dispute</i> entre deux Irlandois à Spa	117
<i>Ducis</i> (M.) Epigramme sur sa Tragédie de <i>Macbeth</i>	13
<i>Duel</i> des Comédiens <i>La Rive &amp; Flo-</i> <i>Tom. II.</i>	Y



T A B L E.

<i>rence</i> , 55, de <i>M. de Caste</i> & de <i>M. de la Reyniere</i> , 86. --- risible du Poëte de <i>S**</i> avec le Président du Musée,	133
<i>Duhamel</i> (M) reprend un questionneur indiscret,	129
<i>Ecriture</i> . Secret pour l'enlever; sa récompense,	95
<i>Eloge funebre</i> de la <i>Duchesse de M**</i> fait interdire l'orateur,	163
<i>Encre</i> , dont les traces disparaissent au bout de quelques jours,	95
<i>Enfans</i> déposés par leur pere au Mont-de-piété,	131
<i>Eanier</i> (Mlle) déclare que 25 personnes au moins connoissent parfaitement son sexe,	54
<i>Faux abbé</i> , --- 3. <i>Faux Lord</i> ,	19
<i>Femmes</i> . maniere de les rendre soumises, 29. fertilité de leur imagination pour triompher de tous les obstacles en amour, 48. <i>Femme</i> qui se venge cruellement de son mari & de sa rivale,	91
<i>Fermiers-Généraux</i> , font enceindre Paris d'une muraille,	140
<i>Filouterie</i> ; chez une Dévote,	161
<i>Franc-maçonnerie</i> est la pierre philosophale pour un intrus,	75
<i>François</i> (M.) de <i>Neufchateau</i> fait abroger la cérémonie du <i>Baptême du Tropic</i> ,	158
<i>Frédéric II</i> , <i>Roi de Prusse</i> . Juge-	



T A B L E.

mens rendus par ce Monarque,	
27. 160. Réponse qu'on lui attribue,	185
Gageure entre un Perruquier françois & un Perruquier anglois, 12.	
gagnée avec un coup d'épée,	96
Générosité de M. de Laslignes de S. Domingue,	21
Gourdan. (la) Lettre qu'un Anglois lui écrit,	127
Gourmandise de la Marechale de**	15
Goût. Couplets sur un goût bizarre du beau sexe,	167
Horiack; cruauté de ce Chef des Payfans Valaques,	22
Hypocrisie servant de voile à la plus odieuse séduction,	38
Ignorance d'un prétendu connoisseur en peinture,	83
Infanticide puni à Berlin,	160
Jeu; diverses Anecdotes, 31. 32. 117. 118. 119.	
Joseph II, Empereur. Acte de justice & de sévérité, 11. Méprise favorable d'un zero dans une ordonnance de gratification,	183
Jurisprudence françoise. Silence prescrit sur le besoin & les moyens de la réformer,	135
Lauraguais. (le Comte de) Sa rencontre avec M. & Mad. de Bar**, 69	
son Duel avec le Prince d'H**, 111	
Lautrec (le Comte de) renfermé au	

# T A B L E.

château de <i>Ham</i> . Son sort adouci par l'intérêt qu'y prend <i>Mad.</i> <i>Necker</i> ,	93
<i>La Guerre</i> . ( <i>Mlle</i> ) son histoire, sa mort,	8
<i>Lettre de change</i> mal acquittée. Les tireurs mis à la Bastille,	164
<i>Liste</i> ( <i>Pabbé de</i> ) motifs de son vo- yage à Constantinople 186. Anec- dote de ce voyage,	188
<i>Louis XV.</i> belle réponse de ce Prin- ce aux dénonciateurs d'un ouvra- ge de <i>Diderot</i> ,	159
<i>Mari</i> comme il n'y en a pas,	13
<i>Marly</i> . Vieille femme qui vit près de ce château, & dont on igno- re l'origine,	98
<i>Maurepas</i> . ( <i>M. le Comte de</i> ) Procédé galant de ce Ministre,	162
<i>Mère</i> , qui par décence met un jeu- ne homme coucher avec sa fille,	75
<i>Mesmer</i> & <i>Deston</i> , joués dans la Comédie des <i>Docteurs modernes</i> . Extrait de cette Piece. Notice & Anecdotes sur le <i>Magnétisme</i> <i>animal</i> , 147. 187.	
<i>Milly</i> ( <i>le Comte de</i> ) croyoit à la Mé- decine universelle,	14
<i>Mirabeau</i> ( <i>M. &amp; Mad. de</i> ) leurs épitaphes,	45
<i>Monstre du Chily</i> . Sa description,	170
<i>Mort prétendu</i> , ressuscite pendant qu'on le portoit en terre,	181



# T A B L E.

<i>Moulin</i> d'une nouvelle invention,	198
<i>Neiges</i> de l'hyver de 1784, échauffent le zele de la vieille Marquise de**, 7. --- Bienfaisance du Roi, reconnoissance du Peuple, 22. Pyramide & statues de neige, <i>ibid.</i>	
<i>Nôces</i> . Repas de Nôces escroqués, 16. Jeune femme trouvée la premiere nuit de ses nôces couchée entre deux moines,	74
<i>Nostradamus</i> . Ancienne édition de ses Prophéties avec des notes manuscrites, qui existoit dans le couvent des Capucins de <i>Canzano</i> , & prédictions qu'elle contient,	105
<i>Notaire</i> puni de son incontinence,	48
<i>Opéra</i> . Moyen d'y recruter les voix claires,	152
<i>Parasite</i> . Moyen de se procurer des repas de nôces,	16
<i>Pensions</i> & encouragemens donnés aux Gens de Lettres,	186
<i>Pegourie</i> , singulier moyen d'acquérir une piece de terre,	
<i>Petit-Maitre</i> relancé par une femme du commun,	
<i>Peuple</i> ( <i>langage du</i> ). Récit que fait la femme d'un soldat invalide de la mort de son mari,	70
<i>Pinetti</i> , fameux Escamoteur,	128
<i>Pitt</i> (M.) bon mot sur ce Ministre, 4. Refuse une place dans le Ministère Britannique,	45

T A B L E.

<i>Plaisanterie grivoise, occasionne des combats entre deux Régiments,</i>	138
<i>Police. Réponse d'un Inspecteur de Police au Président de S**,</i>	47
<i>Prevôt (l'abbé) assassin de son pere,</i>	78
<i>Procès à l'occasion d'une femme crue noyée, &amp; qui reparoit,</i>	85
<i>Protesteurs. Moyen de se concilier leur bienveillance, 87. de s'en procurer,</i>	89
<i>Quatrain pour le buste du Prince Henri de Prusse,</i>	138
<i>Qui-pro-quo fait chasser Mad. de La** du Couvent de Chaillot, 43. Mere Maq. de sa fille par amour pour la vertu,</i>	75
<i>Racine, ses vers trouvés détestables,</i>	64
<i>Ramier de la Raudiere. Histoire de sa mort</i>	121
<i>Rapporteurs. Moyen de les mettre au fait d'un procès,</i>	112
<i>Réconciliation opérée par M. D' Auc** fils entre son pere &amp; son oncle,</i>	59
<i>Roi d'Oëre. Séjour de ce Prince negre en France,</i>	154
<i>Roués. Bijoux confiés &amp; mis en-gage, 17. Tour plaisant que l'un d'eux joue à des filles d'opéra,</i>	180
<i>Sage-femme appelée pour un accouchement sinistre,</i>	36
<i>Saint Julien (M. de) fils, sa mort,</i>	103
<i>Simonie bien réparée,</i>	68



# TABLE.

<i>Singe pris pour un Esprit ,</i>	61
<i>Suicide &amp; assassinat occasionnés par la fureur du jeu , 31. empêché par le bel-esprit , 100. de deux Dragons , 114. du S. Ramier de la Raudiere , 121. par excès d'amour Suisse du Comte de Gallifet , victime de sa fidélité &amp; injustement soupçonné ,</i>	141
<i>Testament supposé , après le décès subit d'un américain ,</i>	46
<i>Tonnerre , ses effets singuliers &amp; effrayans.</i>	144
<i>Turgot (M.) Sa modestie ,</i>	100
<i>Vengeance d'une femme ,</i>	129
<i>Vestes de petits soupers ,</i>	91
<i>Vin de champagne , la vertu ,</i>	157
<i>Vol d'une piece de terre , 52. à la messe de minut dans l'église de S. Sulpice , 92. d'un Petit-maitre dans une auberge ,</i>	81
<i>Voltaire mal récompensé d'une bonne action ,</i>	103
	43

## PIECES FUGITIVES.

<i>Réquête des bien-aimées de Nosseigneurs les Prélats ,</i>	203
<i>Chanson , sur l'air : Qu'est-ce que cela me fait à moi ?</i>	208
<i>Les On-dit , sur l'air : Mon pere étoit pot ,</i>	211
<i>Epigramme ,</i>	212

TABLE.

<i>Le Palais-Royal, air : du Vaudeville du Mariage de Figaro,</i>	213
<i>Vaudeville, sur l'air : Changez-moi cette tête,</i>	214
<i>À Figaro,</i>	218
<i>Epigramme, sur les Danaïdes &amp; le Mariage de Figaro,</i>	222
<i>Chanson sur les Globes, air : le premier jour de l'an,</i>	ibid.
<i>Epigramme,</i>	224
<i>Sur les Ballons aérostatiques,</i>	ibid.
<i>La Semaine couleur de rose,</i>	225
<i>L'heureuse découverte. Conte,</i>	226
<i>Enigme sur le monstre de Chily,</i>	227
<i>Vaudeville sur l'air de Blondel, dans Richard cœur de Lion,</i>	229
<i>Le petit Ménage,</i>	231
<i>Le petit Souper,</i>	233
<i>Les amans casuistes. Conte</i>	235
<i>Mes Spécifiques, air : Où allez-vous, Monsieur l'abbé ?</i>	135
<i>L'origine des truffes noires, à M. D. en lui en adressant une boîte.</i>	240
<i>Les infortunes d'Abailard, sur l'Air de Marlborough.</i>	244
<i>La peur de la mort, Conte.</i>	247
<i>Ce qui plaît aux Dames, sur l'Air du Vaudeville du Bucheron. (Trop de Pétulance gâte tout.)</i>	253
<i>Variante,</i>	154

*Fin de la table du second Volume.*



if *Malouet* renfermoit l'adjectif

*Picard* a enchéri sur ces idées ;  
il est passé au tout, & mar-  
pas de l'anonyme célèbre qui  
*ère Jacques Clément, c'est l'enfer*  
il a osé entreprendre la disloca-  
*semblée Nationale* : en retournant  
une place différente toutes les  
rantes de ces deux mots respec-  
combinaison aristocratique y a fait  
phrase dont tout le mérite con-  
nithèse, *nation lésée la blâme*.  
crate que l'on soupçonne véhé-  
l'être un garde du corps *aspirant* ;  
t ces jours passés, les divers mem-  
voir exécutif actuel. En commen-  
général de *la Fayette*, une illumi-  
laine le frappe, il voit tout d'un  
ce nom *déité fatale* ; la plume lui  
mains, il se croit perdu ; il crie au  
c'est à force de répéter ces deux  
mots dans les excès de son délire ;  
avoir la connoissance de sa décou-

genre  
foible  
fait j  
avion  
comme  
doit  
crat  
solem  
belles  
viend  
Or  
trou  
idée d  
le pa  
famen

des i  
inten  
que  
droitu  
louet



grand  
 Mais  
 n'est  
 vien-  
 de Mi-  
 ale?  
 rien-  
 ne que  
 arême?  
 le. Au  
 s sur  
 is en  
 ose de

tée  
 On a  
 partie  
 ue les  
 cés de  
 uisé le



